



ŒUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

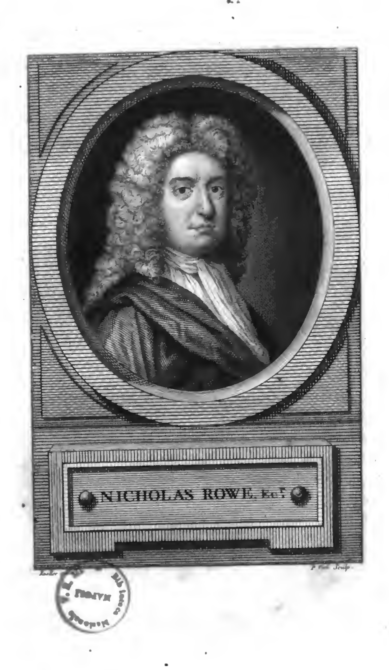
DRAMATIQUES ANGLAIS.

III.








NICHOLAS ROWE, Esq.r

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DRAMATIQUES ANGLAIS, TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VILL.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.



ŒUVRES DE NICOLAS ROWE.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIE,

CONTENANT:

Son Portrait et sa Vie;

Jeane Shore, Tragédie;

The ambitious Stept-Mother, ou la Marâtre Ambitieuse.

ŒUVRES DE SUSANNA CENTLIVRE,

CONTENANT SA VIE ET SA COMÉDIE.

The Wonder a Woman Keeps a secret, ou le Prodige ou la Femme Discrète.

LA VIE
DE NICOLAS ROWE,
ECUYER.

CET illustre Poëte naquit au petit Berkford en Bedfordshire, l'année 1673. Son père, célèbre Avocat, le destinoit à la même profession; & en conséquence M. Rowe, après avoir achevé ses études à l'Université de Cambridge, se rendit au Temple pour s'y livrer à celles de son état. Il y fit bientôt des progrès rapides; mais le goût des belles-lettres le détournoit souvent de ses fonctions : il composa des pièces dramatiques qui furent reçues avec les plus grands applaudissemens, & dès-lors il abandonna son premier dessein, pour ne s'occuper que du théatre.

Le Doćteur Johnson le place à la tête des Auteurs tragiques, Anglois. Il essaya ses talens pour la Comédie; mais il eut si peu de succès dans cette partie, qu'il y renonça sur le champ. Cet Auteur ne s'est point astreint à la règle des trois unités recommandées par Aristote; &, ce qui paroît assez singulier, c'est qu'on le lui reproche aujourd'hui comme une faute impardonnable.

Son attachement pour les Muses ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques. Quand son ami le Duc de Queensbury fut nommé Secrétaire d'Etat, M. Rowe obtint le Vice-Secrétariat, place très-distinguée dans le Gouvernement. Après la mort de son Patron, le chemin de la faveur lui étant fermé par cette perte, il vécut dans la retraite pendant toute la vie de la Reine Anne, & ne reparut

sur la scène du monde qu'à l'avènement du Roi George Ier. Ce Monarque le fit son *Poëte Lauréat*, le nomma Intendant de la Douane dans le port de Londres, & lui donna la charge de Secrétaire du Conseil du Prince de Galles. Le Chancelier Parker lui donna celle de son Secrétaire actuel; mais il ne put long-temps jouir de sa fortune, car il mourut le 6 Décembre 1718, à l'âge de quarante-cinq ans : il fut enterré dans l'Abbaye Royale de Westminster, en face du monument élevé à la mémoire du Poëte Chaucer. M. Pope a composé une épitaphe, dans laquelle il déplore la perte de cet aimable Auteur; mais on en voit une autre, non moins intéressante, sur le magnifique mausolée qu'on lui a érigé dans la même Eglise.

M. Rowe étoit grand & bien fait : son ame se peignoit sur sa figure ; il étoit

doux, sensible, & d'un commerce très-facile. Il se maria deux fois, & laissa un fils de sa première femme, & une fille de sa seconde.

JANE SHORE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Par NICOLAS ROWE, Ecuyer.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Drury-Lane, l'année 1713.

ARGUMENT.

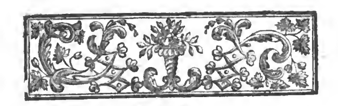
EDOUARD IV, Roi d'Angleterre, Prince fort galant, devint éperduement amoureux de la femme d'un Citoyen très-opulent, & l'enleva à son mari : sa beauté fixa l'inconstance de ce Monarque. A la mort d'Édouard, Richard, Duc de Glocester, voulant usurper la couronne sur ses neveux, tâcha d'attirer dans son parti tous ceux qui leur étoient attachés. Lord Hastings, homme très-puissant dans l'Etat, s'opposa à ses desseins. Richard voulant le gagner, & connoissant la passion de ce Seigneur pour la Favorite de son frère, suscita sourdement des accusations contr'elle, & la menaça de la faire punir, si elle ne secondoit pas ses projets ambitieux; mais, n'ayant pu corrompre la fidélité de Jane, dont la tendresse pour la mémoire d'Edouard,

s'étendoit jusques sur les enfans de ce Prince, Richard fit condamner le Lord Hastings sur une fausse accusation de magie, & fit ordonner contre Jane l'exécution rigoureuse des Loix contre l'adultère, qui défendoient, sous peine de la vie, d'accorder à la coupable *l'asyle, le pain & l'eau :* ainsi l'intrigue de cette pièce est un trait de l'histoire d'Angleterre.

ACTEURS.

Le Duc DE GLOCESTER.
Milord HASTINGS.
CATESBY.
Sir RICHARD RATCLIFF.
BELLMOUR.
SHORE, sous le nom de DUMONT.
JANE SHORE.
ALICIE.
PLUSIEURS MEMBRES DU CONSEIL.
GARDES ET SUITE DU DUC DE GLOCESTER.

La Scène est à Londres.



JANE SHORE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Tour de Londres.

SCENE PREMIERE.

Le Duc DE GLOCESTER, Sir RICHARD RATCLIFF, CATESBY.

LE DUC.

LE succès répond à mon attente, & tout a réussi dans le Conseil. La Reine & toute cette race de parvenus, qu'on nomme sa famille, sont enfin asservis : *Dorset* est banni; *Rivers*, ce frère chéri de la Reine, expire en ce moment dans le château

de Pomfret. La Noblesse, d'un commun accord, m'a nommé protecteur du Royaume. Mes deux neveux, Edouard & Yorck, sont en sûreté dans cette tour. Qu'en pensez-vous, mes amis? Cette entreprise ne prend-t-elle pas un aspect favorable? Le sceptre & la couronne ne semblent-ils pas voler au devant de moi?

Sir RATCLIFF.

Ah, Seigneur! n'hésitez plus à vous en saisir; que Votre Altesse en jouisse long-temps & avec gloire : vous êtes le dernier Prince de l'illustre branche d'Yorck, le seul digne d'occuper le trône d'Angleterre. Les enfans d'Edouard sont des foibles appuis pour l'État; c'est de vous, c'est de votre règne qu'il attend son salut.

CATESBY.

Le Conseil s'assemble demain pour fixer le jour du couronnement d'Edouard. Qui de vous nous expliquera cette énigme?

LE DUC.

Moi.... Les Lords qui le composent, me sont dévoués : malgré leurs cabales & leurs intrigues, j'arrêterai leur zèle au gré de ma volonté.

CATESBY.

Ignorez-vous, Seigneur, qu'il en est un dans ce Conseil, capable de renverser lui seul tous vos desseins?

LE DUC.

Seroit-ce Hastings?....

CATESBY.

Lui-même....

LE DUC.

Ne craignez rien; j'ai des preuves de son attachement....

CATESBY.

Comme protecteur du Royaume peut-être; mais éprouvez sa foi comme son Souverain, & vous entendrez sa réponse. — J'ai sondé plus d'une fois ses sentimens, Seigneur; il est fidèle aux enfans d'Edouard, & croit son honneur engagé à les servir.

LE DUC.

Cet homme qui vous paroît si dangereux, est l'esclave d'une femme : oui, une femme vive, adroite, rusée & coquette, dirige toutes ses démarches. Quelle honte! une telle foiblesse déshonora le grand Hercule.

RATCLIFF.

Depuis long-temps les charmes de la belle Alicie captivent ses vœux.

CATESBY.

Non : on dit qu'un autre objet l'a bannie de son cœur....

LE DUC.

Je le sais : mais taisons-nous; le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Milord HASTINGS.

HASTINGS.

QUE le bonheur accompagne les jours de Votre Altesse!....

LE DUC.

Mon digne Lord Chambellan, je connois votre zèle pour moi.

HASTINGS.

Je viens, Milord, vous demander une grace....

LE DUC.

Vous ne pouviez choisir un moment plus propice. Parlez, Milord.

HASTINGS.

Ah, Seigneur! protégez la malheureuse Jane Shore....

LE DUC.

Jane Shore!

HASTINGS.

Cette beauté, autrefois admirée à la Cour d'Edouard, languit aujourd'hui dans l'oubli : en proie aux chagrins, ses attraits séduisans n'excitent plus ni la jalousie des femmes, ni les desirs des

hommes; ses yeux mouillés de larmes, ne contemplent le jour qu'à travers un nuage de pleurs; ses nuits, hélas! sont consacrées aux soupirs.

LE DUC.

Le temps produit de grands changemens dans la fortune d'une Favorite. Dans les beaux jours de mon frère, les plaisirs voloient sur ses pas; les heures s'écouloient dans un délire perpétuel; mais la mort du Roi ne lui laisse que les regrets d'un bonheur passager. — On dit, Seigneur que vous consolez les ennuis de cette belle affligée?

HASTINGS.

Mon cœur sensible, guidé par la douce amitié, s'intéresse à son infortune....

LE DUC.

Ne croyez pas que je blâme ces sentimens; j'admire au contraire votre générosité. — Mais expliquez-moi, Seigneur, le sujet de votre demande.

HASTINGS.

D'infâmes détracteurs, Milord, abusent de votre nom pour la persécuter : ils se sont injustement emparés des terres qu'elle tenoit des bienfaits d'Edouard.

LE DUC.

On m'a parlé assez vaguement de cette affaire : de sages Magistrats, des Ministres d'Eglise, rigides dans leurs principes, de saints Prélats attachés au

bon exemple, ont pensé qu'il falloit la punir; malgré leur zèle, j'ai suspendu le glaive de la Justice, j'ai plaint la foiblesse de Jane, & j'ai respecté la gloire de mon frère, malgré un penchant que je devrois condamner.

HASTINGS.

Tant de bonté, Seigneur, mérite les récompenses du Ciel. — Jettons un voile sur les passions communes à tous les hommes...

LE DUC.

Jusqu'à présent, la voix de la pitié a seule parlé pour elle, mais en considération de mon cher Hastings, je veux étendre sur Jane tous mes bienfaits. — Qu'elle vienne, qu'elle m'instruise de ses peines, j'y porterai un prompt remède. — Des soins plus importans m'obligent à m'entretenir avec vous, Milord. — Vous n'ignorez pas que notre sort est commun? — Vos ennemis sont les miens. — Les parens de la Reine, ces orgueilleux ennoblis, ont enfin baissé leurs étendards. — Suivez-moi; la prudence exige en cette occasion, que notre entretien soit secret.

(*Il sort suivi d'Hastings. Ratcliff & Catesby se retirent d'un autre côté.*)



SCENE

SCENE III.

Le Théatre représente un Appartement dans la maison de Jane Shore.

BELLMOUR, SHORE, *sous le nom de* DUMONT.

BELLMOUR.

Vous voilà enfin instruit de tout ce qui s'est passé dans votre absence ; vous vous éclaircirez du reste par vous-même. Notre stratagême a bien réussi : le nom emprunté de *Dumont* vous a donné accès dans sa maison ; & sous le voile de l'amitié, vous l'observerai avec l'œil vigilant d'un époux. — Je l'apperçois : (*Jane Shore s'avance d'un pas lent*) — Voyez son air triste & modeste. — La douleur est peinte dans tous ses traits...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JANE SHORE.

BELLMOUR.

Le Ciel vous conserve, Madame, & répande sur vous les bienfaits de cette belle matinée.

JANE.

Mon bon voisin, vos bontés ne se lassent point de suivre mon infortune : ah, mon cher Bellmour! qu'il est rare de trouver des amis comme vous : vous recherchez les malheureux; vous employez la douce pitié au soulagement de leurs peines. Conservez long-temps cette tendre sensibilité, elle répare les maux de l'indigence, elle donne un père à l'orphelin, elle sèche les larmes des infortunés: mais hélas ! il faut à vos vertus une bouche plus éloquente que la mienne, pour en parler dignement; mon cœur les sent, & voudroit les avoir toujours imitées. — Est-ce-là cet ami, dont vous m'avez fait tant d'éloges ?

BELLMOUR.

Oui, Madame.

JANE, *à part.*

Son aspect vénérable m'inspire le respect. Avec quelle grace le temps a sillonné son front radieux ! La blancheur de ses cheveux relève la noblesse de ses traits; tout annonce en lui une vie consacrée à la vertu. Ah! qu'un tel ami me devient nécessaire. — (*à Dumont.*) Il paroît que la fortune vous a été contraire, & même qu'elle a récompensé votre mérite d'une main bien avare. — Bellmour m'a dit que vous vouliez consacrer vos jours à mon service; que ne puis-je les rendre heureux! Mais les plus

tendres soins vous dédommageront peut-être de ce que la fortune ne me permettra point de faire pour vous.

DUMONT.

Vos bontés surpassent mes espérances, Madame; mais croyez que ma fidélité sera le garant de ma reconnoissance.

JANE.

Etes-vous Anglois ?

DUMONT.

Non, Madame : j'ai reçu le jour dans les fertiles contrées de la Flandre; j'ai habité Anvers dans les jours de ma prospérité.

JANE.

Hélas! — Vous connoissez Anvers? (*Elle pleure*) — Pardonnez un cruel souvenir, qui m'arrache des larmes... J'ai commis une faute irréparable... mes pleurs ne l'effaceront jamais... Peut-être avez-vous connu dans cette ville... ô douleur!.. la honte m'empêche de prononcer son nom... Peut-être y avez-vous connu ... mon malheureux époux ?

DUMONT, *à part.*

Quel souvenir elle réveille dans mon cœur ! Feignons. (*Haut.*) Epargnez-vous d'inutiles regrets, le tombeau renferme ses froides cendres : il y a trois ans que j'ai été témoin de son trépas.

JANE.

Pourquoi ai-je trahi mon devoir? Ah! si je n'eusse connu que les loix de la vertu, une même tombe nous eût reçu dans son paisible sein : mais j'en suis indigne.

UN LAQUAIS.

Lady Alicie demande à vous parler, Madame.

JANE.

Qu'elle entre. (*Le Laquais sort*) Retirez-vous un instant, je vous rejoindrai bientôt : je vous communiquerai tous mes chagrins, & vous demanderai votre secours. Votre amitié me devient précieuse.

(*Bellmour & Dumont se retirent*)

SCENE V.

JANE SHORE, ALICIE.

ALICIE.

QUOI! trouverai-je toujours ma tendre amie en proie à la douleur? Ne cessera-t-elle jamais de soupirer? Les tristes avant-coureurs de la peine, les *regrets*, ne peuvent rappeller le temps fugitif.

JANE.

Ah, ma chère Alicie! loin de le rappeller, je voudrois oublier tous les instans de ma gloire passée.

ALICIE.

S'il est permis aux femmes d'être heureuses ; l'aimable Shore a connu le bonheur. Elle a vu à ses pieds le plus grand des Monarques ; souveraine de son cœur, elle fixoit tous ses desirs : la beauté est notre unique bien, tout cède à son pouvoir, & la votre a régné avec éclat.

JANE.

C'est ce pouvoir dangereux, qui fait aujourd'hui mon malheur. — Mais qui pouvoit résister à ce Prince séduisant ! La *Vertu* même eût oublié auprès de lui, l'empire de la raison. Héros cher à son siècle, il rendit tous ses sujets heureux ; il fut le plus vaillant, comme le plus aimable des hommes. — Mais qu'avois-je besoin de prêter l'oreille à ses vœux ? Née dans un rang peu élevé, l'obscurité eût fait mon bonheur. Ah, Edouard ! pourquoi m'as-tu enlevée à mon époux ?

ALICIE.

L'amour, ce tyran despote, excuse votre erreur : c'est lui qui unissoit vos cœurs, c'est lui seul qu'il faut accuser. Mais la douce, la belle, la tendre Shore, étoit le prix qu'il destinoit au plus illustre des Princes...

JANE.

De grace, oublions un nom qui m'a ravi mon repos : cette fatale passion est la source de mon

infortune. — Ah ma chère Alicie! un affreux pressentiment m'annonce que vous verrez, avant peu, la pauvre Jane, livrée au plus cruel désespoir. — L'impitoyable main de *Thémis* s'appesantit déjà sur moi : on m'enlève mes biens, la misère va être mon partage, & bientôt votre amie vous demandera les secours qu'on accorde à l'indigence....

ALICIE.

Arrêtez, vous me percez le cœur : ah! pourquoi prévoir cet excès d'infortune ? Espérez un sort plus heureux : levez vos yeux vers le Ciel, que, semblables au soleil, dont les rayons éclatans dissipent les nuages, ils écartent par des regards sereins, le noir chagrin qui vous accable. — Faites encore une fois usage de votre beauté, tâchez de parler au sévère protecteur, son cœur peut s'adoucir à la vue de tant de charmes.

JANE.

Hélas! la scène brillante du plaisir, en fuyant loin de moi, m'a enlevé tous mes attraits : les roses ne colorent plus mes joues, les grâces cessent de folâtrer sur mon front, mes yeux n'ont plus leur sourire séduisant, le chagrin, la sombre douleur, les pâles & débiles ennuis, la tristesse languissante, & toute la troupe des noirs soucis, ont succédé à tous ces charmes, & défigurent tous mes traits.

ALICIE.

Quelle modestie !

JANE.

Il me reste néanmoins encore une lueur d'espoir ; l'amitié plaide ma cause auprès du Protecteur : Lord Hastings....

ALICIE, *d'un air troublé.*

Lord Hastings ! — Quoi, il s'intéresse à vous?.... Mais, dois-je m'en étonner ?.. L'aimable Lord a des yeux... il possède un cœur tendre & sensible... il sait rendre hommage à la beauté... la votre a droit de le fixer.

JANE.

Rendez plus de justice à sa vertu ; c'est à la pitié, & non à une honteuse foiblesse, que je dois ces services. Ah, ma chère amie ! trop long-temps j'ai vécu pour le crime, désormais je ne veux vivre que pour le repentir ; la douce amitié m'unit à vous ; partagez sans crainte ce délicieux sentiment, j'y trouverai les transports de l'amour, & j'y oublierai les regrets que celui-ci nous cause.

ALICIE, *en l'embrassant.*

Ah ! ma chère Jane ! vivez & régnez à jamais dans mon cœur. Ciel qui nous écoutez ! si jamais j'oublie les devoirs qui m'attachent à *cet autre moi-même*, puisse, votre justice, me poursuivre au-delà du trépas.

JANE.

Oui, vous êtes la seule amie de la pauvre Shore; vous seule méritez toute sa confiance. Tenez, ma chère Alicie (*elle lui donne une cassette*), prenez cette cassette, elle contient les bijoux que m'a donné l'auguste Edouard : gardez-là soigneusement; si je succombe à la rigueur des loix, je trouverai du moins une ressource contre l'indigence.

ALICIE.

Ne craignez rien d'aussi funeste, notre sort sera toujours commun. Mais, pourquoi redouter cet affreux évènement, le Ciel ne permettra pas qu'on vous accable : peut-il oublier que dans votre faveur, vous fûtes toujours le soutien des malheureux ? L'homme même, cet être impiroyable, dont l'orgueil se prévaut de nos foiblesses, sera forcé de vous plaindre; & vous jugeant avec cette indulgence dont il est si avare, il oubliera vos fautes, pour ne songer qu'à vos vertus.

JANE.

Je ne dois plus compter sur cette indulgence, ma chère amie; l'homme nous condamne sans pitié. — En vain le libertin s'égare librement dans le labyrinthe du vice, la loi l'épargne, & son sexe l'excuse; mais si malheureusement nous nous écartons un instant de la route épineuse de la vertu, on nous blâme, l'amour même, ne peut éloigner notre perte : la

honte nous poursuit, les remords deviennent notre partage, & l'innocence perd à jamais son éclat. Alors, nos regrets sont inutiles, notre réputation se ternit comme un astre qui s'éclipse, & nous déplorons trop tard, l'erreur qui nous a séduit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALICIE, JANE *l'accompagne jusqu'à l'entrée de la scène.*

ALICIE.

RESTEZ ma chère amie, que toutes les puissances célestes président à votre sommeil. (*Jane se retire. Alicie s'avance*) La nuit assoupit toute la nature; l'industrieux artisan & la biche légère, oublient, dans les bras du repos, les fatigues de la journée, les soucis rongeurs & la sombre mélancolie : l'œil du mécontentement est seul éveillé ; il attend en gémissant, la fin de la torche nocturne. Pourquoi suis-je forcée de l'imiter ? Mille soupçons inquiets & jaloux, tourmentent & déchirent mon ame.... Ah, perfide Hastings ! tu m'as ravi le repos. (*On frappe à la porte de la rue*) Qu'entends-je? — Quelle peut être cette visite mystérieuse. (*A un laquais, qui traverse le théâtre*) Quel importun ose à cette heure interrompre le sommeil de ta maîtresse ?

LE LAQUAIS.

C'est Milord Hastings, qui demande à lui parler.

(*Il sort*)

ALICIE.

Le perfide! le malheureux!.. Silence, mon cœur, essaye de cacher ton courroux: répondons à la ruse, par l'artifice... Quelle indigne fausseté!... Mais le voici, contraignons-nous.

SCENE II.

ALICIE, Lord HASTINGS: *il parle à un de ses gens.*

Lord HASTINGS.

Vous renverrez ma suite, vous seul m'attendrez... Ah dieux, que vois-je! Alicie en ces lieux?

ALICIE.

Quand l'homme puissant s'abaisse à voir les malheureux, & qu'il leur sacrifie l'heure paisible consacrée au sommeil, la douce consolation précède ses pas. Tel qu'un astre bienfaisant, il écarte les nuages de la sombre tristesse.

HASTINGS.

Je ne veux pas que de froids délais relèvent l'importance d'un si foible service, j'aime mieux être

importun, & viens instruire Jane Shore de mes succès auprès du Duc. — Il consent à voir votre amie, Madame.

ALICIE.

Mon amie ?...

HASTINGS.

Oui, votre amie : votre liaison avec elle, lui donne des droits à ma protection.

ALICIE.

Je ne sais que répondre à un langage aussi flatteur ; mais mon cœur lui rend justice....

HASTINGS.

Je m'en flatte, Madame : adieu, je perds le temps en vains discours, je vais chez votre amie...

ALICIE.

Perfide ! je cherche à me contraindre, mais je ne puis... Apprends-moi l'art de masquer mon visage... Efforts inutiles !... les plaintes m'échappent, elles s'élancent toutes à la fois contre vous.

HASTINGS.

Qu'avez-vous, Madame ? — Pourquoi ces transports insensés ?

ALICIE.

Traître ! tu me tyrannises, & tu oses m'insulter ? — Avec quelle froide indifférence, il voit mon triste cœur en proie à l'amour & à la douleur ! — Malheureux ! songes aux maux que tu m'as fait

souffrir : je t'ai sacrifié, titres, rang, dignités, tout, jusqu'à l'innocence même ; & tu m'abandonnes, tu oses te jouer de ma tendresse. Tu me livres aux traits de la raillerie & de la méchanceté ; c'est par toi que je suis la victime de la honte & de l'infamie : & pour qui ? pour un ingrat que j'aime plus que ma vie.

HASTINGS.

Quel langage ! Est-ce celui de l'amour ? Serois-je donc toujours en butte, aux querelles, aux plaintes, aux reproches ? Une fureur jalouse, tient lieu chez vous, de tendresse : votre ame emportée dans un tourbillon de craintes, accueille à chaque instant le moindre soupçon.

ALICIE.

Puis-je être tranquille, puis-je oublier une illustre naissance, la vertu de mes ancêtres, l'orgueil de mon nom ? Hélas ! je fus trop prodigue ; je n'ai plus rien à te donner, & tu hais la malheureuse que tu as ruinée.

HASTINGS.

Mêlerez-vous toujours les plaintes aux reproches ? Ou dois-je fuir pour trouver la paix ?...

ALICIE.

C'est ici, sans doute. — Je connois tes infâmes détours, j'ai pénétré tes desseins : ces charitables visites nocturnes ne sont plus un secret...

HASTINGS.

De grace, modérez-vous : écoutez les conseils d'un ami qui vous aime : si vous cherchez le repos, renoncez aux soupçons jaloux, & ne vous laissez plus séduire par une vaine curiosité ; c'est elle qui perd tout votre sèxe. Pourquoi ce desir immodéré de s'instruire des affaires d'autrui ? L'ignorance assure le repos. A peine savez-vous ces secrets importans, que le sommeil vous abandonne ; votre ame inquiète ressent mille tourmens ; & souvent, en courant après la vérité, vous n'atteignez que le mensonge.

ALICIE, *froidement.*

Crois-tu me calmer par des froids raisonnemens ? Espères-tu par-là me faire oublier ton offense ? Non, non : tu m'as trop cruellement blessée. — Puissent tous les maux à la fois, t'assaillir & me venger ! — Hélas ! puis-je douter de ta noire perfidie ? — As-tu cherché à t'excuser ? — Cet effort eût au moins annoncé en toi quelque pitié ; il t'eût peut-être mérité le pardon de ta faute. Mais tu dédaignes de m'appaiser : tes regards, tes discours, tout me dit que tu triomphes dans ton crime... Dans ce moment même, tes yeux m'en assurent ; ils attestent insolemment ta victoire, & ma défaite.

HASTINGS.

Vous exigez un aveu, Madame : hé bien, j'avoue que mon cœur, lassé de sa chaîne, a brisé un joug

importun : trop long-temps j'ai langui dans vos fers, je dédaigne enfin un honteux esclavage : l'amour a cherché un autre asyle pour y reposer ses aîles fatiguées.

ALICIE.

Tu l'emportes, oui ; tu braves ma colère avec cet orgueil qui te distingue..... Tremble : si le Ciel t'épargne, ses foudres sont inutiles !... Il faudra que la vertu déserte cette terre ; elle ne sera plus habitée que par des parjures comme toi. — Perfide ! crains les effets de mon juste courroux.

HASTINGS.

Je ne crains pas que le Ciel me punisse, je ne lui demande pour toute grace, que de me délivrer de vos fureurs jalouses.

ALICIE.

Tes vœux sont exaucés... Adieu... Souviens-toi... que, malgré la foiblesse de mon sèxe.... je saurai te punir... Oui, homme présomptueux : malgré ta puissance, ton rang & ta faveur..... je saurai me venger... Ma fureur empruntera les aîles de l'Aigle, elle s'élevera jusqu'au faîte de ta grandeur.... elle t'y forcera de lui céder ta place, & lorsque tu ramperas à mes pieds, je t'y écraserai sans pitié. (*Elle sort*)

HASTINGS.

Que la colère est une ennemie dangereuse ! Avec

quelle fureur sauvage, elle tyrannise les femmes. Sèxe malheureux! ton caractère léger & facile se livre avec transport à toutes les passions: ton ame, en proie aux desirs, reçoit sans réfléchir toutes les impressions: chaque vœu, chaque défaut, s'y peint & s'y efface rapidement: l'amour & la haine y sont également à craindre, l'un & l'autre y exercent un empire despotique. La contrariété est ton plus grand fléau: semblable à l'Océan courroucé, tu t'agites sans cesse; les plus noires desseins s'emparent de ton ame, ta raison t'abandonne, & toutes les passions, comme autant de vents impétueux, te troublent tour-à-tour, & te laissent à peine respirer. (*Jane Shore paroît d'un air abattu*) — Mais j'apperçois la seule femme dont la douceur plaide en faveur de tout son sèxe.

SCENE III.

HASTINGS, JANE SHORE.

HASTINGS.

PARDONNEZ, Madame, si trop d'empressement me fait interrompre votre repos. — Je vous apporte de bonnes nouvelles: le Duc vous attend demain à la Cour...

JANE,

JANE, *en se jettant à ses pieds.*

Ah, Seigneur! comment puis-je reconnoître cet excès de bonté?

HASTINGS, *en la relevant.*

Tant de reconnoissance m'offense : me croyez-vous assez vain pour l'approuver?...

JANE.

Quoique ma bouche soit muette, mon cœur sent le prix de ce service... — Si le Ciel n'est pas sourd aux vœux d'une femme coupable, il exaucera ceux que je fais pour vous.

HASTINGS.

Ah, ma chère Jane! votre bonheur m'est plus cher que le mien... Ce tendre intérêt que m'inspirent vos malheurs... ce foible service, qui vous paroît d'un si grand prix, à quoi l'attribuez-vous?

JANE.

A la pitié, Seigneur...

HASTINGS.

Un sentiment plus vif m'attache à vous.

JANE, *à part.*

Qu'entends-je!

HASTINGS.

Il n'est plus temps de feindre... écoutez-moi sans colère... je n'ose vous dire... que je vous ai adorée dès l'instant où je vous ai vu.

JANE, *d'un air triste.*

Hélas, Milord !

HASTINGS.

Ne baissez pas ces beaux yeux... jetez sur moi des regards plus favorables... Vous soupirez... Ah Ciel ! vous pleurez.

JANE.

S'il vous reste quelque sensibilité, de grace, épargnez-moi cet affreux langage.

HASTINGS.

Peut-on vous voir, sans vous aimer : dans ce moment même, où la douleur s'appesantit sur vous, mon ame peut à peine contenir ses transports.

JANE.

Ah ! dans cet asyle infortuné, l'amour a perdu toute sa puissance : jetez un regard sur les jeunes beautés qui brillent à la Cour ; c'est-là, Milord, qu'il faut choisir un objet digne de votre tendresse, à qui vous pourrez donner à la fois votre main & votre cœur.

HASTINGS.

Tout vous annonce un succès favorable, & vous êtes triste & rêveuse. Quelle humeur vous accable ? ma chère Jane ignore de vains détours. Parlez : que sont devenus cette gaieté charmante, ces graces, ce sourire enchanteur, qui séduisoit tous les hommes ?

JANE.

Je mérite ces reproches, Milord, ma conduite passée m'expose au mépris; mais je prends le Ciel à témóin, que mon repentir égale ma faute.

HASTINGS.

Quoi! déjà vous songez à la retraite. Réservez ce soin pour le temps où l'âge & les infirmités auront flétri vos charmes, où la froide paralysie aura glacé vos membres; mais à présent, consacrez votre jeunesse aux plaisirs, l'amour, la nuit, la solitude, mes soins, ma tendresse...

(*Il se saisit de la main de Jane*)

JANE.

Arrêtez! — Je haïs ces discours.... J'atteste le Ciel que je périrai plutôt...(*il veut la prendre dans ses bras; elle tombe à genoux*) que je finirai ici... ma honte avec ma vie... avant de consentir...

HASTINGS, *en s'efforçant de la relever.*

Ecoutez-moi... laissez-vous attendrir... Quoi! vous me résistez?.. C'en est trop...

(*Il tâche de la relever avec violence*)

JANE.

Respectez la vertu...

HASTINGS.

Oses-tu prononcer ce nom... ingrate! Tu oublies déjà mes services.

JANE.

Abandonnez-moi à mon infortune....

HASTINGS *se saisit avec fureur des bras de Jane.*

C'est trop long-temps s'opposer à mes vœux.... Suis-moi, ou tu vas périr.

JANE.

Au secours ! Au secours ! Dieu tout puissant, protégez-moi....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS; BELLMOUR, DUMONT *accourent.*

HASTINGS.

RETIRES-toi.

DUMONT.

L'honneur & mon devoir me le défendent...

JANE, *à Hastings.*

Par pitié, laissez-moi...

HASTINGS, *à Dumont.*

Sors, malheureux... Sais-tu à qui tu parle?

DUMONT.

Je sais que vous maltraitez une infortunée.

HASTINGS.

Vil esclave, qu'oses-tu dire? Sans doute tu ne me connois pas.

DUMONT.

Barbare, oui je te connois, & je vois que tu abuses des droits de ta naissance, pour tyranniser cette malheureuse victime....

HASTINGS, *d'un air troublé.*

Misérable, tu es indigne de mon courroux.— Je suis bien aise, madame, de voir que vous avez vos *braves* pour vous défendre.

DUMONT.

Ménage ma fureur.... ou bientôt je saurai te prouver, que le sang qui coule dans mes veines, est plus pure que le tien : quoique de vains titres ne distinguent pas mon nom, le Ciel qui me fit naître vertueux, a fait plus que le Monarque qui crée des *Lords.*

HASTINGS *tire l'épée, & en donne quelques coups à Dumont.*

Malheureux! connois la différence d'un Lord à un vil Plébéien.

DUMONT, *en tirant son épée.*

Connois à ton tour, comment l'homme courageux sait punir l'orgueil d'un Grand.....

(*Ils se battent*)

JANE, *très-allarmée.*

Ah Ciel!.. modérez votre fureur... épargnez à mes yeux cet affreux spectacle.

(*Dumont désarme Hastings*)

HASTINGS.

O honte!

DUMONT.

Tu le vois, ta vie dépend de ma générosité: malgré ton mépris insultant, si l'honneur n'étouffoit en moi la vengeance, tu payerois cher ton audace. — Reprends ton épée, & apprends en même-temps que le Lord, comme le Plébéien, n'est jamais qu'un foible mortel.

HASTINGS.

Tu triomphes.... Mais ta victoire sera suivie de bien des regrets. (*Il sort*)

JANE.

Hélas! qu'avez-vous fait?

DUMONT.

Mon devoir, Madame. Ne craignez rien: la providence veille sur la vertu. — Quittez ces lieux funestes; fuyez le séjour de la Cour: l'innocence & la modestie y excitent la raillerie des méchans; la fausseté & la haine s'y parent du masque de la vérité, & les vices s'y présentent sous l'aspect du plaisir.

JANE.

Où porterai-je mes pas ? ...

DUMONT.

Bellmour, dont la douce amitié s'occupe de votre repos, a découvert un asyle éloigné du tumulte de la Ville; c'est un réduit simple & commode, situé à l'entrée d'une épaisse forêt. L'air pur qu'on y respire, raffraîchit tous les sens : le voisinage de quelques prairies émaillées de fleurs; les sinuosités d'un ruissseau, dont les eaux argentines arrosent un petit jardin; l'aspect agréable d'une chaîne de collines, tout concourt à embellir cette retraite. Quelques honnêtes Laboureurs habitent les environs; un Prêtre, distingué par sa piété, les excite à la vertu par son exemple; les brigues ni les cabales n'ont jamais troublé leur repos; ils ont vu en silence les York disputer aux Lancaster le trône d'Angleterre; contens de leur médiocrité, ils en jouissent sans remords. — Venez, Madame; dérobez-vous à la tyrannie qui vous accable.

JANE.

Depuis long-temps mon cœur soupire après une telle retraite. Partons; prévenons l'orage qui menace ma tête.

DUMONT.

Moment heureux! hélas! je ne puis.... ni ne dois vous dire à combien d'alarmes m'ont exposé vos

dangers.... Que mon cœur est satisfait de vous voir plus tranquille!... Comme au printemps on voit renouveller la nature, vos jours de deuil vont changer en des jours plus sereins; telle que l'harmonieux rossignol caché sous d'épais feuillages, exprime par ses chants son bonheur, les vôtres nous annonceront le contentement de votre ame; vos nuits seront paisibles, & chaque aurore nouvelle sera témoin de votre félicité : vous ne craindrez plus l'œil pénétrant de l'envie, ni les traits empoisonnés de la médisance; la tranquillité & le bonheur seront votre partage.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente la Cour de Londres.

SCENE PREMIERE.

ALICIE, *un papier à la main.*

L'AMBITIEUX Glocester aspire à régner; il craint la puissance du Lord Hastings, augmentons ses soupçons : ce papier, remis avec mystère, redoublera son inquiétude : j'accuse ma rivale de nourrir dans le sein du perfide, des sentimens contraires à ses desseins; j'inspire des doutes sur son attachement aux fils d'Edouard. — Cruelle jalousie ! Tyran impitoyable! tu fais souffrir la tendre amitié; tu en usurpes les droits, &, comme un poison subtil, tu changes ses douceurs en amertume. — Ah! Dieux! voici mon ennemie. Mon cœur qui voloit autrefois au devant du sien, abhorre aujourd'hui sa présence.



SCENE II.

ALICIE, JANE SHORE.

JANE.

JE me soutiens à peine. Hélas! qui pourra désormais consoler mes ennuis? — Ah, ma chère Alicie! plaignez-moi.

ALICIE.

Quel nouveau malheur vous accable?

JANE.

Dumont, cet ami fidèle de Bellmour, ce protecteur de mon repos, vient d'être arrêté : on l'a arraché de ma maison; je l'ai vu traîner en prison.

ALICIE.

Quel est son crime?

JANE.

Son zèle pour moi a déplu à Hastings.

ALICIE.

Pourquoi?

JANE.

Je vous en instruirai dans un autre moment; celui-ci est trop précieux. (*Elle lui montre un papier : Alicie l'ouvre & lit*) —Voilà ma dernière ressource; j'attends le passage du Duc pour implorer sa faveur.

ALICIE, *à part, en tirant un papier de sa poche.*

Nos placets se ressemblent; profitons de l'erreur pour nous venger plus sûrement.

JANE.

J'apperçois le Protecteur; donnez-moi mon placet.

ALICIE, *à part, en lui remettant le faux placet.*

Cruelle haine! je te livre ma victime.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTES, LE DUC, RATCLIFF, CATESBY, SUITE DU DUC.

JANE, *en se jettant aux pieds du Duc.*

O noble Glocester! jettez un regard de pitié sur l'infortunée Jane Shore. (*Elle lui donne le placet*)

LE DUC, *en le recevant.*

Levez-vous, Madame. Je dois partager les peines d'une si belle solliciteuse. Un ami puissant s'intéresse à vous : Lord Hastings m'a parlé de votre affaire. — On m'attend au Conseil : à mon retour, je m'entretiendrai avec vous. — Prenez courage; je vous rendrai justice.

JANE.

Je compte sur votre générosité, Seigneur. (*Elle prend le bras d'Alicie*) — Venez, ma chère Alicie; votre amitié soulage mes maux. (*Elles sortent*)

LE DUC.

Elle paroît bien affligée. Voilà le sort de toutes ces illustres favorites; le moindre revers les accable. — Voyons ce qu'elle me demande. (*Il lit*) Que vois-je! (*à Ratcliff & Catesby*) — Approchez. — Ecoutez avec attention : « ne vous étonnez pas » Seigneur, de l'avis que vous donne un inconnu. » Lord Hastings seroit disposé à vous rendre hom» mage comme à son Roi légitime, si la perfide » Jane Shore, qui le gouverne, ne s'y opposoit » point; elle seule l'attache aux intérêts des fils » d'Edouard : rompez le charme qui le captive, » & vous disposerez bientôt de lui ».

RATCLIFF.

Ce mystère me surprend.

CATESBY.

La manière dont on vous en instruit, m'étonne bien davantage.

LE DUC.

Vous l'avez vu; elle-même m'a donné ce papier.

RATCLIFF.

Elle en ignore sans doute toute l'importance.

LE DUC.

Je le crois. Cet avis la condamne : elle ne se chargeroit pas de l'arrêt de sa mort.

CATESY.

Ne perdez pas de temps, Seigneur ; le moindre délai peut être funeste.

LE DUC.

Hastings va se rendre ici : il faut qu'il se déclare pour moi, ou qu'il périsse ; mais le voici. Retirons-nous à l'écart, & observons-le un moment.

(*Ils s'entretiennent ensemble*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Lord HASTINGS.

HASTINGS.

L'IMAGE de Jane m'occupe sans cesse ; sa modestie m'a séduit mieux que tout l'art de son sexe. — En punissant l'audacieux qui osa la défendre, je l'intimiderai, & la crainte peut-être me la rendra plus favorable.

LE DUC, *à Ratcliff & Catesby.*

Allez ; vous reviendrez au moment où le Conseil s'assemblera. (*Ils sortent*) — Vous arrivez à propos,

Milord. — J'ai vu tantôt votre belle affligée. — Hélas! son sort m'intéresse. Une santé si délicate succomberoit bientôt à l'infortune, si ma clémence ne lui prêtoit un appui.

HASTINGS.

Ah, Seigneur! cet excès de bonté m'attache à vous pour la vie.

LE DUC.

Mon amitié pour vous donne plus de lustre à votre crédit. L'Angleterre vous regarde comme son soutien; votre pouvoir égalera bientôt le mien. — J'en suis bien aise, Milord. — Mais parlons de nos affaires : l'Etat est en danger, Milord; tout annonce une révolte prochaine. — La mésintelligence règne dans le Conseil. — Les Magistrats murmurent. — Les plus notables Citoyens se plaignent du gouvernement. — Les riches habitans de la Cité se jouent de l'administration, le raille, & dans leurs discours séditieux, parlent des nobles avec mépris. Le commerce languit; l'Artisan est foulé; la confiance s'éteint, & notre ruine paroît certaine.

HASTINGS.

Faut-il s'en étonner, Seigneur? L'impunité engendre la licence....

LE DUC.

Dites plutôt que ces maux sont les suites d'une

longue minorité. — L'Angleterre a besoin d'un chef habile qui fasse respecter ses loix.

HASTINGS.

Vous êtes ce Chef, Seigneur; n'êtes-vous pas le Régent du Royaume?

LE DUC.

Un pouvoir si borné entraîne des abus. — Mes ennemis le méprisent; mes amis n'y trouvent aucun appui. — Ah, mon digne Lord! je sais un moyen d'appaiser tous les troubles.... Il banniroit de l'Etat les factieux qui le déchirent.... & l'on ne contesteroit plus.... sur les droits incertains des enfans d'Edouard.

HASTINGS.

Leurs droits incertains!...

LE DUC.

Sans doute. — Ignorez-vous qu'une branche illégitime n'a nul droit au trône? On sait qu'un mariage clandestin lioit mon frère à une autre femme : pouvoit-il, sans crime, former un second hymen? — Le pieux Docteur *Shaw* en parle ouvertement dans la chaire....

HASTINGS.

Périsse le traître dont le zèle indiscret prodigue l'éloquence pour semer la discorde! — Edouard, voulant éviter les disputes, a nommé son successeur, & son choix fut celui du Parlement. — Juste Ciel! quand finirons-nous ces coupables divisions? Quand

verrons-nous le trône de la paix rétabli dans la triste Albion ? — Faut-il qu'elle soit encore la proie de l'ambition ? Faut-il qu'une populace inquiète l'agite sans cesse ? Victime, hélas ! de sa propre liberté, elle ne voit pas que l'idole même qu'elle encense, l'enchaîne sans pitié.

LE DUC.

Quoi, Milord ! si quelque zélateur fidèle du bien public entreprenoit de réformer tant d'abus....

HASTINGS.

Que la foudre écrase le perfide ! Ah, Seigneur ! rappellez-vous de nos guerres civiles & des horreurs qu'elles entraînent....

LE DUC.

Vous vous emportez, Milord....

HASTINGS.

Pardon, Seigneur ; mais les jours malheureux des *York* & des *Lancaster* me font frémir. La patrie déchirée par ces fiers rivaux, succomboit sous les coups de ses propres enfans ; le meurtre, le rapt, le pillage désoloient l'Angleterre ; les Villes, les Palais, les Temples dévorés par les flammes, n'offroient de toutes parts qu'un spectacle affreux ; le Noble, le Plébéien, la mître, la houlette, tout périssoit également ; le carnage confondoit tous les états, & triomphoit impunément. — Peut-on songer

sans

sans horreur à tant de maux? Périsse le traître qui oseroit renouveller ces horribles scènes!

LE DUC.

J'admire ce noble zèle, Milord....

HASTINGS.

C'est l'honneur qui me l'inspire, Seigneur....

LE DUC.

Mon digne Lord, si j'avois ce grand projet, vous seriez donc capable de m'immoler?

HASTINGS.

Vous, Seigneur!.... Le Ciel m'en préserve.... mais je ne puis croire que vous ayez ce dessein.

LE DUC, *en l'embrassant.*

Tu as raison. — Viens dans mes bras; ta franchise resserre nos liens: j'avois des doutes sur ta fidélité; mais tu me rassures.... Tu mérites plus que jamais ma confiance.... Sois ferme dans tes principes.... Soyons ensemble l'appui de notre Roi.... Que l'Angleterre nous doive sa gloire & son bonheur!

HASTINGS.

O le plus digne des Princes! Si trop d'emportement m'a rendu coupable, daignez l'excuser en faveur d'une si belle cause: le bien public est la première idole de mon cœur.

LE DUC, *en l'embrassant de nouveau.*

Ta franchise m'enchante. — Adieu, mon digne ami.... Conserve toujours ces généreux sentimens.

(Il sort)

HASTINGS.

Est-il sincère? J'en doute; car pourquoi soupçonneroit-il ma fidélité? — L'amour de la patrie règne seul dans mon ame, & Jane même doit céder aux transports qu'il m'inspire. — Je veux, à l'exemple des Romains, lui devoir ma réputation & ma gloire. Ah! si mon sang pouvoit rendre la paix à l'Angleterre, quel plaisir j'aurois à le répandre.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Duc DE GLOCESTER, RATCLIFF, CATESBY.

LE DUC.

OUI, mes amis, j'ai flâtté son orgueil; j'ai feint d'approuver ses principes; j'ai applaudi à son attachement pour le jeune Edouard; j'ai redoublé de carresses, & j'ai caché sous le masque de l'amitié la fureur qui m'agite. — Avant peu il sera puni.

RATCLIFF.

Songez plutôt à le gagner; il est riche & puissant, & au moindre signal, tous ses vassaux s'armeront pour sa défense.

LE DUC.

Je ne le vois que trop : son amour pour Jane l'attache aux intérêts de mon neveu.

CATESBY.

Profitez-en, Seigneur. Cette femme méprisable ne respire que par vous. — Soyez plus sévère à

son égard : pour obtenir la paix, elle changera de parti, & bientôt Hastings sera à vous.

RATCLIFF.

En fléchissant sous le joug de la beauté, il portera sans murmure celui du devoir.

LE DUC.

J'approuve cet avis. Allez. Jane attend mes ordres dans la salle voisine; ordonnez-lui d'entrer. *(Ils sortent)* Que l'homme est méprisable, lorsqu'oubliant la supériorité de son sèxe, il se soumet aux caprices d'une femme. — D'une femme! De cet assemblage informe d'orgueil & de modestie, de souplesse & d'opiniâtreté, de douceur & d'emportement! De cet être plus changeant que la rosée du matin, éclairée des premiers rayons du soleil! — Quelle honte! Est-ce-là l'usage que l'homme doit faire de sa raison? — Cependant il semble que les femmes possèdent un charme irrésistible, puisqu'elles subjuguent le plus sage comme le plus féroce des hommes. — Voici cette beauté dangereuse.



SCENE II.

Le Duc DE GLOCESTER, JANE SHORE.

LE DUC.

Approchez, Madame. J'ai examiné avec soin les torts qu'on vous reproche, &, quoiqu'il y ait des femmes moins criminelles, qu'on punit sévèrement, vous n'avez rien à craindre; ma faveur sera votre égide.

JANE.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur, pour mériter tant de rigueur? Si, dans les jours heureux de ma coupable fortune, j'eusse employé ma faveur à opprimer le peuple, je ne m'étonnerois pas de ma punition; mais je n'ai cherché qu'à le rendre heureux, & ceux même qui s'acharnent aujourd'hui à me nuire, ont été comblés de mes bienfaits.

LE DUC.

S'il faut en croire les discours publics, on vous accuse d'avoir manqué à cette sage réserve; on dit que vous vous occupez des affaires de l'Etat, que vous inspirez à ses plus illustres Membres des démarches contraires à leur devoir.

JANE.

Qui? Moi, Seigneur?

LE DUC.

Oui, Madame.

JANE.

Hélas! si ce public, trop prompt à m'accuser, suivoit mon exemple, il éviteroit les détours de la noire médisance; il ne perdroit pas en vains discours des momens précieux.

LE DUC.

J'écarte avec soin de pareils rapports; mais il en est un qui mérite toute mon attention. — Je sais qu'Hastings vous aime; je connois votre pouvoir sur son cœur; il n'agit que par vos conseils: profitez, Madame, d'un si grand ascendant; votre salut, celui de l'Etat l'exigent; vos biens, votre fortune, votre honneur demandent que vous serviez mes desseins.

JANE.

Vous m'étonnez, Seigneur.

LE DUC.

Il est inutile de feindre: sa passion pour vous n'a plus de bornes. — J'ai des projets; c'est à vous de m'aider à les remplir.

JANE.

Parlez, Seigneur: je mets ma gloire à vous obéir.

LE DUC.

Ecoutez-moi avec attention.... mais sur-tout...

soyez discrète. — L'Etat a besoin d'un appui.... Le poids de la couronne écrâse le jeune Edouard....

JANE, *à part.*

Juste Ciel ! j'entrevois son dessein.

LE DUC.

Il faut à l'Angleterre un Roi dont le mérite & la vertu en imposent davantage : tous les Patriotes en sentent le besoin ; le seul Lord Hastings ose s'y opposer.

JANE.

Lord Hastings, Seigneur ?

LE DUC.

Lui-même.

JANE, *avec transport.*

Puisse-t-il persévérer dans ce noble dessein !

LE DUC, *à part.*

Qu'entends-je ?

JANE.

Hélas, Seigneur ! s'il abandonne vos infortunés neveux, ils succomberont bientôt sous le pouvoir de l'usurpateur ; ils leveront en vain leurs mains innocentes vers le Ciel....

LE DUC.

Ce langage m'offense : il faut m'obéir, ou renoncer à ma faveur.

JANE.

Puis-je oublier mon devoir ? Puis-je, sans honte ;

trahir les enfans de mon maître ? Non, non : punissez-moi ; mais laissez-moi mourir sans remords.

LE DUC.

Garde-toi de contrarier mes desseins. Séduis le cœur de ton amant ; rends-le-moi propice, ou crains l'effet de mon courroux.

JANE.

Si j'avois le pouvoir que vous m'attribuez, Seigneur, je l'employerois à l'affermir dans le service de son Roi....

LE DUC.

Malheureuse ! Quoi ! tu me braves : tu sentiras bientôt ton imprudence. Je puis t'abandonner à la rigueur des loix ; elles punissent de mort la femme adultère, & tu vas subir ton sort. Tu seras l'opprobre de ton sèxe : la faim, la soif, les pâles besoins fermeront tes yeux. Quiconque t'accordera un asyle, périra, & tu finiras ta carrière en maudissant ta destinée.

JANE.

Je préfère tous ces maux à l'infamie que vous me proposez.

LE DUC.

Eh bien ! — Holà, quelqu'un !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, RATCLIFF, CATESBY, GARDES.

LE DUC.

QU'ON emmène la perfide Shore; qu'on la chasse ignominieusement du palais; qu'elle erre en vagabonde dans la Ville, jusqu'à ce qu'elle y périsse de misère; qu'on défende, sous peine de la vie, de lui donner aucun secours, & que l'Etat s'empare de tous ses biens. — Sors malheureuse : ton souffle empoisonne ces lieux.

JANE, *en se jettant à genoux, & levant les mains au Ciel.*

Juge équitable, ta providence se manifeste dans cet affreux arrêt. Prens pitié de ma foiblesse; donne-moi la force de souffrir tant de rigueurs.

(Elle sort, accompagnée de Catesby & des Gardes)

LE DUC, *à Ratcliff.*

Ami, cette ressource nous manque; elle dédaigne ma faveur. — Faites avertir ma Garde; qu'elle soit prête au moindre signal.

RATCLIFF.

Les Seigneurs du Conseil attendent vos ordres, Milord.

LE DUC.

Allez, & qu'on les fasse entrer. (*Ratcliff sort*) Il est-temps de me saisir du Lord Hastings; je l'accuserai moi-même de haute trahison.

SCENE IV.

Le Duc DE GLOCESTER, le Duc DE BUCKINGHAM, le Comte DE DARBY, l'Evêque D'ELY, Milord HASTINGS, ET PLUSIEURS AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

Le Duc de Glocester prend le fauteuil, & tous les autres s'assèyent.

DARBY.

Nous nous assemblons, Seigneur, pour fixer le jour solemnel du couronnement de votre illustre neveu.

HASTINGS.

Prévenons les projets licentieux des esprits turbulens qui osent lui disputer ses droits.

DARBY, *en s'adressant au Duc.*

Nous attendons vos ordres, Seigneur.

LE DUC.

Je me confie à votre zèle, & me soumets à votre décision. — Mais, avant de poursuivre, Milords, quel châtiment infligeriez-vous au traître qui chercheroit à me détruire par un *charme* contre ma vie?

HASTINGS.

La mort....

LE DUC.

Perfide, tu prononces toi-même ton arrêt. *(Il relève la manche de sa robe, & montre son bras)* — Voyez, Milords : voilà l'état déplorable où il m'a réduit par ses sortilèges. La veuve d'Edouard, d'accord avec Jane Shore & lui, inventent des *charmes* contre moi; ils peignent mon nom avec des traits de sang; ils invoquent les démons pour me nuire : il est temps de punir leur insolence, & d'arrêter ses pernicieux effets (1).

HASTINGS.

Pouvez-vous me croire capable d'un si grand forfait, Seigneur?

(1) Les sortilèges, enfans de l'ignorance, étoient fort en vogue dans ces siècles grossiers. Il y a plusieurs monumens de l'ancienne barbarie, qui doivent leur naissance à cette erreur.

LE DUC.

Infâme, ton crime m'est connu : tu es le chef, le complice de cette ligue infernale; mais je saurai t'en punir. — Milords, les dangers de l'Etat exigent un exemple éclatant. — Holà, Gardes ! qu'on arrête Milord Hastings, comme coupable de haute trahison, qu'on l'emmène, & qu'on m'apporte sa tête avant que le soleil décline vers l'horison. (*à Ratcliff qui paroît*) Que Ratcliff veille à la prompte exécution de cet arrêt. — Que ceux qui l'approuvent, se lèvent & me suivent.

(*Il sort, suivi des Lords du Conseil*)

HASTINGS.

Est-ce un rêve? — Est-ce à toi que je parle, mon cher Ratcliff? — Suis-je éveillé? Quoi ! il me condamne, sans attendre ma réponse.... Ai-je bien entendu?.... Ah, Ciel!.... Non, la mort est moins affreuse que cette cruelle surprise.

RATCLIFF.

Les ordres du Duc sont irrévocables, Seigneur. Il faut songer à ce terrible moment.... Vous n'avez qu'un instant à vivre....

HASTINGS.

Je le sais, & n'en suis point effrayé; mais, hélas ! la nature réclame ses droits. — Puis-je en un moment calmer tous mes sens à la fois? — Le Ciel, témoin de mon innocence, soutiendra mon

courage.... Non, je ne tremblerai pas à l'approche du coup fatal. — Qu'ai-je à craindre? Le même hasard m'a poursuivi dans les combats. — Parmi tant de nations qui peuplent la terre, combien d'hommes ne meurent-ils pas au même instant que moi! — Qu'est-ce que mourir? Ce n'est que fermer les yeux, & renoncer pour toujours à la lumière.... C'est cesser d'être le témoin de la rage des méchans, de la cruauté des tyrans tels que Glocester, & des malheurs où son insatiable ambition livrera bientôt l'Angleterre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ALICIE.

ALICIE, *aux Gardes.*

QU'ON me laisse passer! Je veux, je dois le voir; je veux encore une fois le serrer dans mes bras, le presser contre ce cœur criminel. — Ah, mon cher Hastings! mon cher Hastings!

HASTINGS.

Hélas! pourquoi interrompre mon repos dans cet affreux moment? — Votre présence augmente mon désespoir. — Laissez-moi mourir en paix.

ALICIE, *aux Gardes qui veulent emmener Hastings.*

Arrêtez. — Ah! laissez-moi pleurer son infortune. Sanguinaire Glocester, périssent ta tête & la mienne!....

HASTINGS.

D'où naît cet emportement?

ALICIE, *d'un air frénétique.*

C'est moi.... c'est ton Alicie.... qui t'assassine.... Ah! si tu savois.... mais je n'ose le dire.

HASTINGS.

Expliquez-vous : il faut que je m'occupe de l'éternité, & je n'ai qu'un instant pour y songer.

ALICIE.

Ah! voilà, voilà mon malheur. — C'est moi qui t'ai persécuté; c'est moi qui ai tendu le piège qui t'a précipité dans cet affreux abyme. Tes mépris cruels avoient percé mon cœur; le désespoir m'a dicté ma vengeance; j'ai écrit.... quoi?.... Hélas! je l'ignore.... J'ai averti le Protecteur que Jane t'avoit séduit, pour t'engager à conspirer contre lui....

HASTINGS.

Malheureuse jalousie! impitoyable vipère! tu t'élances contre celui qui te nourrit. Fatale passion! ta fureur surpasse celle des enfers; tu es la source de tous les maux.

ALICIE.

Maudis plutôt les artifices de ton sèxe; maudis

les lâches principes qui t'enseignèrent à feindre. Tu t'es fait un jeu de la perfidie ; tu m'as séduit pour me mépriser : ta légèreté, tes discours insultans ont enflammé ma rage, & nous ont perdu tous deux.

HASTINGS.

Inhumaine ! laissez-moi....

(Il fait quelques pas)

ALICIE.

Cruel ! Peux-tu me quitter avec colère ? De grace, écoute-moi. — Le Ciel m'est témoin que mon unique desein fut de punir ma rivale....

HASTINGS.

Et c'est toi-même que tu punis. — Tremble : les plus affreux remords vont déchirer ton amé ; tu passeras tes jours dans d'éternels regrets. Quant à moi, le glaive de la mort est suspendu sur ma tête ; elle n'attend que sa proie, & je cours la livrer....

ALICIE.

Ne m'enlève pas la douceur de me plaindre. (*Elle se jette à ses pieds*) — Hélas ! rends-moi ta tendresse.... Ah, mon ami ! sois sensible à ma douleur. Si l'amour n'eût point égaré ma raison, ce jour infortuné se seroit-il levé pour nous ?

HASTINGS, *en la relevant.*

Ah, ma chère Alicie ! je vous pardonne. Oubliez que c'est moi qui vous ai séduite (*Il pleure*), qui

ai déshonoré l'objet de ma tendresse.... Juste Ciel! vous m'en punissez.

RATCLIFF.

Milord, le Duc de Glocester m'ordonne de ne plus différer....

ALICIE.

Barbare! tyran insatiable! tu vas bientôt t'abreuver de son sang. Dieu tout puissant, n'épargne pas sa tête coupable : que le crime le poursuive sans cesse! que les démons s'emparent de lui! que la foudre sèche ses veines, & que la mort l'enlève au moment le plus heureux de sa vie! Alors, peut-être alors il connoîtra le prix de l'instant qu'il nous refuse.

HASTINGS.

Calmez-vous....

ALICIE.

Le puis-je? tu vas mourir, & tu veux que je sois tranquille! (*En s'adressant aux Gardes*) N'est-il pas parmi vous quelque main charitable qui daigne me percer le cœur?

HASTINGS.

Votre désespoir aigrit le mien, Madame.—Adieu. Si ma mémoire vous est chère, n'accablez pas votre malheureuse amie : elle est innocente. — Adieu, ma chère Alicie. — Adieu pour toujours.

(*Il sort, accompagné de Ratcliff & des Gardes*)

ALICIE.

ALICIE.

Pour toujours! Mot affreux! Ah! peut-on se voir ainsi condamné à d'éternelles infortunes, & ne pas renoncer au jour? — Mais qu'ai je entendu? —N'a-t-il pas parlé de ma rivale? — Quoi! dans ce moment cruel, il songe encore à Jane; il expire en prononçant son nom; il ose faire des vœux pour son bonheur.... Non, non, il faut qu'elle partage ma peine; qu'elle abhorre, comme moi, la clarté du jour; qu'elle remplisse l'air de ses cris, & qu'elle déteste, comme moi, tout l'univers.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente une Rue de Londres.

SCENE XIV.

BELLMOUR, SHORE, *sous le nom de* DUMONT.

BELLMOUR.

J'AI rencontré Jane assez près d'ici : de vils suppôts de la tyrannie la précédoient; ils proclamoient la sentence du barbare Glocester. Des Prêtres, dont les regards sévères sembloient lui reprocher sa faute, marchoient à ses côtés; ils lui rappelloient, d'une voix menaçante, que son crime méritoit la vengeance du Ciel. Une foule de peuple la suivoit; on se pressoit; on accouroit pour la voir. Les uns la blâmoient; d'autres l'accabloient de mépris; mais, hélas! peu la plaignoient. O comble d'infortune! on ne rougissoit pas de l'insulter sur sa grandeur passée.

DUMONT.

Quel excès d'inhumanité ! Comment supporte-t-elle tant d'outrages ?

BELLMOUR.

Avec un courage héroïque. La pureté de son ame se peint dans ses regards ; ses yeux, fixés vers la terre, se tournent quelquefois vers le Ciel ; ses cheveux flottans sur ses épaules d'albâtre, servent à sécher ses larmes ; & nulle plainte n'échappe de sa bouche mourante, quoique ses pieds laissent la trace de son sang dans les rues qu'elle parcoure.

DUMONT.

Quelle horreur ! Depuis quand est-elle en proie à ce supplice ?

BELLMOUR.

Le trépas du Lord Hastings a été le signal de sa disgrace, comme celui de votre élargissement. J'ai voulu approcher d'elle pour l'en instruire ; j'ai tenté de corrompre sa garde, pour lui donner quelques secours ; mais tous mes efforts ont été inutiles.

DUMONT.

Je la défendrai, ou mourrai avec elle.

BELLMOUR.

Vous voulez donc vous nommer ?

DUMONT.

Oui, je veux qu'elle sacha que je suis son époux.

BELLMOUR.

Songez aux conséquences d'une telle découverte.

DUMONT.

Que m'importe ? je n'ai plus rien à craindre.

BELLMOUR.

Êtes-vous bien sûr d'oublier son offense ?....

DUMONT.

Ah, mon ami ! Pourquoi me rappeller mon infortune ? Tu rallumes dans mon cœur le feu de la jalousie ; je sens qu'il me consume.... il m'inspire les plus affreux transports. — Puis-je oublier ce funeste moment où le perfide Edouard l'enleva de ma maison ? — Ma passion pour elle faisoit tout mon bonheur ; je lisois dans ses regards, & ses goûts & ses plaisirs ; je prodiguois, pour lui plaire, les trésors de l'Inde. Que pouvoit-il faire davantage ? — Et cependant elle m'a quitté.

BELLMOUR.

Il n'y faut plus songer, mon ami.

DUMONT.

Hélas ! j'étois absent, lorsqu'il la conduisit dans sa Cour. Fier de sa proie, il l'emmenoit en triomphe : je la rencontrai dans son char. Il parloit ; elle l'écoutoit d'un air timide. Par hasard, ses yeux rencontrèrent les miens, elle rougit ; mais une pâleur

mortelle changea bientôt tous ses traits. Elle jette un cri perçant; un torrent de larmes baigne aussi-tôt son visage. Elle m'appelle; mais le Roi l'oblige à se taire : il fait redoubler le pas de ses chevaux; ils volent comme l'éclair : je la perds de vue, & retourne chez moi, le cœur navré de douleur.

BELLMOUR.

Le pouvoir uni à la jeunesse, a bien des avantages; mais tu es bien vengé. Son état présent....

DUMONT.

Ah, Bellmour! elle y succombera. Une beauté si délicate, accoutumée au faste & à l'opulence, ne résistera point à tant de maux. — Peut-être, en ce moment, couchée sur la terre, elle y expire de froid & de misère. Ah, Jane! Quand l'hymen t'unissoit à moi, nul soin ne troubloit ton repos; je craignois que le zéphir n'interrompît ton sommeil; le plaisir t'ouvroit les yeux, & la douce paix marquoit les heures de ta journée. Quel changement! Grand Dieu! — Mais n'y songeons plus : elle a besoin de secours, & c'est moi que ce soin regarde. — Où est-elle?

BELLMOUR.

Nous la trouverons, je pense, dans le voisinage de ces lieux. Malgré la sévérité de Glocester, ses gardes la laissent errer à son gré.

DUMONT.

Cherchons chacun de notre côté. Si tu la rencontres avant moi, conduis-la dans ces lieux; je t'y rejoindrai. (*Ils sortent d'un côté opposé*)

SCENE II.

JANE SHORE, *vêtue de blanc, les cheveux épars, les pieds nuds, accompagnée de quelques Gardes.*

JANE.

O mon ame! souffre en silence. Comme l'Artisan fatigué jette des regards inquiets sur la fin du jour, ainsi j'attends la fin de tous mes maux. — Tout est tranquille. — La nuit appaise le bruit & le tumulte; elle force l'avide curiosité à respecter ma douleur... Mes surveillans se lassent de m'observer.... (*La Garde se retire*) Ah! sans doute, le sommeil inspire l'humanité.... Respirons un moment.... Que je suis foible!... A peine puis-je me soutenir.... Asséyons-nous ici. (*Elle s'approche lentement contre une borne*) — Ah ciel! que vois-je? Oui, voici la demeure de ma chère Alicie. — Heureux hasard! — Pendant

que je suis seule, demandons du secours. (*Elle frappe à la porte ; un Domestique l'ouvre*) — Mon ami, conduisez-moi chez votre maîtresse.

(*Elle s'efforce d'entrer*)

SCENE III.

JANE, UN DOMESTIQUE *d'Alicie.*

LE DOMESTIQUE, *en l'arrêtant.*

Où allez-vous, Madame?

JANE.

Ne me reconnoissez-vous pas?

LE DOMESTIQUE.

J'ai des ordres positifs de vous exclure de ces lieux.

JANE.

Avertissez ma chère Alicie que Jane, son amie, demande à lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Elle est malade, & ne peut voir personne.

JANE.

Ah! dites-lui que la compagne de ses plaisirs... l'amie chérie de son cœur.... attend à sa porte les secours de sa charité.

LE DOMESTIQUE.

Il est inutile de m'importuner. Retirez-vous : je ne veux pas encourir sa disgrace.

(*Il la repousse violemment, & ferme la porte*)

JANE.

Quelle différence! hélas! j'ai vu cette même porte s'élancer hors de ses gonds, pour m'ouvrir un prompt passage. — Lorsqu'on m'annonçoit, ma présence étoit une fête; on voyoit tous les visages sourire à mon approche; on mandioit mes regards; on prononçoit mon nom avec orgueil. — Aujourd'hui, on me maltraite; on me méprise.... Ah!... (*Elle s'assied sur les marches du perron*) — Pourquoi m'éloigner d'ici? J'y puis mourir tout comme ailleurs.

SCENE IV.

JANE, ALICIE *sur le seuil de la porte.*

ALICIE.

Quelle voix importune ose interrompre ma douleur? — Qui es-tu?

JANE.

Ah! prenez pitié de ma peine. — Hélas! je

meurs, faute de nourriture. Daignez m'accorder un morceau de pain & une goutte d'eau.

ALICIE.

Retire-toi, malheureuse : je ne te connois pas.

JANE.

Ne vous souvient-il pas de vos sermens ? Vous m'aviez juré une amitié inviolable.

ALICIE.

Quoi! c'est donc Jane; c'est cette beauté dangereuse. — Perfide, tu m'as perdue; tu m'as ravi mon amant. — Ah, mon cher Hastings! ton image sanglante me poursuit sans cesse. — Vois, cruelle... Vois.... Le voilà.... Rends, ah ! rends-moi l'objet de tous mes vœux.

JANE.

Hélas ! je ne vous l'ai point enlevé. — Croyez-moi ; je suis innocente. Ah! ma chère amie, hâtez-vous de me secourir. — Vous ne connoissez pas le tourment de la faim.... Hélas! je sens que je me meurs.

ALICIE *la prend par le bras.*

Eloigne-toi; tu me fais horreur.

JANE.

Je ne puis. —

ALICIE.

Vas implorer tes courtisans; voyons s'ils fléchiront encore le genouil devant toi.

JANE.

Ah! par pitié....

ALICIE.

Je ne la connois plus. (*Elle entre en délire*) Je suis l'enfant de la douleur; c'est ici sa demeure.... Jamais le soleil n'éclaire ce lieu sauvage.... L'oiseau lugubre de la nuit chérit ce séjour; des spectres effroyables sont attentifs à sa voix.... leurs gémissemens se mêlent à mes soupirs. — Ecoutez. — Entendez-vous ce bruit? — Ah! l'univers s'écroule; il m'écrase sous sa ruine.... Il brise ma tête débile.... Ah ciel!.... Où suis-je?.... Hastings, malheureux Hastings.... qu'ai-je fait?.... (*Des gens accourent, & s'emparent d'Alicie. Alicie à Jane*) — Pourquoi êtes-vous persécutée? — Arrachez-vous à votre triste existence.... Je vous suivrai bientôt. — Voyez-vous ce torrent de feu.... Il augmente à chaque instant.... Mais ce ruisseau de sang va l'éteindre. — Qui es-tu, spectre épouvantable? — C'est lui; il m'ordonne de le suivre.... Arrête; je t'obéis.

(*Elle sort, suivie de ses gens*)

JANE.

Ah, ciel! daignez la protéger. Quel affreux délire! — Hélas! je sens approcher ma fin.... Mes yeux s'obscurcissent.... Ma tête s'affoiblit.... Je succombe.... (*On voit ses genoux qui s'affaissent,*

& elle tombe insensiblement sur un monceau de pierres) — O terre.... mère secourable.... reçois-moi.... dans ton sein.

SCENE V.

JANE *évanouie*, BELLMOUR, DUMONT.

BELLMOUR.

Nous la cherchons en vain. — Mais que vois-je? Ah, mon ami! quel horrible spectacle! *(Ils approchent de Jane)* — Levez les yeux, ma chère Jane; reconnoissez vos amis.

JANE, *d'une voix foible.*

Est-ce vous, Bellmour? — Eloignez-vous.... Craignez la vengeance de Glocester....

BELLMOUR.

Regardez, ma chère Jane: voici l'honnête Dumont.

JANE, *en s'efforçant de lever la tête.*

Il est donc libre.... Sa présence me rend à la vie.

BELLMOUR.

Vous voyez en lui, non un ami ardent à vous servir, mais un époux compatissant....

JANE.

Que dites-vous?

DUMONT.

Reconnoissez dans ce Dumont l'infortuné que vous n'avez pas craint de trahir & de déshonorer; mais ne redoutez point sa colère; il sait pardonner...

JANE.

Qu'entens-je! — Ah ciel! c'est lui.... Oui, c'est lui-même. (*Elle s'évanouit*)

BELLMOUR.

Une telle surprise est au-dessus de ses forces: Donnons-lui quelque secours. (*Ils la relèvent, & la portent sur le perron de la maison d'Alicie*)

DUMONT.

Elle commence à respirer.

JANE, *en frémissant.*

Je frissonne d'horreur.

BELLMOUR.

Courage, Madame.

JANE, *fort troublée.*

Juste ciel!.... L'ombre de mon époux semble me menacer.

BELLMOUR.

Il vit encore; il est devant vous.

JANE.

Je n'ose le regarder. Mon crime... Ah, Bellmour! je suis trop coupable.

DUMONT.

Rassurez-vous, ma chère Jane.

JANE.

Tant de bontés ajoutent à mon supplice. O nuit! enveloppe-moi de ton ombre.

DUMONT.

Ne detournez pas les yeux. Je ne viens pas vous accabler par mes reproches; je viens vous chercher, vous conduire chez moi, loin de l'Angleterre.

JANE.

Je n'ose en croire mon bonheur.

DUMONT, *en lui tendant la main.*

Hâtons-nous; profitons de l'instant propice.

JANE, *en s'efforçant de se lever.*

Ah, mon ami! le Ciel s'oppose à ma fuite.

BELLMOUR *aide Dumont à relever Jane.*

Faites quelqu'effort; nous vous seconderons.

JANE.

Je ne puis.

DUMONT.

Ah ciel! elle succombe; sa paupière se ferme.... Ma chère épouse,... C'en est fait; elle ne m'entend plus.



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CATESBY, *suivi de Gardes.*

CATESBY.

TRAÎTRES, qu'osez-vous faire? Qu'on les arrête.

BELLMOUR.

Pourquoi cette violence?

CATESBY.

Ignorez-vous les ordres du Protecteur? Il a proscrit cette infâme....

DUMONT.

Elle est plus vertueuse que lui....

CATESBY.

Perfide, je punirai cette insolence.

DUMONT.

Lâche adulateur, je préfère la mort à la honte de vivre avec des scélérats comme toi.

CATESBY.

Qu'on l'entraîne, & qu'il subisse le châtiment qu'il mérite.

JANE *se saisit de la main de son mari.*

Ah! c'est moi.... c'est moi qui cause son malheur. — Cruels, vous ne nous séparerez pas.

(*La Garde s'efforce d'entraîner Dumont : dans le moment qu'il se défend, Jane abandonne sa main, & tombe*).

DUMONT.

Monstres inhumains, ne voyez-vous pas qu'elle expire? — La mort glace déjà ses mains tremblantes.

JANE, *d'une voix éteinte.*

Un moment.... un seul moment.... Souffrez qu'il recueille mon dernier soupir.... Hélas!.... Pardonnez-vous à la malheureuse Jane?... Adieu.... cher époux.... Juste ciel!.... Ayez pitié de lui.

(*Elle expire*)

DUMONT, *en embrassant le corps de Jane.*

C'en est fait.... Ah, trop malheureuse Jane!... Que mes lèvres tremblantes se fixent sur les vôtres!.. J'y veux expirer de douleur. (*La Garde se saisit de lui, & lui ordonne de marcher*) — Vous le voulez, il faut vous obéir. — Adieu la plus belle, mais la plus infortunée des femmes. (*Il l'embrasse de nouveau*) — Allons exécuter les ordres du tyran.... Conduisez-moi dans les fers ou sur l'échafaud; peu m'importe, je me soumets sans murmurer.

(*Il sort avec les Gardes*)

BELLAMOUR.

Quelle affreuse catastrophe! Sèxe charmant,

dont les attraits causent souvent la perte, puisse l'exemple de Jane Shore vous garantir des pièges du vice! Souvenez-vous que l'oubli du devoir entraîne toujours après lui la honte & les remords.

FIN.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Quai des Augustins, près l'Eglise.

THE

AMBITIOUS STEP-MOTHER:

OU

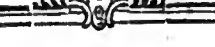
LA MARATRE

AMBITIEUSE;

TRAGÉDIE,

PAR NICOLAS ROWE, Ecuyer;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Royal de Lincoln's-Inn-Fields, l'année 1700.



PERSONNAGES.

ARTAXERXÈS, fils aîné d'Arsace, Roi de Perse.

ARTABAN, son frère.

MEMNON, ami d'Artaxerxès, & Général d'Arsace.

MIRZA, premier Ministre.

MAGAS, Grand-Prêtre du Temple du Soleil.

CLÉANTHES, Confident d'Artaban.

ORCHANES, Capitaine des Gardes de la Reine.

ARTEMISE, veuve de Tribasus, & femme d'Arsace.

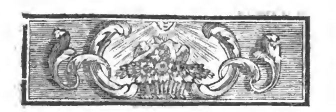
AMESTRIS, fille de Memnon.

CLÉONE, fille de Mirza.

BELISE, sa Confidente.

SATRAPES, GUERRIERS, GARDES, SACRIFICATEURS.

La Scène est à Persépolis, Capitale de la Perse.



LA MARATRE AMBITIEUSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Palais Impérial.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRZA, MAGAS, *entrant chacun par une porte séparée.*

MIRZA.

HÉ BIEN, Magas, les Dieux nous sont-ils enfin propices, accordent-ils Arsace aux desirs de la Perse ?

MAGAS.

Hélas Seigneur! son ame fugitive est prête à s'envoler vers les Cieux. Quel sort cruel! Ne vaut-il pas mieux périr tout-à-coup, que de succomber si lentement à sa destinée ? Je suis entré dans son appartement; tout y annonce le lugubre appareil de

la mort. La lumière vacillante des sombres lampes, y remplace les rayons éclatans du jour; elle répand l'effroi & l'épouvante; un morne silence interrompu quelquefois par les soupirs des Satrapes qui environnent le lit d'Arsace, augmente l'horreur de ce séjour.

MIRZA.

Avez-vous vu ce Monarque languissant?

MAGAS.

Oui, Seigneur. Je m'en suis approché; il a ouvert ses foibles paupières, & m'a jeté un regard mourant; ce regard exprimoit encore la majesté d'un Roi. Frappé d'horreur, je me suis retiré en déplorant la cruauté des Dieux qui n'épargnent pas même le plus grand des souverains.

MIRZA.

Arsace meurt trop-tôt au gré de mes desirs. Le sort d'Artémise & de son fils Artaban dépend de son trépas. Artaxerxès & Memnon vont se rendre à Persépolis. Ils couvrent leurs desseins du voile de la Religion. La fête pompeuse du Soleil qu'on célèbre aujourd'hui, sert de prétexte à leur retour. Si leurs projets éclatent, cette fête leur sera funeste.

MAGAS.

Amestris vous désarmera, Seigneur: sa beauté....

MIRZA.

Fit naître la haine qui me dévore. Vous savez, sans doute, Seigneur, que mon frère succomba sous les coups de Memnon? Pour mieux venger la mort de Cléander, j'offris à Artaxerxès la main de ma fille. Ses charmes, sa fortune & son rang rendoient Cléone digne de ce Prince : il la refusa, il osa même braver le courroux de son père; il préféra l'alliance de Memnon, qu'Arsace venoit de punir.

MAGAS.

On dit que la Reine vous vengea de cet affront.

MIRZA.

Artémise cherchant à éloigner Artaxerxès de la Cour, l'en fit bannir avec Memnon. Aussi-tôt elle m'admit dans son Conseil. Quelle femme, Magas! prudente dans les succès, intrépide dans l'infortune, elle brave les vaines terreurs de la crainte, & dédaigne les menaces chimériques des Dieux. Plus grande que Sémiramis, elle y joint encore la ruse & l'artifice.

MAGAS.

Femme de Tribasus, comment est-elle montée sur le trône de la Perse?

MIRZA.

Par le plus grand des droits; par l'amour, Ma-

gas. Le jour d'une fête solennelle, Arsace en revenant du Temple, vit cette beauté dangereuse. Artémise placée sous un portique de son Palais, y attendoit le retour du Roi. Une légère draperie la cachoit à ses regards; soit ruse, soit un effet du hasard, au moment où ce Monarque approche, la draperie tombe, & montre aux yeux du Prince, la belle épouse de Tribasus. Elle rougit; son embarras augmente ses charmes, & l'amour perce d'un trait de feu, le cœur du Maître de l'Asie. Il soupire, il cache à peine son trouble, & ne pense qu'à satisfaire ses desirs. En vain, je lui rappelle le nom de Tribasus, les droits d'un époux, il est sourd à la raison, & m'ordonne de conduire Artémise à la Cour.

MAGAS.

Quelle insulte pour ce brave guerrier!

MIRZA.

Il combattoit alors avec Memnon, les ennemis de l'Empire.

MAGAS.

Artémise fut sans doute sensible à l'hommage d'un Roi?

MIRZA.

Le devoir céda à l'espoir de régner. — Je me rends dans son Palais; je lui fais part de sa victoire;

elle m'écoute d'un air confus; elle hésite: mais après une foible résistance, elle me suit chez Arsace, & cet instant est le signal de sa gloire. On accuse Tribasus de trahison, on l'immole, & sa mort assure le repos du Monarque. Depuis ce moment Artémise gouverne la Perse. Pour rendre son triomphe complet, elle a fait nommer Artaban successeur du grand Arsace.

MAGAS.

Croyez-vous qu'Artaxerxès consente à être dépouillé de ses droits?

MIRZA.

Ses droits sont des foibles obstacles à nos projets. Il en est d'autres plus difficiles à vaincre. Le crédit de Memnon, son attachement pour Artaxerxès sont des dangers plus allarmans; mais j'y opposerai mon expérience..... Brisons leurs liens? Que la discorde, que l'appas des bienfaits les désunisse? Un tel projet est digne de Mirza.

MAGAS.

Vous renverseriez plutôt ce vaste Univers...?

MIRZA.

La crainte vous aveugle. L'homme actif & artificieux dès qu'il ose entreprendre, franchit tous les obstacles; l'homme indolent & timide, recule au

moindre revers : l'incertitude du succès le rend victime de ses propres chimères, il tremble à l'approche de l'évenement. — Mais je connois Memnon, Seigneur ; la fougue de ses passions me donne des armes contre lui. Franc & colère, il lui manque cette politique raisonnée, qui nous assure le fruit de la vengeance. De tels caractères sont les jouets du sage ; ils succombent sous leurs propres pièges ; & deviennent les victimes d'un Ministre habile & prudent.

MÀGAS.

Ce que vous me dites réveille mon espoir. Je puis vous servir auprès de Memnon ; je puis, sous le masque de l'amitié qui nous unissoit autrefois, pénétrer jusques dans les plus secrets replis de son ame, & découvrir tous ses projets.

MIRZA *avec transport.*

Ami, tu surpasses mon attente ! Ce masque trompeur en impose toujours. — Mortels insensés ! quand la nature, par indolence, vous accorde la franchise, c'est pour s'épargner la fatigue de former un homme tel que moi. La prudence & la raison annonce le chef-d'œuvre des Dieux. — Tout favorise nos desseins. Pour mieux en assurer le succès, promettez mon amitié à Memnon. Votre charge, votre ministère, banniront les soupçons ; ils jetteront un voile sur la dissimulation....

MAGAS.

Mais il me vient un doute, Seigneur. — Peut-être Memnon craindra-t-il le piége qu'on lui tend...

MIRZA.

Dis-lui que l'amour de la Patrie l'emporte sur ma haine.

MAGAS.

Quoi, vous pourriez oublier la mort de Cléander?

MIRZA.

Périsse plutôt la Perse! Non, non Magas: l'ardeur de la venger ne s'éteindra qu'avec ma vie.

MAGAS.

Mais il redoutera la puissance d'Artémise.

MIRZA.

Promets-lui sa faveur, promets-lui la main d'Artaban pour sa fille; promets-lui tout ce qui peut flatter son orgueil: jures que je suis sincère; de tels sermens n'offensent point les Dieux.

MAGAS.

Comptez sur mon zèle.

MIRZA *en l'embrassant.*

Digne ami, partage ma gloire; sois aussi puis-

sant que Mirza. — Mais j'apperçois la Reine. Son air rêveur annonce quelque grand projet. — Mettons nous à l'écart, de crainte d'en retarder l'évènement.

SCENE II.

ARTÉMISE, MIRZA, MAGAS, GARDES, & *suite de la Reine.*

ARTÉMISE.

FERME, mon ame! reposes-toi sur ta propre force; dédaigne la meprisable incertitude d'un sexe, dont tu n'aimes que la forme séduisante. — Loin de moi crainte puérile! — Tu t'opposes vainement à ma gloire. Les Dieux m'ont fait naître pour régner.... Mais pourquoi ont-ils enfermé l'ame d'un Héros dans ce frêle emblême de l'impuissance?... Injustes Dieux! si le destin a trompé votre sagesse, dois-je en souffrir? Non, non: l'ambition leur plait, ils n'ont jamais ordonné qu'Artémise fût l'esclave de Tribasus, qu'elle fût soumise aux loix d'un époux... Puissans Immortels! j'ai réparé votre erreur; j'ai brisé des liens odieux; j'ai tout osé pour achever votre ouvrage.... que le succès couronne mon audace. Allons consulter Mirza? (*En voyant Mirza & Ma-*

gas) — Pardon, Seigneur : occupée de projets importans, je ne vous avois pas apperçu.

MIRZA.

Les projets des Princes, ainsi que ceux des Dieux, sont respectés par les foibles mortels.

ARTÉMISE.

Je connois le zèle de Mirza ; chaque jour ses conseils annoncent sa sagesse. J'ai besoin de votre ministère, Seigneur.

MIRZA.

Ah Madame ! ordonnez.

ARTÉMISE.

Depuis long-temps l'amitié nous unit ; pour resserrer nos liens, je veux vous allier au trône de la Perse.

MIRZA.

Vos bontés, Madame, m'égalent au rang des Dieux.

ARTÉMISE.

Cléone est digne de la main d'Artaban ; pourquoi cette jeune beauté languit-elle loin de la Cour ?

MIRZA.

Douée d'une ame sensible, Cléone aime le silence

des forêts. Triste & languissante, le cœur en proie au chagrin, elle préfère la solitude des bois, aux plaisirs bruyans de la Cour. Une douleur cachée semble dévorer son ame.

ARTÉMISE.

L'indifférence cause sans doute son tourment; c'est à l'amour à l'en venger. L'hymen ranimera ses charmes. Mon fils l'adore; instruisez Cléone de sa victoire; & vous, Magas, suivez-moi chez le Roi. Offrons nos vœux aux Dieux. Peut-être que la présence d'un Ministre des Autels, nous les rendra favorables, & me conservera mon époux.

(*Elle sort, suivie de Magas*).

SCENE III.

MIRZA *seul*.

INSENSÉ Pontife! crois-tu que Memnon tombera dans ton piége grossier? J'approuve ton projet, j'y ai même applaudi; mais c'est pour te rendre la victime de mes ennemis. Mes soins artificieux fixeront ton inconstance; ils te forceront de servir mes desseins. Mon ambition satisfaite, peu m'importe que tu succombes sous tes propres ruses. — Mais, voici

Memnon, fuyons ses regards, de crainte qu'il ne pénètre mes projets.

Il sort.

SCENE IV.

ARTAXERXÈS, MEMNON, *suite de Guerriers.*

ARTAXERXÈS.

Les regards étonnés du peuple annoncent sa surprise de nous voir dans ces lieux.

MEMNON.

N'en doutez-pas, Seigneur; ces regards vous disent que les Persans découvrent dans vos traits l'image du grand Arsacé. Vous avez la démarche & le maintien de ce Prince. C'est ainsi qu'en revenant des combats, il entroit en triomphe dans ce Palais. Son char étoit précédé de la victoire. Le peuple en foule sur son passage, remplissoit l'air de cris d'allégresse. — Mais ce temps n'est plus, Seigneur; l'Empire est en proie aux dissentions, & la Perse, gouvernée par une femme, languit dans l'indolence. — Ah mon fils! souffrirons-nous long-temps ce honteux esclavage?

ARTAXERXÈS.

Victime de l'artifice, j'ai préféré l'exil à la honte d'encenser une Marâtre ambitieuse. J'ai méprisé l'orgueil d'un Ministre intrigant; j'ai dédaigné de flatter un Pontife tremblant : Voilà la cause de tous les maux qui affligent l'Empire. Artaxerxès pouvoit-il oublier son rang, pour monter sur le Trône où l'ont placé les Dieux?

MEMNON.

N'accusez qu'Artémise de vos malheurs. Tout l'art des Ministres n'auroit pu vous ravir la tendresse d'un père. Arsace, victime des ruses d'Artémise, séduit par sa beauté, aujourd'hui accablé par l'âge & presque sur le bord de la tombe, n'a pu se garantir des piéges de cette femme ambitieuse. Oubliant les devoirs d'un père & d'un Roi, redoutant les reproches de la Reine, il a banni du Trône son légitime successeur, pour faire régner le fils de votre ennemie.

ARTAXERXÈS.

Crois-tu, Memnon, que je consentirai jamais à ce comble d'injustice? Si jamais j'ai cette foiblesse, refuse-moi la main d'Amestris. Loin de porter les chaînes d'un frère, l'espoir de lui disputer mes droits, ranime mon courage. Qu'il paroisse, il sentira bientôt l'effet de mon courroux.

MEMNON.

Artaban est fier & généreux, il méprise l'injustice & quoiqu'impatient de régner, il condamne les artifices de sa mère. On dit que, dans le Conseil, chacun admire sa sagesse, chacun se rend à ses avis.

ARTAXERXÈS.

Plus mon rival a de vertus, & plus il est digne de mon courage. Allons?... Mais j'apperçois la belle Amestris; sa présence retarde ma vengeance.

SCENE V.

Les précédens. AMESTRIS.

AMESTRIS.

Je me rends à vos ordres, Seigneur.

MEMNON.

Ma fille; dans un Palais où tout respire la haine, votre salut dépend des soins d'un père, ou de ceux d'un époux. — Prince, veillez à sa sûreté; je vais avertir Tigrane de se rendre auprès de nous.

Il sort.

SCENE VI.

ARTAXERXÈS, AMESTRIS.

ARTAXERXÈS.

BANNISSEZ vos craintes, Madame : ce bras saura seul vous défendre contre vos ennemis.

AMESTRIS.

Hélas, Seigneur ! pouvez-vous blâmer mes alarmes? Elevée dans des forêts, je redoute les dangers de la Cour ; la fraude & l'imposture nous environnent. A chaque pas que nous faisons dans ce Palais, un gouffre se creuse sous nos pieds, & menace de nous engloutir. Cruelle ambition! tu m'as arrachée de nos paisibles retraites. . . .

ARTAXERXÈS.

Digne compagne de la gloire qui m'attend! que mon courage ranime votre espoir ? Oui, je vous jure par le Soleil, par la puissance du grand Arsace, que je n'aspire au trône de la Perse, que pour vous rendre heureuse.

AMESTRIS.

Vaine apparence de bonheur ! Ah Prince ! si vous connoissiez la douceur de la médiocrité, vous changeriez

geriez de langage. Sûre de votre cœur, je préfère un hameau au plus brillant diadême. Loin des peines & des soucis attachés aux grandeurs, nos jours s'écouleroient en paix. Tranquilles dans notre obscurité, la haine d'une Maratre, l'ambition d'un frère les basses intrigues d'un Ministre, respecteroient notre repos. Les Bergers ne nous dépouilleroient pas de notre héritage : la nuit un doux sommeil fermeroit nos paupières, l'amour allégeroit les travaux du jour....

ARTAXERXÈS.

N'achevez pas : ce tableau séduisant effaceroit, éteindroit même dans mon cœur le desir de régner.

AMESTRIS.

Le fils d'Arsace est né pour donner l'exemple à toute l'Asie : il est condamné à languir sur le trône.....

ARTAXERXÈS.

J'y renonce, si vous n'en partagez le fardeau.

AMESTRIS.

Ma raison se refuse au rang que vous m'offrez; mais mon cœur s'y soumets. Que les Dieux soient témoins de mon sacrifice ! allons confirmer dans leur Temple, le serment que je fais de vous être fidelle.

ARTAXERXÈS.

Si l'astre brillant qu'on y adore, perdoit l'éclat de sa lumière, il puiseroit ses rayons dans le feu de vos yeux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEMNON, MAGAS.

MEMNON.

NON, non; vous ne m'en imposerez pas, je connois la Cour : on n'y recherche point l'appui d'un exilé. — Laissez-moi, Seigneur : craignez la contagion attachée à l'infortune.

MAGAS.

Dans un siècle où le vice triomphe, quel autre que Memnon, est digne d'être recherché. Vos vertus, Seigneur, nous rappellent vos illustres aïeux.

MEMNON.

Tu me flattes, & tu prétens me faire croire que tu es mon ami. Si ton cœur n'est aussi pur que le Dieu que tu sers, songe Pontife, que tu souilles ton ministère.

MAGAS.

Les Dieux sont témoins que Magas a gémi sur vos malheurs. — Combien de sacrifices leur ai-je offert pour votre retour! Mais le Ciel propice à

mes prières, vient enfin d'exaucer mes vœux, & m'accorde le bonheur de revoir mon ami.

MEMNON.

Les Dieux sont justes, Magas, ils mettent un terme à l'infortune; s'ils me condamnent à d'autres malheurs, je les souffrirai sans honte, & mourrrai avec gloire.

MAGAS.

Vous pouvez fixer l'inconstante fortune; renoncez au projet de rallumer la guerre, & goûtez en paix le bonheur qui vous attend.

MEMNON.

L'ambition n'a point armé mon bras; j'obéis à la loi de la nature: elle m'ordonne de me défendre contre mes ennemis. Je connois leurs desseins, Seigneur.

MAGAS.

La haine vous aveugle....

MEMNON.

Ne m'ont-ils pas déshonoré? N'ont-ils pas proscrit cette tête couverte de lauriers?

MAGAS.

Oubliez cette offense....

MEMNON.

Je ne puis. — Après cinquante années de services,

après avoir blanchi sous les armes, après avoir bravé la rigueur des saisons, devois-je m'attendre à cette insulte ! A la Cour, on s'abandonnoit au plaisir, & tandis qu'on s'y livroit à la mollesse, moi je combattois les ennemis d'Arsace, j'assurois à son peuple la paix & le repos. Ardent à le défendre, je donnois l'exemple de la valeur ; j'encourageois les Persans au combat : fatigué de vaincre, je ramenois mes troupes triomphantes, couvertes de gloire, & chargées de dépouilles. — Oui, Seigneur : Mirza malgré sa haine, fut forcé d'applaudir à mes exploits.

MAGAS.

Mirza vous rend justice, Seigneur : il fait plus ; il veut se réconcilier avec vous.

MEMNON.

Avant de consentir à ce comble d'infamie, l'astre du jour perdra sa lumière. Je jure...

MAGAS.

Ah Seigneur ! épargnez-vous les sermens, que l'amour du bien public étouffe la vengeance ; Mirza lui sacrifie sa haine, il oublie en sa faveur, la mort d'un frère :... Memnon doit-il être moins généreux que lui ?

MEMNON.

Je ne puis croire que Mirza soit sincère. Quel garant me donne-t-il de sa foi ?

MAGAS.

L'hymen d'Artaban avec l'aimable Amestris : la Reine veut elle-même les conduire à l'Autel.

MEMNON.

Si cet hymen doit éteindre notre haine, vos efforts sont inutiles, Seigneur.

MAGAS.

Quoi, vous refuseriez l'alliance d'Artaban ?

MEMNON.

Aujourd'hui ma fille s'unit à Artaxerxès ?

MAGAS.

Artaban lui offre le Trône avec sa main.

MEMNON.

Le Trône, Seigneur ? Les Dieux l'ont destiné à son frère.

MAGAS.

De quel droit ?

MEMNON.

Par celui de la naissance.

MAGAS.

Ignorez-vous, Seigneur, qu'Artaban est nommé le successeur d'Arsace ? Tous les Satrapes approuvent ce choix ; on n'attend que l'aveu de Memnon pour déclarer sa volonté au peuple.

MEMNON.

N'espérez pas que je consente à cet excès d'injustice.

MAGAS.

Quoi, vous vous opposeriez aux ordres de votre Maître?

MEMNON.

Crois-tu que je sois assez vil, pour trahir Artaxerxès?...

MAGAS.

C'est un rebelle....

MEMNON.

Perfide! respecte un Prince protégé par les Dieux. — Mais j'entrevois tes desseins; tu t'es flatté de corrompre ma foi.....

MAGAS.

Je t'offres des bienfaits, & tu m'accables d'injures....

MEMNON.

Je dédaigne les faveurs d'un scélérat. — Mais, quel Démon t'as fait croire que Memnon approuveroit tes projets infernaux?...

MAGAS.

Quand tu sentiras l'effet de ton ingratitude, n'en

accuse que ton imprudence. Je te quitte, mais c'est pour te laisser en proie aux plus cuisans regrets.

MEMNON.

Si j'avois cette foiblesse, puisse le Ciel, m'accabler de son courroux. Grand Dieu ! lance ta foudre sur l'impie qui souille tes Autels ; ta sévérité prouvera ta justice, elle purgera la terre d'un Monstre qui l'afflige.

(Il sort.)

SCENE II.

ARTÉMISE, ARTABAN, MIRZA, MAGAS ; *Suite.*

ARTABAN.

LA Renommée annonce qu'Artaxerxès est dans Persépolis ; en êtes-vous instruit, Mirza ?

MIRZA.

Je l'ai vu entrer dans ce Palais, Seigneur. Memnon est avec lui. Suivi d'une foule de Guerriers, Artaxerxès traversoit fièrement les rües de Persépolis ; il sembloit offensé du silence du peuple : on dit, Seigneur, qu'il prétend se jeter aux pieds d'Arsace.

ARTÉMISE.

Je conduirai moi-même ce téméraire chez le Roi, j'y braverai ses reproches, & j'y ferai valoir les droits de mon fils.

ARTABAN.

C'est la valeur qui doit en décider, Madame. Si mon frère s'oppose au choix d'Arsace, que la Perse &l'Asie soient témoins, & décident qui de nous, mérite de régner.

MIRZA.

Ah Prince ! songez que la prudence s'oppose à ce projet. Ma main réserve à votre rival un sort moins incertain...

ARTABAN.

Ta main ?...

ARTÉMISE.

Votre salut, le mien, celui de l'Empire demande ce sacrifice. Immolons Artaxerxès au repos de l'Etat ; le Ciel vous réserve des ennemis plus dignes de votre bras. — Mais voici ce perfide ; son maintien annonce son audace.



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. ARTAXERXÈS, MEMNON, GUERRIERS.

ARTAXERXÈS.

DIEUX tutélaires de la demeure sacrée de mes aïeux, & toi, grand Orosmades, Protecteur de la race de Cyrus, avant de recevoir l'illustre Arsacé dans ton paisible sein, permets à un fils malheureux, d'embrasser ses genoux. Père trop crédule! Et vous, Madame, dont les regards peignent si bien la haine, pourquoi m'avez-vous banni de ces lieux? — Allons, Memnon, nous prosterner devant ce Monarque redoutable.

ARTÉMISE.

Audacieux, ne crains-tu pas que tes desseins parricides ne hâtent son trépas?

ARTAXERXÈS.

Est-ce à moi, qu'on ose tenir ce langage?

ARTÉMISE.

Perfide! ces Guerriers, cet appareil de guerre, n'annoncent-ils pas tes projets meurtriers? Mais les Dieux, protecteurs de la Perse, t'anéantiront sous tes propres forfaits.

ARTAXERXÈS.

Quoi, l'impitoyable Artémise ose implorer les Dieux contre moi? Avez-vous oublié, Madame, que vous m'avez perdu? que vous m'avez privé de l'amour d'un père, pour faire régner votre fils?

ARTÉMISE.

Nimputes qu'à toi-même l'excès de sa rigueur. Quand la justice d'Arsace punit Memnon de ses crimes, n'as-tu pas bravé les ordres de ton Roi? N'as-tu pas soulevé le peuple, contre lui, en faveur de cet assassin.

MEMNON.

Pour excuser votre injustice, vous l'accusez d'avoir servi un parricide, & vous ne songez pas que ce crime vous a ouvert la route du Trône. — Rappelez-vous, Madame, que sous prétexte de punir un traître, vous m'avez ordonné d'immoler Tribasus. Entraîné par mon zèle, aveuglé par mon amour pour la Patrie, en servant votre insatiable ambition, je ne croyois obéir qu'à l'honneur. Si mon erreur a terni ma gloire, vous en êtes l'auteur; jugez combien elle vous rend criminelle?

ARTÉMISE.

Tu me parles d'un époux coupable, & tu gardes le silence sur la mort de Cléander.

MEMNON.

L'insolent frère de Mirza fut victime de sa propre imprudence....

ARTÉMISE.

Dis plutôt que tu l'as immolé à ta haine. S'attendoit-il, hélas, que dans les plaisirs innocens d'un festin il trouveroit son tombeau!

MEMNON.

Cléander, enivré par la joie, osa défier mon courage; je le combattis, il succomba, & mourut victime de la valeur.

ARTAXERXÈS.

Retirons-nous, Seigneur : c'est trop long-temps suspendre mon impatience; courons offrir nos vœux à mon père.

ARTÉMISE *en retenant Artaxerxès.*

Arrêtez ! — Personne n'approche d'Arsace. (*Aux Gardes*), défendez la porte de son appartement.

ARTAXERXÈS.

Cruelle ! ne m'enlevez pas la douceur d'embrasser un père expirant.

ARTÉMISE.

Un fils rebelle est indigne de cette grace : n'as-tu pas armé ses sujets contre lui ?

ARTAXERXÈS.

J'ai combattu pour défendre son Trône...

ARTÉMISE.

C'est pour l'usurper que tu es dans ces lieux.

ARTAXERXÈS.

C'est pour punir une méprisable adultère...,

ARTABAN *en menaçant son frère.*

Audacieux! ... (*la Reine le retient*). — Ne vous opposez pas à mon juste courroux, Madame: ou partagez le châtiment qu'il mérite....

ATAXERXÈS.

Qui est-tu ?

ARTABAN.

Le fils du grand Arsace.

ARTAXERXÈS *en montrant Mirza.*

Voilà ton père: si tu te flattes d'appartenir à la famille de Cyrus, que ton courage le prouve: méprise les allarmes d'une femme : dégages-toi de ses bras, & viens lutter contre celui d'un Héros.

ARTABAN.

J'accepte ton défi; — les Dieux & la victoire nommèrent le successeur d'Arsace, & ma mort où la tienne, sera le garant des oracles du destin.

ARTAXERXÈS.

Je reconnois un frère à ce noble transport. Oui, je vois qu'Artaban est digne de ma colère, et digne du Trône de Cyrus.

ARTABAN.

Que le respect pour un père mourant suspende nos coups; laissons-lui finir en paix sa languissante carrière; mais que sa mort soit le signal du combat: cet effort vous prouve assez, Seigneur, le sang d'où je sors.

ARTAXERXÈS.

Je consens d'étouffer encore mon indignation; mais n'oubliez pas, Seigneur, que le dernier soupir d'Arsace, doit décider du destin de la Perse. Je mourrai votre égal, ou vivrai votre Maître.

(La Reine, Artaban, & leur suite, se retirent d'un côté, tandis qu'Artaxerxès, Memnon & les Guerriers sortent de l'autre).

SCENE IV.

MIRZA, MAGAS.

MIRZA.

CETTE trève, Magas, devient favorable à nos projets. Nos ennemis plongés dans une aveugle sécurité, tomberont sans peine sous nos coups.

MAGAS.

La fête consacrée à l'astre du jour, seconde nos projets. les Persans couronnés de fleurs, suspendent leurs travaux, pour orner les temples de Mithras de guirlandes magnifiques; les chants, la danse occupent tous leurs instans. L'esclave oubliant ses fers, ne voit alors dans son maître, qu'un ami généreux. Le Monarque, le Guerrier, le Citoyen, s'approchent sans crainte des Autels; tout présente en ces lieux l'image de la paix....

MIRZA.

Que ce moment couronne notre entreprise : qu'il bannisse pour jamais la discorde qui trouble la Perse. — Ecoute, ami, dès que la nuit aura jeté son voile sur la nature, Orchanès se rendra par mon ordre, avec une troupe de Soldats d'élite à la porte du temple, voisine de mon Palais. Et demain, lorsqu'après le sacrifice, Memnon & Artaxerxès quitteront les Autels, Orchanès se saisira d'eux, & finira, par ce coup hardi, les allarmes d'Artémise.

MAGAS.

Ne craignez-vous pas, Seigneur, qu'une telle impiété n'irrite & le peuple & le Ciel?

MIRZA.

Tu sers les Dieux, Magas, & tu ne sais pas te

les rendre propices ? Organe de leurs Oracles, tu dois en disposer à ton gré. Fais les parler en notre faveur : plus d'une fois leurs décrets ont servi ton ambition.

MAGAS.

Respectez mon ministère, Seigneur....

MIRZA.

Rusé Pontife ! penses-tu m'en imposer aujourd'hui par de vaines rerreurs ; toi qui as si souvent bravé le Ciel, pour abuser de la crédulité des aveugles mortels ? Crois-moi, les Dieux ne s'offenseront pas de mes projets audacieux.

MAGAS.

Je crains peu, il est vrai, la vengeance céleste ; mais je redoute la fureur du peuple.

MIRZA *à part.*

L'intérêt l'emporte en lui sur la Religion, profitons-en pour l'asservir. — (*Haut*) Je me charge d'excuser cet attentat. Nous dirons qu'Artaxerxès, que Memnon, ligués contre le Roi, avoient formé le noir complot d'incendier le Temple, & d'immoler Artaban ; qu'instruits de leur dessein, nous en avons prévenu les effets. Un si rare service, augmentera encore votre crédit.

MAGAS.

MAGAS.

Tant de sagesse bannit mes craintes : je me soumets à vos desirs. Pour vous prouver tout mon zèle, Seigneur, je vais ordonner à mes Gardes de seconder les efforts d'Orchanès.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le Jardin du Palais de Mirza.

SCENE PREMIERE.

CLÉONE, BÉLIZE.

(1) CLÉONE *assise sur un banc de Gazon.*

IMPITOYABLE amour! pourquoi me présentes-tu sans cesse l'image séduisante d'un cœur satisfait? Ah sans doute! c'est pour mieux m'accabler. Hélas! quand me laisseras-tu jouir de quelque repos?

BÉLIZE.

La solitude nourrit vos chagrins, Madame: croyez-moi, retournez à la Cour; les charmes d'une brillante assemblée effaceront bientôt de votre cœur cette cruelle passion.

CLÉONE.

Ah! que vous connoissez mal son empire tyran-

(1) Il y a ici des couplets qu'on omet au Théâtre.

nique. Bélize, les fureurs qu'elle inspire nous suivent en tous lieux. Semblable aux remords du crime, l'amour se mêle avec nous dans les Temples, dans les Palais : il fait entendre ses clameurs dans les fêtes les plus bruyantes, sa voix trouble le silence des forêts : ce Dieu s'identifie avec notre cœur, avec notre ame, avec notre sang : chaque mouvement de notre poulx, annonce sa force & sa puissance. — Hélas ! la mort seule peut guérir cette fatale maladie.

BÉLIZE.

Mon cœur sent tous vos maux ; mais quand je partage vos chagrins, m'en laisserez-vous toujours ignorer l'auteur.

CLÉONE.

Eh ! quel autre qu'Artaxerxès peut inspirer tant d'amour ?

BÉLIZE.

Artaxerxès ? Ah Cléone ! étouffez ce funeste penchant.

CLÉONE.

Je ne puis : j'ai nourri trop long-temps cette fatale erreur. Jeune & sans expérience, j'ignorois encore jusqu'au nom de l'amour, lorsque ce Dieu m'asservit à ses loix. Je vis l'aimable Artaxerxès, & mon cœur put à peine contenir ses transpors. Il éprouva un sentiment involontaire de peine & de

plaisir; il palpiroit. Des soupirs mal étouffés m'échappoient malgré moi. Je rougissois, & bientôt une pâleur affreuse venoit couvrir mon front. Mes yeux tantôt fixés, tantôt errants sur ce jeune Héros, voyoient briller en lui tous les charmes des immortels. J'ignorois le sentiment qui m'agitoit; mais j'aurois voulu qu'il fût mon frère, pour pouvoir me livrer sans contrainte au bonheur de l'aimer.

BÉLIZE.

Vous ignorez, Madame, tous les malheurs que cet amour vous prépare : — Hélas, Cléone! Ce Prince s'unit aujourd'hui à la fille de Memnon.

CLÉONE.

Je n'envie pas son bonheur : condamnée à aimer sans espoir, mon cœur ignore la jalousie. Ah Bélize! si le Ciel m'eût fait naître du même sexe que ce Prince, l'amitié m'eût dédommagée de ses froideurs. Mes soins, mon zèle, auroient mérité sa confiance. — Compagnon de ses travaux, j'aurois bravé à ses côtés, les dangers des combats : j'aurois partagé ses peines & ses plaisirs. Si quelquefois, dans les plaines brûlantes de la Perse, les fatigues de la chasse l'eussent accablé, je l'aurois conduit à l'ombre des forêts : là, nonchalamment couché sur les bords d'une fontaine, je me serois étendu près de lui sur le gazon.... Mais quelle douce erreur

m'égare? Bonheur chimérique, ah! pourquoi viens-tu me séduire?

BÉLIZE.

Ah Madame! bannissez Artaxerxès de votre cœur.

CLÉONE.

Tu verras plutôt la nature plongée dans le cahos...

BÉLIZE.

Voici le fils d'Artémise, ce Prince est digne de vous inspirer ce généreux effort.

CLÉONE.

Les Dieux jaloux de mon chagrin, m'envoient Artaban pour troubler ma retraite.

SCENE II.

ARTABAN, CLÉONE, BÉLIZE.

ARTABAN.

QUAND verrai-je Cléone sensible à mon ardeur! Quoi, Madame, votre cœur n'a-t-il pour moi que des soupirs & des larmes? Vous le savez, votre tendresse feroit tout mon bonheur.

CLÉONE.

Hélas, Seigneur! la nature m'a rendue insup-

portable à moi-même : ce n'est pas chez Cléone qu'il faut chercher le bonheur. Triste & languissante, la solitude des forêts est le seul bien où j'aspire.

ARTABAN.

Tant de mélancolie nuit à la beauté, Madame : jeune, aimable, & faite pour plaire, l'innocente Cléone peut-elle se plaindre de la rigueur du sort.

CLÉONE.

Jettez les yeux sur ce vaste Univers, & songez aux maux qu'il renferme dans son sein. Les Dieux, dont je respecte la puissance, l'ont créé sans doute dans leur colère : tout ce qui l'habite, est né pour souffrir. Que de sujets pour mes larmes !

ARTABAN.

Laissons à la vieillesse, à l'expérience, toutes ces tristes réflexions ; la nature toujours sage dans ses décrets, a donné à la jeunesse d'autres soins, d'autres soucis : le Dieu d'amour prépare son flambeau, & c'est au feu de vos beaux yeux qu'il prétend l'allumer ; mais si vous ne séchez ces pleurs, ils vont éteindre sa flamme.

CLÉONE.

Ah ! ne me vantez pas le tyran de mon sexe ; celui qui cause tous ses malheurs. Sa cruauté m'a

inspiré tant d'effroi, que j'ai renoncé pour jamais à son culte.

ARTABAN.

Les charmes de Cléone s'opposent à ce sermenr. L'indifférence vous l'arracha, le plaisir doit le rompre. Ah! si vous connoissiez le bonheur qu'il vous destine, vous n'hésiteriez plus : la nature ne vous a point accordé tant de beauté pour l'ensevelir dans la retraite. La Déesse de Paphos s'offense de votre délai, elle jure par ses attraits, par la puissance de son fils, qu'elle a formé Cléone pour son culte : elle enflamme mes desirs ; elle m'ordonne de vous conduire dans son Temple. (*Il lui baise la main, & cherche à l'entraîner*)

Venez, ma chère Cléone! Vénus attend sa victime.

CLÉONE *en s'arrachant des mains d'Artaban.*

Arrêtez! ou craignez de me perdre pour toujours.

ARTABAN.

Ah! ne condamnez pas mon impatience, par ces regards dédaigneux. Cruelle! votre cœur est sensible aux maux d'autrui, c'est pour moi seul qu'il est inexorable : est-ce ainsi, est-ce par ce maintien froid & réservé qu'on répond aux vœux d'un amant, aux ordres d'un père?

CLÉONE.

Ah! Seigneur, n'abusez pas de son pouvoir pour faire votre malheur & le mien. — Soyez plus généreux : un Prince doué comme vous de toutes les vertus, ne doit être heureux, que par un juste retour, qu'on accorde à sa flamme; je ne puis, ni ne dois vous flatter de cet espoir. Choisissez une épouse qui soit digne de vous. Nos plus belles Persannes aspirent au bonheur de vous plaire....

ARTABAN.

Non, non, je préfère Cléone à la Déesse même de Cythère.

CLÉONE.

Diane a reçu ma foi; je me suis consacré à son culte...

ARTABAN.

Elle n'a pu recevoir vos sermens, l'amour & l'hymen les réclament; venez répondre aux vœux d'un père, sa loi est celle des Dieux mêmes.

CLÉONE.

Le Ciel s'opposera à cet affreux sacrifice.

(*Elle sort conduite par Artaban, & suivie de Bélize*)

SCENE III.

Le Théâtre représente le Parvis du Temple du Soleil.

ARTAXERXÈS, AMESTRIS *sortent du Temple.*

ARTAXERXÈS.

MON ame enivrée des plus vifs transports, s'égare dans un labyrinte de plaisirs. Amestris est à moi, je défie le courroux du sort! — O la plus belle, la plus aimée de votre sexe! Pourquoi gardez-vous le silence? Pourquoi ne partagez-vous pas la joie que m'inspire votre hymen?

AMESTRIS.

Mon cœur oppressé par la crainte, ignore s'il peut encore s'abandonner au plaisir. — Un pressentiment affreux m'accable & m'épouvante. Ah! mon cher Artaxerxès! les Dieux s'offenseroient-ils de notre bonheur?

ARTAXERXÈS.

Ces allarmes inséparables d'un jeune cœur qui s'engage, sont autant de faveurs de l'amour.

AMESTRIS.

Non, non Seigneur, les miennes semblent annoncer un malheur certain.

ARTAXERXÈS.

Les Dieux ont parlé à nos cœurs. Ils protégeront des nœuds qui sont leur ouvrage.

AMESTRIS.

Puisse Artaxerxès, aujourd'hui si tendre, si passionné, conserver long-temps son ardeur! — Je frémis, quand je songe que le temps, l'habitude, peuvent éteindre sa flamme: ah! Seigneur, si le sort me réserve ce coup affreux, puisse-t-il me plonger tout-à-coup dans le tombeau.

ARTAXERXÈS.

Que ces douces inquiétudes ont de charmes! Non, non ma chère Amestris, l'inconstance n'a point d'empire sur un cœur où vous régnez.

SCENE IV.

ARTAXERXÈS, AMESTRIS, MEMNON.

ARTAXERXÈS.

VENEZ mon père? — que ce nom a d'attraits! il ôte aux Dieux même, le pouvoir d'ajouter à mon bonheur.

MEMNON.

Un guerrier nourri dans les combats, exprime mal le plaisir d'avoir un fils comme vous. — Ah Prince! ce jour heureux acquitte Arsace envers Memnon. Puisse les Dieux prolonger ma vie! Ce bras affoibli par l'âge, reprendra, s'il le faut, sa première vigueur. Il repoussera les ennemis d'Artaxerxès; c'est alors qu'on verra si je sais vaincre & triompher.

ARTAXERXÈS.

N'en doutez pas, Seigneur, le Ciel vous réserve encore des jours marqués par la victoire. Quand je gouvernerai ce vaste Empire, Athènes & Sparte seront forcés d'admirer nos exploits. Ces savantes & belliqueuses Républiques, l'honneur de la Grèce, cesseront de mépriser le Persan voluptueux : elles rendront hommage au Trône de Cyrus. Couverts de gloire & de lauriers, nous reviendrons dans ce Temple, offrir leurs dépouilles au puissant Dieu du jour : Amestris, précédée des grâces & des plaisirs, applaudira à nos efforts, par un sourire enchanteur; alors sa main libérale déposera à ses pieds, les sceptres des Rois que nous aurons vaincus.

MEMNON.

Brillant avenir! qui me rappelle à mon printemps.

AMESTRIS.

Seigneur, voici la Reine, évitons ses regards.

ARTAXERXÈS.

Allons assister dans le Temple, à la fête de Mithras.

(*Ils sortent du côté opposé, à celui par lequel entre la Reine*)

SCENE V.

ARTÉMISE, MIRZA, SATRAPES, GARDES.

MIRZA.

ORCHANÈS est averti, tout est prêt, Madame; le destin n'attend plus que vos ordres pour frapper nos victimes. — J'ai caché nos projets à votre fils.

ARTÉMISE.

Cette prudence est nécessaire, Mirza : son respect, pour ce vain phantôme qu'on appelle *honneur*, eût renversé tous nos desseins. Esclave de l'opinion publique, Artaban eût renoncé à l'Empire, plutôt que de l'obtenir par le secours de l'intrigue.

MIRZA.

L'honneur, il est vrai, relève l'éclat de la nais-

sance, & en impose au peuple : mais quand les années auront muri sa raison, ce Prince apprendra que la politique, dans un Monarque, est au-dessus de la valeur.

ARTÉMISE.

Mon fils dédaigne l'imposture...,

MIRZA.

Que vous importe, Madame, pourvu que vous régniez ! — Au moment où Magas achevera les rites divins, retirez-vous avec votre fils ; à l'instant, Orchanès tombera sur nos ennemis, il s'en saisira, les chargera de fers, & les conduira dans l'intérieur du Temple, où ils attendront l'arrêt de leur trépas.

(*On entend une musique éclatante*)

ARTÉMISE.

Voici le signal de la fête. Ce jour doit m'assurer la puissance suprême.

(*Ils sortent*)



SCENE VI.

Le fond du Théâtre s'ouvre, & représente le sanctuaire du Temple du Soleil. On y voit un Autel richement décoré, autour duquel Magas & une foule de Sacrificateurs sont rangés. Artaxerxès, Memnon & Amestris, avec leur suite, entrent par un côté; Artémise, Artaban, Mirza, Cléo[illegible], Bélise, Cléanthes, & les Satrapes, arrivent de l'autre, au son des instrumens qui exécutent une marche majestueuse. Chacun s'incline devant l'Autel, & va se ranger ensuite aux deux côtés de la Scène, pendant que le Chœur chante l'hymne suivante.

ODE AU SOLEIL.

Accompagné à grand Orchestre.

« SALUT ô lumière éclatante, la gloire & l'or-
» nement de ce vaste Univers! L'Orient, dont
» vous daignez exaucer les vœux, vous invoque
» aujourd'hui avec un nouveau zèle.

CHŒUR.

» L'Orient &c.

UN SACRIFICATEUR.

» C'est toi, Mithras, dont les rayons bienfaisans » animent la nature, & la parent des plus brillantes » couleurs; sans toi, une nuit affreuse nous dé- » roberoit tous ses charmes, & la replongeroit dans » les ténèbres du cahos.

CHŒUR.

» Le sombre voile de la nuit veut en vain effacer » sa beauté; Mithras, d'un seul de ses regards, » dissipe les noires vapeurs de cette Déesse malfai- » sante. La nature languissante reprend sa vigueur, » & brille d'un nouvel éclat.

AUTRE SACRIFICATEUR.

» Salut, ô source d'un feu sacré sans origine » & sans fin. Ta chaleur féconde est l'ame de la » nature, tes étincelles vivifient nos sens, ton éclat » éblouit nos yeux, ta puissance confond notre » entendement.

CHŒUR.

» Tes étincelles, &c.

SACRIFICATEURS.

» Auteur de la race de Cyrus, protége le Trône de » la Perse; jette un regard propice sur ses enfans. » Laisse tomber sur Arsace un rayon bienfaisant. » Conserve ce Monarque si cher à notre cœur;

» entretiens l'étincelle qui l'anime, qu'il règne
» sur ton peuple & le sien.

CHŒUR.

» Conserve ce Monarque, &c. »

(Après le sacrifice, on se retire dans le même ordre observé en entrant. Mirza reste & regarde attentivement Amestris, qui sort avec Memnon & Artaxerxès)

SCENE VII.

MIRZA *seul.*

(Il s'avance sur la scène, pendant que le fond du Théâtre se ferme)

MIRZA.

QUEL sentiment secret pénètre dans mon ame!..! Quelle ardeur soudaine la dévore! Quoi, dans le moment consacré à la vengeance, l'amour sauroit m'attendrir!... Fatale beauté! tes charmes suspendent mes coups, ils arrêtent mon bras, ils désarment ma fureur, je ne vois, je ne contemple que la belle Amestris; je l'aime, je l'adore, je veux la posséder aux dépens de ma vie.... Insensé! rougis de ta foiblesse, songe au mépris où tu t'exposes,

t'exposes, si l'on dédaigne tes hommages.... Non, non, que l'amour fasse place à la haine : hâtons-nous de frapper la victime..... Cruel ! Que vas-tu faire ? C'est le père d'Amestris que tu vas immoler... (*On entend un grand bruit*). — Justes Dieux ! le crime est consommé. Puisse-t-il du moins m'être favorable. — mais Que vois-je ?...

SCENE VIII.

MIRZA, MAGAS *accourant d'un air effrayé.*

MAGAS.

Je succombe à l'effroi ; les dieux, indignés qu'on prophane leurs Autels, menacent de nous écraser sous les ruines du Temple.

MIRZA.

Tu prétends aux grandeurs, & tu cèdes aux remords ? Laisse au vulgaire ces craintes puériles, & dis-moi si nos ennemis sont dans les fers ?

MAGAS.

Amestris, Memnon & Artaxerxès, sont au pouvoir d'Orchanès ; les autres ont fui avec Tigrane....

MIRZA.

Cette fuite doit t'allarmer plus que la colère des Dieux.

MAGAS.

Orchanès va les conduire en ces lieux. Ah Mirza! évitons leurs regards...

MIRZA.

Non, non, je veux jouir de leur douleur. Retire-toi, cache des craintes qui t'aviliroient aux yeux du peuple.

(*Magas sort*)

SCENE IX.

MIRZA, ARTAXERXÈS, MEMNON, AMESTRIS *enchaînés*, *Gardes.*

ARTAXERXÈS *à Orchanès.*

PERFIDE! Par quel ordre as-tu chargé de fers le fils de ton Maître?

ORCHANÈS.

Par l'ordre de la Reine.

MEMNON *en montrant Mirza.*

Voilà le complice de son crime. — Traître! ne te flatte pas d'avoir soumis Memnon à tes loix.

MIRZA.

Tu aurois déjà péri par mes mains, si des motifs plus puissans que la haine, n'avoit suspendu ma vengeance. (*En regardant Amestris*) Tremble : ton sort dépend d'un seul regard.

MEMNON.

S'il faut que je te doive la vie, je préfère la mort.

ARTAXERXÈS.

Dieux ! à quel excès d'infamie me réduisez-vous ! je ne puis souffrir plus long-temps une telle insolence. — Audacieux ! tes regards m'offensent..... (*Aux Gardes*) Ne vous opposez pas à ma fureur. — (*Il se débarrasse des Gardes qui le retiennent, s'élance entre Mirza & Amestris, & se saisit de la main de celle-ci*)... Ah ma chere Amestris ! caches ces larmes dans le sein de ton époux : épargnes-lui la douleur de ne pouvoir te venger.

MIRZA *à part*.

Ses pleurs l'embellissent....

AMESTRIS.

Si les Dieux nous refusent un plus heureux destin, qu'ils nous accordent du moins la consolation de mourir ensemble !

MIRZA *à part*.

Sa douleur embrâse encore mon ame de nou-

veaux feux. (*Haut*) Un mot, Orchanès? (*Il lui parle bas*)

MEMNON.

Hélas mes enfans! vous partagez la haine qui l'anime contre moi... Mais le Ciel...

(*Les Gardes s'emparent d'Artaxerxès & d'Amestris*)

AMESTRIS.

Ah mon père!.... secourez-nous...:

ARTAXERXÈS *avec fureur.*

Barbares! qu'osez-vous faire?

ORCHANÈS *aux Soldats.*

Conduisez la Princesse dans le Palais de Mirza; la Reine vous l'ordonne...

ARTAXERXÈS.

Cruels! il n'appartient qu'aux Dieux de nous séparer...

MEMNON.

Impuissante vieillesse! Quoi! je ne puis briser ces chaînes?...

ORCHANÈS *aux Gardes.*

Obéissez.

(*On entraîne Amestris d'un côté, tandis qu'on emmène Artaxerxès & Memnon de l'autre*)

AMESTRIS.

Arrêtez! — Ah Ciel! prenez pitié de ma douleur....

(*Les Gardes l'entraînent*)

ARTAXERXÈS.

Dieux éternels! écrâsez les coupables auteurs de notre infortune.

MIRZA.

Tu triomphes, Mirza! l'ambition & l'amour te sont propices. Profitons de leurs faveurs, & tandis que la politique assure ma puissance, que le plaisir vienne à son tour couronner tous mes feux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une Salle dans le Palais du Roi.

SCENE PREMIÈRE.

ARTABAN, CLÉANTHES.

ARTABAN.

QUEL comble d'iniquité! Quoi, l'on prophane sans remords la demeure des Dieux?

CLÉANTHÈS.

Le peuple allarmé, menace de venger leurs Autels; glacé d'horreur & d'épouvante, il redoute le courroux de Mithras, & déjà il craint que ce Dieu irrité, ne replonge la nature dans les ténèbres du cahos.

ARTABAN.

Quel exemple, Cléanthès! Est-ce ainsi qu'on oppose la sagesse à la licence? Est-ce ainsi qu'on fait respecter les Loix? Je ne veux pas qu'on m'accuse d'un pareil sacrilége; renonçons à l'Empire, plutôt que d'en jouir par le crime.

CLÉANTHÈS.

La Reine ne consentira jamais à ce généreux dessein.

ARTABAN.

Si les Dieux m'accordent le Trône, c'est pour régner, & non pour obéir; je saurai forcer ma mère à seconder ma justice...

CLÉANTHÈS.

La voici, Seigneur....

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ARTÉMISE, MIRZA.

ARTÉMISE.

Tout succède à nos vœux; Arsace n'est plus, & la Perse reconnoît mon fils pour son maître.

ARTABAN.

Arsace a régné avec gloire, & ce grand exemple doit servir de guide à son successeur : avant de m'asseoir sur le Trône de Cyrus, je veux le mériter, Madame. C'est aux Dieux, & non à ma mère, qu'il appartient de m'y faire monter.

ARTÉMISE *à part.*

Quel discours. — (*Haut*) Et que prétendez-vous faire, Seigneur?

ARTABAN.

Opposer mon courage à celui de mon frère.

ARTÉMISE.

Ce frère est votre captif : si la haine conserve encore sa coupable tête, c'est pour le rendre témoin de votre puissance.

ARTABAN.

Je ne puis consentir à régner à ce prix, Madame ; c'est à l'honneur, & non à la perfidie, que je veux devoir ce Trône que vous m'offrez.

ARTÉMISE.

Qu'entends-je ? Est-ce un rêve ?.... Mais non : ce n'est pas mon fils qui me tient ce langage ; mon fils ne sacrifieroit point au vain phantôme de la vertu, la gloire qui l'attend !...

ARTABAN.

La vertu seule doit en assurer l'éclat....

ARTÉMISE.

Insensé ! toi, qui fut nourri dans l'art de gouverner, tu dédaignes aujourd'hui la puissance suprême, tu la sacrifies à une vaine illusion, tu préfères la chimère à la réalité. — Est-ce là répondre à ma tendresse ? Est-ce pour un tel excès de démence, que j'immole ton rival ? — Mais puisque vous voulez remettre vos droits au hasard des com-

bats. (*Aux Gardes*) — Gardes, qu'on brise les fers d'Artaxerxès... (*aux Gardes prêts à sortir*) Restez. — (*à Artaban*). Ah mon fils! songe aux malheurs où tu m'exposes; songe au sort qui nous attend.

ARTABAN.

Je prévois sans doute les maux inséparables de cette guerre; mais mon courage les brave tous....

ARTÉMISE.

Cruel! puisqu'enfin vous voulez m'accabler, allez, fléchissez devant ce frère redoutable... (*ironiquement*) pour prix du Trône que vous lui cédez..... Sa générosité vous accordera peut-être une paisible retraite dans ses Etats... (*avec transport*) — Ah Prince, n'exposez pas vos droits aux dangers de la guerre; la fortune vous sourit, profitez de ses faveurs.

ARTABAN.

Ma vertu saura enchaîner la fortune, Madame; elle la forcera de me respecter. La postérité n'aura point à rougir de mon nom, elle ne verra point dans les Annales de la Perse, qu'Artaban a profité des artifices d'un Pontife pour vaincre son rival, par la plus noire trahison; ce n'est pas ainsi qu'on dispute un Empire : loin d'approuver de tels forfaits, je jure ici par les Dieux, de punir le traître qui déshonore la race de Cyrus.

ARTÉMISE.

J'admire ce grand respect pour la justice. Sans doute, mon fils, pour signaler son règne, immolera ceux qui l'ont placé sur le Trône?... & peut-être moi-même?....

ARTABAN.

Oubliez-vous, Madame, que la nature m'aveugle sur vos défauts... Il n'en est pas ainsi de ceux qui vous conseillent... les Traîtres...

ARTÉMISE.

N'ont pas besoin de votre appui, pour jouir de leur pouvoir. — Crois-tu, qu'en obtenant pour toi le sceptre de l'Asie, j'aie oublié d'assurer leur puissance & la mienne? Penses-tu qu'Artémise ait exposé son sort aux caprices d'un téméraire? Non, non : tu régneras; mais ce sera pour m'obéir.

ARTABAN.

C'en est trop, Madame : il est temps que je fasse valoir mes droits. — Je jure devant l'Astre qui m'éclaire, que je ne connois plus d'autre Maître que les Dieux....

ARTÉMISE.

Audacieux! oublies-tu qui je suis?

ARTABAN.

Ma mère, & ma première sujete...

ARTÉMISE *mettant la main sur son poignard.*

Ingrat : — si la nature ne plaidoit encore en ta faveur, la mort...

ARTABAN.

Frappez ; mais ne me forcez pas à me déshonorer.

MIRZA.

Ah Seigneur ! fuyez la colère de la Reine...

ARTABAN.

Je vous quitte, Madame, mais c'est pour briser les fers de mon frère. Quand la raison aura succédé à la fureur, vous connoîtrez alors que vos artifices n'ont servi qu'à retarder la victoire que j'attends de mon courage.

Il sort.

SCENE III.

ARTÉMISE, MIRZA.

ARTÉMISE.

QUEL orgueil ! Avec quelle tranquille insolence il brave mon pouvoir ? Qui, moi, que je fléchisse sous les loix d'un fils ? Moi, qui n'ai pas craint de rompre les chaînes de l'hymen, pour me sous-

traire à l'autorité d'un maître? Avant que je m'avilisse à ce point, que la Perse, que l'Univers entier périsse avec moi.

MIRZA.

Modérez-vous, Madame : trop de ressentiment décéleroit nos projets. Songez qu'Artaban en est instruit : ce Prince, par une générosité funeste, peut nous enlever nos victimes.....

ARTÉMISE.

Comment prévenir ce malheur?

MIRZA.

Profitons du dernier appui que nous accorde la fortune. — Faites arrêter le Prince, qu'une Garde assurée le retienne prisonnier dans son appartement : que l'aurore demain serve de signal au trépas d'Artaxerxès ; bientôt délivré d'un rival odieux, Artaban se calmera, & reconnoîtra le prix de ce service.

ARTÉMISE.

L'implacable Artaban n'oubliera jamais cet affront.

MIRZA.

Le motif qui vous anime, vous servira d'excuse.

ARTÉMISE.

Réfléchissons auparavant aux périls qui nous menacent.

MIRZA.

Le temps est précieux, Madame : pensez que chaque minute devient un siècle de dangers.

ARTÉMISE *après un moment de réflexion.*

Hé bien, Mirza.... je m'abandonne à votre prudence : allons donner nos ordres à l'Eunuque Bagoas, qu'il s'assure de mon fils.

(Ils sortent)

SCENE IV.

Le Théâtre représente une galerie obsscure dans le Palais de Mirza.

CLÈONE *vêtue en homme, une lenterne sourde à la main.*

CLÉONE, BÉLISE.

CLÉONE.

DIEUX clémens & sensibles aux peines des mortels, jetez un regard favorable sur l'infortunée Amestris. — As-tu entendu en passant près de cette porte les gémissemens de cette malheureuse captive ? Ah Bélise ! ses plaintes ont déchiré mon cœur.

BÉLISE.

Les chagrins qui vous accablent, m'empêchent de sentir aussi vivement ses malheurs. — Ah Ma-

dame ! à quels périls vous exposez-vous ? Redoutez la fureur d'un père, la colère de la Reine, la brutalité des Soldats qui gardent la porte du Temple : tremblez aux dangers qui vous environnent dans le silence de la nuit.

CLÉONE.

Je vais arracher Artaxerxès à ses meurtriers, & cet espoir enflamme mon courage ; cette clef m'assure l'entrée du Temple ; c'est celle de la porte qui a servi le matin aux perfides émissaires de mon père ; & c'est l'unique issue qu'on a négligé de garder : ah sans doute, le Ciel me la réserve pour sauver mon amant ! à la faveur du voile bienfaisant de la nuit, je conduirai ce Prince dans les rues de Persépolis. Confondu dans la foule des Citoyens qui assiégent ce Palais, il s'éloignera de ces murs détestables, il jouira de la liberté, sans que mon père ni la Reine soupçonnent mon amour de la lui avoir rendue.

BÉLISE.

Malgré la sagesse de votre entreprise, je ne puis surmonter ma frayeur.

CLÉONE.

Le Ciel m'annonce le succès. Vas m'attendre dans mon appartement, & laisse-moi le soin d'achever cette démarche.

(Bélise sort)

SCENE V.

CLÉONE *seule.*

COURAGE mon cœur !.... Ah ciel ! quel est ce bruit ?.... c'est quelque chimère de mon imagination troublée par l'obscurité de ce Palais..... O nature, tu réclames tes droits ! Malgré l'ardeur qui m'anime, tu ne m'as pas dépouillée de la foiblesse de mon sexe.... Mais, où vais-je ?...., Silence, mon ame, tu vas revoir l'objet de ta tendresse... Si les Dieux s'opposent à mon dessein, que deviendrai-je ?... (*Elle prend son poignard*). Ce fer ne décide-t-il pas de mon destin ?.... Pourquoi ma main tremble-t-elle ?.... Ah ! malheureuse Cléone, si tu sauve Artaxerxès, est-ce pour t'aimer qu'il vivra ? ce poignard ne doit-il pas finir tous tes maux ! — C'en est fait, courons où l'amour & la mort m'appellent.

(*Elle sort*)

SCENE VI.

Le Théâtre représente l'intérieur du Temple du Soleil.

ARTAXERXÈS, MEMNON.

ARTAXERXÈS.

MON ame suffit à peine à la fureur qui l'agite. — Dieux cruels ! Est-ce à ce comble d'infamie, que vous réservez l'éclat de ma naissance ? Vous m'avez fait naître pour le Trône, & vous me faites périr dans les fers.

MEMNON.

Plus les Dieux nous élevent, & plus notre chûte est digne de leur pouvoir. — Ah mon fils ! le bonheur s'accroît par degré, le malheur nous accable tout-à-coup. — Dans l'aurore de ma vie, divers succès ont enflé mon orgueil. Mes armes triomphantes justifioient mes espérances ; parvenu au faîte de la gloire, je bravois l'adversité, je défiois l'inconstante fortune, j'osois me croire au-dessus même des revers : les Dieux contens de mon erreur, ont renversé d'un seul regard, l'édifice de ma puissance ;

sance, ils m'ont plongé dans l'abîme où tu me vois. —

ARTAXERXÈS.

O tourment d'un cœur magnanime! Quoi, il faudra donc succomber sous la plus affreuse trahison! ou peut-être... Mais les Dieux peuvent-ils croire que je languisse sous le joug d'un frère orgueilleux? Ah rompons plutôt les barrières éternelles, ouvrons à mon ame la route des Cieux.—Mais, mon épouse, ma tendre Amestris....

MEMNON.

Ecartez ce triste souvenir....

ARTAXERXÈS.

Son image gravée dans mon cœur, se présente à moi sous l'aspect du désespoir. J'entends ses plaintes, je vois couler ses larmes, — en vain, elle cherche un appui, personne n'est touché de sa douleur. — Ah mon père! Le jour de notre hymen, est un jour bien funeste pour elle!

MEMNON.

Puisse-t-elle éviter encore d'autres malheurs! Mirza....

ARTAXERXÈS.

Comment? que voulez-vous dire?

MEMNON.

Peut-être, la prévoyance d'un père tendre redoute un crime imaginaire....

ARTAXERXÈS.

Ah Seigneur, n'achevez pas, de peur que je ne soupçonne les Dieux d'être complice de cet affreux complot : s'ils me réservent ce comble de rigueur, qu'ils m'écrasent plutôt sous leurs détestables Autels!....

MEMNON.

Prenez garde, Artaxerxès; ne bravez pas leur justice, la patience désarmera peut-être leur colère.

SCENE VII.

CLÉONE, ARTAXERXÈS, MEMNON;

CLÉONE *à voix basse.*

Des sons plaintifs ont frappé mon oreille : sans doute, c'est Artaxerxès....

ARTAXERXÈS.

Les ténèbres de cet affreux séjour accroissent mes ennuis.... (*Il soupire*)

CLÉONE.

Quelle demeure pour un Monarque de la Perse ! montrons-nous comme un Dieu favorable.

(*En s'avançant vers Artaxerxès, elle tourne sur lui la lumière de la lanterne*)

MEMNON.

D'où part ce rayon de lumière ?

ARTAXERXÈS.

Une main propice vient sans doute terminer notre triste sort.

CLÉONE.

Parlez bas, je suis votre ami.

(*Elle tourne la lumière sur elle-même*)

ARTAXERXÈS *à Memnon.*

Que vois-je ! c'est un esprit céleste ; ses traits, son maintien, annoncent la candeur. — (*à Cléone*) — Qui que tu sois, apprens nous le motif qui te conduit en ces lieux.

CLÉONE.

L'humanité.

ARTAXERXÈS.

Ah ! dis-nous, quel est celui à qui nous devons ce tendre sentiment ?

CLÉONE.

Mon nom importe peu à votre sûreté. Conten-

tez-vous, Seigneur d'apprendre que, depuis ma naissance, ce moment est pour moi le seul marqué par le bonheur. — Je viens pout vous sauver.

ARTAXERXÈS.

Tant de générosité accroît mon impatience. Ah ne me cachez pas votre nom!

CLÉONE.

Je ne puis vous en apprendre davantage. — Suivez-moi, Seigneur...

ARTAXERXÈS.

La garde ne s'opposera-t-elle pas à notre fuite?

CLÉONE.

Je vous conduirai par le Palais de Mirza....

MEMNON.

Arrêtez? ce nom vous annonce l'imposture...

CLÉONE *à part.*

Comment le rassurer sans me trahir?

ARTAXERXÈS *bas à Memnon.*

Cette forme angélique, parle en faveur de son innocence; (*à Cléone*) si vous disposez de ce Palais, vous appartenez à Mirza...

CLÉONE *à part.*

Ah ciel, que lui dirai-je!

ARTAXERXÈS.

Un serviteur de ce traître, ne peut être l'ami d'Artaxerxès.

CLÉONE.

Je vous jure, Seigneur, que je ne partage pas sa haine.. *(à part)* Dieux puissans! écartez ses soupçons.

MEMNON *bas à Artaxerxès.*

Il hésite; son embarras décèle sa trahison, *(à Cléone)* — jeune audacieux, vas dire à ton maître, que nous méprisons ses artifices : dis-lui, qu'Artaxerxès & Memnon aiment mieux expirer aux pieds de ces Autels.

CLÉONE.

Croyez-moi, Memnon, mon cœur est incapable d'abuser de votre malheur : je suis..... *(à part)* Ah, mon cœur ! comment t'épargnerai-je la honte d'un tel aveu ? *(haut)* — Je suis, Seigneur.... l'esclave de Cléone. Son ame compâtissante gémit de votre sort. Ah Prince, ne repoussez pas la main propice qui vient briser vos chaînes. *(Elle pleure)*

ARTAXERXÈS *à Memnon.*

Acceptons son secours, ses larmes sont le garant de sa sincérité.

MEMNON.

Méfiez-vous de ce piége.

ARTAXERXÈS.

Je ne puis croire, jeune homme, que la fille de Mirza s'occupe de notre sort...

MEMNON.

La vérité, comme un trait de lumière, vient d'éclairer ma raison. N'en doutons pas, Seigneur, Cléone se rappelle qu'Artaxerxès a méprisé ses charmes, & c'est en ce moment qu'elle veut l'en punir.

CLÉONE *à part.*

Ma mort seule pourra le convaincre, & l'arracher au trépas. — (*haut*) hélas, Seigneur ! si vous connoissiez la malheureuse Cléone, vous rougiriez de ce soupçon. J'atteste le Dieu qu'on adore en ce temple, que j'accours par ses ordres, pour vous servir : (*à Memnon*) la belle Amestris, votre fille, (*à Artaxerxès*) votre épouse....

ARTAXERXÈS.

Ah, n'en dites-pas davantage....

CLÉONE.

Ne peut avoir plus d'ardeur à vous sauver....

ARTAXERXÈS.

C'est l'hymen d'Amestris qui arme le bras de Cléone....

CLÉONE.

Elle rend justice aux charmes de sa rivale, & admire en silence vos vertus. — Ah Prince, fuyez une reine barbare, l'aurore de ce jour doit être le signal de votre trépas. Cléone, au mépris du courroux de son père, a franchi les plus grands dangers, pour vous en avertir. Prenez cette clef, elle vous ouvrira la porte qui communique au Palais de Mirza : si l'on s'oppose à votre passage, délivrez-vous ainsi de vos ennemis.

(Elle se donne un coup de poignard, & tombe sur Artaxerxès, qui la reçoit dans ses bras)

ARTAXERXÈS.

Téméraire, que faites-vous ?

CLÉONE.

Je sauve ta vie aux dépens de la mienne, fuis, & souviens-toi de l'infortunée Cléone.

ARTAXERXÈS.

Juste Ciel ! c'est Cléone, elle-même.

CLÉONE *d'une voix mourante.*

Je n'ai pu vivre ton épouse.... Je meurs ton amie....

ARTAXERXÈS.

Quel excès de bonté ! Il désarme ma haine contre votre père.

CLÉONE *d'une voix presqu'éteinte.*

Mon amour, tes doutes, tes injustes soupçons, m'ont ouvert la porte du trépas.

MEMNON.

Son sort m'attendrit.

ARTAXERXÈS.

Ah ! trop malheureuse Cléone ! vivez pour Artaxerxès.

CLÉONE.

Hélas !... les Dieux me refusent ce bonheur ... mais ma mort est plus heureuse.... qu'aucun jour... de ma triste carrière...... Soyez toujours... le plus grand des mortels !.... Adieu :... ma passion n'a pu finir... qu'avec ma vie.

(*Elle meurt*)

ARTAXERXÈS.

Quoi ! elle m'est ravie pour toujours !

MEMNON.

Une si tendre victime nous promet d'heureux succès.

ARTAXERXÈS *en embrassant le corps de Cléone.*

Objet aimable & vertueux ! Oui, tu seras sans cesse précieux à mon cœur. J'élèverai un monument à ta mémoire ; j'y célébrerai ta générosité : couronné de myrthes & de cyprès, j'irai offrir des sacrifices sur ta tombe : Amestris ornera ton urne, de roses & de lys ; mes larmes laveront la victime, mes regrets l'immoleront. — Allons, mon père ? Un nouvel espoir ranime mon ame : arrachons mon épouse à ses lâches ravisseurs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Palais de Mirza.

SCENE PREMIERE.

MIRZA, MAGAS, *précédés de Gardes qui portent des flambeaux.*

MIRZA.

Vos craintes exagèrent le danger....

MAGAS.

Et votre sécurité nous sera funeste. Méprisez-vous ce bruit formidable? C'est celui d'une populace tumultueuse, c'est le signal de la sédition. Des vieillards courbés sous le poids de l'âge, témoins d'un siècle de calamités, n'ont jamais vu d'évènement plus terrible. La discorde plane sur Persépolis, & son haleine empoisonnée, fait éclore des vipères dans le sein des Persans. Le peuple attentif à sa voix, accourt les armes à la main, & menace d'assiéger nos Palais. Un bruit sourd annonce sa fureur, bientôt elle se manifeste par des éclats. Aux armes! aux armes! s'écrie-t-on; vengeons nos Dieux,

redoutons leur colère, punissons les traîtres qui osent les mépriser.

MIRZA.

La joie du peuple, ainsi que sa haine, éclatent en un vain bruit. Croyez-moi, Seigneur, cette troupe d'esclaves timides, n'allarmera jamais l'intrépide Mirza.

MAGAS.

Tout concourt à justifier nos craintes. Tigrane, excite l'audace des mutins; il les presse de pénétrer jusques dans le Temple, & d'en arracher le Prince & Memnon.

MIRZA.

Ils n'y parviendront pas. Nos Gardes auront bientôt dispersé cette foule insensée. Mais, vous, Magas, vous dont le saint caractère inspire le respect, revêtez-vous de vos habits sacerdotaux; rassemblez les Ministres des Autels, qu'ils exposent aux regards des Persans, les images brillantes de nos Dieux. Portez dans les rues de cette Capitale, le feu divin, symbole de l'immortalité. Il faut abuser les yeux du peuple par des spectacles pompeux; il veut qu'on occupe ses loisirs, & c'est ainsi qu'on le distrait de soins plus importans. Le faste & l'éclat appaiseront sa fureur; les plus mutins verront

alors que Mithras n'a point un maintien menaçant. — Allez : ma Garde vous accompagnera.

MAGAS.

Mais, vous-même, Seigneur; pourquoi ne pas vous montrer? Le peuple respecte votre sagesse : la présence de Mirza calmera bientôt sa frayeur.

MIRZA.

Dans une fête où Magas occupe le premier rang, une telle démarche seroit inutile, Seigneur. — Ah mon ami! Cette nuit, cette nuit est consacrée à d'autres soins.... Elle doit cacher dans son ombre des plaisirs, dont l'attente transporte mon ame..... Oui, tout va céder à mes projets. Le Trône, la possession de l'Asie entière, sont de foibles avantages, auprès du bonheur qui m'attend. — Mais ce secret est encore caché dans mon sein. Demain, quand l'astre du jour aura lancé ses rayons sur ce vaste Palais, Magas apprendra tous les détails de ce mystère. (*à part*) Cachons lui ma foiblesse, de peur d'exciter ses mépris.

MAGAS *à part*.

C'est la mort des captifs qu'il projette. Sa cruauté fera sa perte & mon salut. — (*haut*) Quand vous me croirez digne d'un tel excès de confiance, l'amitié, Seigneur, partagera vos peines, ainsi que vos plaisirs.

MIRZA.

Courez, ami, allez remplir les fonctions de votre ministère.

MAGAS.

Je vais m'occuper du moyen que votre prévoyance m'a si bien indiqué.

MIRZA.

Adieu : puisse votre zèle, étouffer le feu de la révolte.

(*Ils sortent chacun du côté opposé*)

SCENE II.

AMESTRIS *seule.*

DIEUX éternels, dont la sagesse gouverne ce vaste Univers! Prenez pitié de mes malheurs. Si votre justice opprime quelquefois les foibles mortels, c'est pour éprouver leur fragile vertu. — Hélas! n'avez-vous pas épuisez sur moi toute votre rigueur? Vous reste-t-il encore d'autres traits pour m'accabler?.... O mon père!... ô mon époux! noms consolans, qui renfermez tout mon bonheur, quel est maintenant votre sort?... Ah sans doute!

la haine cruelle de vos persécuteurs a terminé vos malheureux jours.

(*Elle pleure*)

SCENE III.

AMESTRIS, MIRZA.

MIRZA.

Ah! Madame, quand la fière Junon fixa l'inconſtance du maître des Dieux, elle avoit vos graces, vos charmes... sans la douleur qui vous accable, je me croirois en ce moment sur le Mont Ida, aux pieds de cette puissante immortelle.

(*Il met un genoux à terre*)

AMESTRIS

Cruel! rends-moi mon père & mon époux. Ou si ton cœur, aussi avide que le tombeau, refuse ce bienfait à mes larmes, hâte-toi d'unir mon destin à celui d'Artaxerxès.

MIRZA.

Par pitié pour tant de charmes, oubliez l'auteur de vos maux. Les plaisirs vont vous couronner de nouveau, l'amour & la joie voleront au devant de vos pas.

AMESTRIS.

Barbare! Oses-tu parler de plaisir, toi, qui me fais souffrir les maux les plus affreux? Connois-tu quelque Dieu, dont la puissance anéantisse les loix du destin? Si tu le connois, implore-le avec moi : dis-lui qu'il me rende ceux que tu m'as ravis.

MIRZA *d'un ton absolu.*

Séchez ces larmes, & tous vos vœux seront remplis.

AMESTRIS.

Ah Seigneur! votre cœur inexorable pourroit-il être enfin sensible à la pitié?

MIRZA.

Ayez toujours ce regard séduisant, & mes bienfaits surpasseront votre attente. Ni l'éclat imaginaire des Dieux, ni la pompe fastueuse d'Artémise, n'égaleront la splendeur que ma puissance vous destine.

AMESTRIS.

Quel est ce langage mystérieux, & que prétend-il dire?

MIRZA.

Flattez mes vœux de quelqu'espoir de retour, & vous serez l'arbitre de mon sort...

AMESTRIS.

Qu'entends-je ?

MIRZA.

Puissent les feux qui me consument embrâser votre ame!....

AMESTRIS.

Monstre abominable ! ne crains-tu pas la vengeance céleste ?.. retires-toi, ta présence me glace d'horreur.

MIRZA *en lui prenant la main.*

Soyez moins farouche, Madame, & je tarirai la source de vos larmes.

AMESTRIS.

Infâme scélérat ! ta cruauté me déchire le cœur. Non content d'insulter à mes douleurs, tu oses, tout couvert encore du sang de mon père, de mon époux, m'offrir tes détestables hommages ! Fuis ; l'impuissance où je suis de te punir, me prive de mes sens. L'horreur, le désespoir m'inspirent une fureur égale à celle de Thisiphone : semblable à cette furie, je te poursuivrai sans cesse, je déchirerai ton oreille par les cris de la vengeance : oui, j'appellerai à mon aide toutes les puissances des enfers ; accourez démons malfaisans, punissez le meurtre de

de Memnon ! punissez la mort d'Artaxerxès ! voilà le fléau de la Perse, voilà le bourreau de toute ma famille.

MIRZA *à part.*

Il est temps d'employer la force pour la dompter. (*haut*) Craignez d'exciter ma colère. Insensée ! songez que cette main, si formidable à mes ennemis, peut châtier votre audace. — Vos charmes plaident encore en votre faveur ; mais si vous vous obstinez à me braver ainsi, tremblez : la rigueur étouffera bientôt la clémence.

AMESTRIS.

Assouvis ta rage dans mon sang, voilà la seule faveur que j'attends de toi. — Qui t'arrêtes ? Pourquoi ne finis-tu pas mon supplice ?

MIRZA.

Ton sort n'est pas accompli. (*il se saisit du bras d'Amestris*) — Et tu dois auparavant souscrire à mes desirs....

AMESTRIS.

Dieux protecteur de l'innocence ! délivrez-moi des mains d'un barbare....

MIRZA *en tâchant de l'entraîner.*

Suis-moi ?.... tu vois.... que tes Dieux... sont sourds à tes cris....

AMESTRIS *tache de se débarrasser de Mirza.*

N'est-il donc plus de justice dans le Ciel ! (*en se jetant à ses pieds*) Ah Seigneur ! soyez moins cruel que les Dieux, que mes larmes, que mon désespoir désarment votre rigueur.

MIRZA.

Quelle douce éloquence ! & combien elle ajoute encore à vos charmes !

AMESTRIS.

Hélas ! comment pourrai-je vous attendrir. — Ah Mirza, soyez sensible à ma douleur : épargnez-moi le plus affreux des supplices ; de toute la fortune de Memnon, il ne me reste que sa vertu, souffrez que je l'emporte au tombeau.

MIRZA.

Non, non : tu cherches vainement à éviter ton sort, tu es, & tu seras la récompense de toutes mes peines ; c'est dans ces bras que j'oublierai les soins inséparables de ma grandeur.

AMESTRIS *cherchant à fuir.*

Perfide ! tu me fais horreur...

MIRZA *se saisit d'elle.*

Arrête : toutes les puissances du Ciel & de l'enfer ne sauroient t'arracher de ce Palais...

AMESTRIS *le repousse & s'éloigne.*

Junon, Diane : protectrices de l'hymen & de la vertu, c'est à vous de me soustraire à ses coupables desseins...

MIRZA *la prenant par le bras.*

Cesse de me résister, je veux être obéi...

AMESTRIS *en s'opposant à Mirza ; se saisit de son poignard, & l'en frappe.*

Traître !... Barbare !... reçois de ma main... le châtiment que tu mérites...

MIRZA *en tombant.*

Tu m'as donné le coup mortel !.. puissent les furies se charger de ton supplice !

AMESTRIS.

C'est ainsi que le Ciel se venge des monstres, qui déshonorent l'humanité.

MIRZA.

L'ardeur qui me dévoroit,... se calme avec la perte de mon sang.... Le torrent impétueux des passions, fait place à la froide raison.... Quelle honte ! Ah Mirza !..... qu'est devenu ta sagesse ?... Est-ce pour périr par les coups d'une femme, que tu t'es signalé dans l'art de feindre ? — Quelle tache ineffaçable pour ma mémoire !

AMESTRIS.

A la vue de ce sang, mon courage m'abandonne... Mon ame, saisie d'horreur, croit àpeine à l'excès de sa témérité. Ah Ciel! comment me dérober à ce spectacle affreux?

MIRZA *en essayant de se lever.*

Vains efforts!... Quoi! faut-il donc que je meure sans venger mon trépas? (*on entend un grand bruit*) — Mais quel est ce bruit! Ah si quelque main propice me prêtoit son secours, je pourrois.......

AMESTRIS.

On approche : Dieux tous puissans, écartez le danger qui m'environne!...

MIRZA.

Holà, quelqu'un? qui que tu sois, accours à l'aide de Mirza.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. ORÇHANÈS.

ORCHANÈS.

SEIGNEUR; — mais que vois-je! Quelle main barbare a osé vous percer le flanc?

MIRZA *en montrant Amestris.*

Regarde : — Voilà mon assassin.

ORCHANÈS.

Nuit affreuse ! à combien d'accidens as-tu porté ton ombre. — Je frémis de vous dire, Seigneur, que Cléone, votre fille : — n'est plus.

MIRZA.

Qu'entens-je ! ah : cette perte fait à mon cœur une blessure, mille fois plus cruelle que celle qui va fermer ma paupière. — Mais dis-moi, nommes le traître qui l'a immolée ?

ORCHANÈS.

Je l'ignore, Seigneur ; placé à la porte du Temple, j'entendois les voûtes retentir des plaintes de vos ennemis ; tout-à-coup le calme succède aux gémissemens, un silence profond semble annoncer le repos. J'entre, je trouve un jeune esclave étendu sur les marches de l'Autel : j'approche, & je reconnois les traits enchanteurs de l'aimable Cléone, un poignard avoit ouvert son sein ; le sang ruisseloit encore ; un reste de chaleur montroit qu'à peine elle venoit d'expirer ; je ne sais, Seigneur, comment elle a succombée ; je ne puis même soupçonner qui l'a conduite dans le Temple ; les portes en étoient fermées, & cependant vos prisonniers avoient fui.

AMESTRIS *à part.*

Bonheur inespéré! Ils ont fui! Ah, toute ma fureur renaît à cette affreuse nouvelle.

MIRZA.

Quel chemin ont-ils pris?

ORCHANÈS.

Qui pourroit nous en instruire? Toutes les issues étoient gardées, hors celle qui communique à ce Palais; & je viens de m'en assurer.

AMESTRIS *à part.*

Le Ciel veillera sur eux.

MIRZA.

O fortune! ce dernier trait annonce ton inconstance. — Mais je ne périrai pas du moins sans être vengé, (*à Orchanès*) saisis-toi de cette perfide, & approchez-la de moi.

AMESTRIS *à Orchanès.*

Si ton cœur conserve la moindre humanité, méprises les ordres d'un tyran...

MIRZA.

Ne l'écoute pas: les mânes de Cléone demandent un sacrifice.

AMESTRIS *à Orchanès, qui l'entraîne vers Mirza.*

Prens pitié de ma jeunesse... Cruel! ne hâte

pas mon infortune.... (*Orchanès la pousse rudement vers Mirza, elle tombe près de lui, & dans le même instant il la poignarde*)

MIRZA.

C'est ainsi.. que je me venge de mes ennemis.

AMESTRIS.

Barbare! tu ne démens pas ton caractère.

MIRZA *à Orchanès*.

Vas, cours instruire la Reine de mon malheur. Dis-lui qu'avant d'expirer, je dois l'instruire d'un secret d'où dépend son salut. Dis-lui que mon ame est prête à quitter sa misérable demeure. (*Orchanès sort*) ... Mes yeux s'obscurcissent.... Un voile épais me dérobe la lumière..... Ah! c'est sans doute celui de la mort.... Oui : je sens approcher le moment redoutable.... dont frémit la nature.... là. (*Il meurt*).

AMESTRIS.

Voilà donc ce mortel, si fier, si jaloux de son pouvoir!.... Qu'est devenu sa puissance? Hélas! faudra-t-il que je périsse, quand tout m'engage à vivre.... Essayons de fuir de ces lieux? Peut-être, quelque main bienfaisante arrêtera la source de mon trépas? — (*Elle se lève*) Où porterai-je mes pas chancelans?.... Allons, l'amour me prêtera des forces. (*Elle sort lentement*)

SCENE V.

MEMNON, ARTAXERXÈS, *tenant un poignard d'une main, & une lanterne sourde de l'autre. Ils arrivent du côté opposé à celui par lequel Amestris est sortie.*

MEMNON.

CET appartement est habité, mettons-nous en garde contre nos ennemis

ARTAXERXÈS.

Voyez-vous, Seigneur, les traces de sang dont ce marbre est teint? — Remarquez-vous ce cadavre?.., Me trompai-je!... Ah Memnon, c'est celui du perfide Mirza, les Dieux se déclarent pour nous.

MEMNON.

Paix: j'entends quelqu'un s'avancer vers ces lieux, mettons-nous à l'écart.



SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. AMESTRIS.

AMESTRIS.

TOUTES les issues sont occupées par les Emissaires de Mirza.

ARTAXERXÈS *bas à Memnon.*

Quel son vient frapper mon oreille?....

AMESTRIS.

Hélas! je ne dois plus songer qu'à mourir...

ARTAXERXÈS *courant à elle.*

Vivez pour un époux qui vous adore. Ah ma chère Amestris! Ce moment va finir tous nos maux...

MEMNON.

Ah! ma fille! reconnois ton père!...

AMESTRIS.

Dieux! quelle bonheur soudain....

ARTAXERXÈS.

C'est le Ciel, c'est son pouvoir suprême qui nous réunit.

AMESTRIS.

Oui: ce sont les Dieux sans doute qui vous amènent en ces lieux, pour recueillir mon dernier soupir.

MEMNON.

Quel affreux discours!...

ARTAXERXÈS.

Que vois-je! Quel est ce sang qui rougit votre sein?

AMESTRIS.

C'est une blessure mortelle, c'est l'ouvrage du barbare Mirza. — Le traître profitant de mon infortune, a voulu ravir mon honneur....

MEMNON.

Et tu as préféré la mort. O digne fille de Memnon! ta vertu console ton malheureux père.

AMESTRIS.

J'avois immolé le perfide, j'allois même me dérober à sa cruauté, quand Orchanès est entré, le monstre m'a entraîné vers Mirza, & celui-ci, d'une main tremblante, m'a percé le sein avec ce poignard.

ARTAXERXÈS *d'un ton furieux.*

C'en est trop, grand Dieux! ne croyez pas que je survive à cet affreux évènement. — O terre! renferme dans ton sein, ma gloire, mon amour & mon ambition.

AMESTRIS.

Je conçois vos douleurs par l'excès de mes maux.

— Ah ! mon cher époux !... Ecartez, s'il se peut, le coup fatal qui va nous séparer.

ARTAXERXÈS.

Grand Jupiter, permet que ma mort désarme le destin.

MEMNON.

Je ne puis soutenir ce langage attendrissant ! (*il pleure*) Ah ma fille !... Voici les premières larmes que m'arrache l'adversité.

AMESTRIS *d'une voix éteinte.*

Ah mon père ?... Et toi, mon chèr Artaxerxès.... souviens-toi de nos liens malheureux.... L'horreur du trépas m'environne.... La morr sur le seuil... de sa sombre caverne.... attend sa proie... Ah !.. adieu.

(*Elle meurt*)

ARTAXERXÈS.

Elle expire !... ses yeux sont fermés pour toujours. — Filles du destin ! non : vous ne m'enleverez point mon trésor : c'est pour vous le disputer, que je me plonge avec elle dans le tombeau.

(*Il se tue*)

MEMNON *regarde, & semble stupéfait par la douleur.*

Oui :... je sens un calme mortel.... succé-

der à ma douleur.... Il suspend toutes les facultés de mon ame.... Quel spectacle pour un père!... Dieux immortels, sont-ce là vos bienfaits!.. falloit-il prolonger ma vie pour ce comble d'infortune? — Ah malheureuse vieillesse! *repaire* de maux & d'infirmités: maudit soit celui qui cherche à languir sous ton fardeau. — J'ai mille fois bravé la mort dans les combats, & ce tyran impitoyable m'a refusé son secours. — Allons, peut-être aujourd'hui, me sera-t-il plus propice.

(*Il sort précipitamment*)

SCENE VII.

ARTÉMISE, *précédé de flambeaux*. OFFICIERS *de la Reine*.

ARTÉMISE.

POURQUOI des cris importuns viennent-ils troubler mon repos? — Mais quelle scène meurtrière s'offre à mes regards? Artaxerxès!.... Mirza!... & la fille de Memnon?.... Quoi Mirza! tu n'as pu échapper aux coups de tes ennemis?... — Vaine prévoyance des humains! Malgré ta sagese, tu as succombé, tu est forcé de céder au destin.

UN OFFICIER *regardant du côté des coulisses.*

Ah Madame! quelle horreur me saisit : Memnon achève là bas sa longue carrière.

ARTÉMISE.

Hé bien : loin de t'en affliger, applaudis-toi de son trépas ; il assure ma gloire & le repos de la Perse. (*On entend un bruit tumultueux, & un cliquetis d'armes*) Mais : quel est ce bruit affreux?....

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. UN OFFICIER *accourant les armes à la main.*

L'OFFICIER.

FUYEZ, Madame : le peuple, les soldats, les gardes du traître Bagoas ont instruit Artaban de votre dessein; ce Prince indigné de se voir captif par vos ordres, a forcé les portes de son appartement; il a couru au Temple avec le projet d'en arracher vos ennemis, & de réparer l'insulte faite à Artaxerxès.

ARTÉMISE.

Mon fils s'est armé trop tard en sa faveur. (*Elle montre Artaxerxès*) Voyez, pensez-vous qu'un tel rival soit dangereux?

L'OFFICIER.

Craignez la fureur d'Artaban, il vient d'immoler Orchanès à sa colère... (*on entend un bruit plus éclatant*) — Ah Reine! voici les rebelles qui approchent, fuyez....

ARTÉMISE.

Non, non, je les attends sans frayeur.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. ARTABAN & CLÉANTHES, *les armes à la main, suivis du Peuple, des Gardes & des Guerriers.*

ARTABAN.

Si le crime doit triompher de la justice, la vertu ne sera donc qu'une vaine chimère. — Mais quel spectacle horrible vient frapper mes yeux! O nature, jette un voile sur mes sens égarés, que je n'aie point à rougir à l'aspect d'une telle mère.

ARTÉMISE.

Fils ingrat est-ce ainsi que tu récompenses mon aveugle tendresse.

ARTABAN.

Voyez, Madame; voyez les effets de cette vive tendresse, voilà;... voilà les ravages causés par votre ambition. — C'est ainsi que les méprisables ar-

tifices d'une femme flétrissent ma renommée ! Que dis-je ? C'est peu de me ravir ma gloire, vos funestes détours m'ont encore privé de Cléone. Entraînée dans le labyrinthe de vos lâches intrigues, ce digne objet de ma tendresse, a succombé sous les manœuvres de votre politique. — Mais c'est trop long-temps gémir dans vos fers, Madame : je veux, dès ce moment même, user de mes droits, & je jure par les Dieux protecteurs de la Perse, que je gouvernerai mon peuple en Roi. Le bonheur de ce peuple sera désormais mon soutien; je veux qu'il bénisse le Trône, garant de son repos. — Vous êtes ma mère, vous êtes la veuve du grand Arsace, à ce titre, je vous laisse, Madame, un Empire absolu dans votre Palais : régnez-y en paix sur vos esclaves; mais n'espérez plus de troubler le repos de l'Etat.

ARTÉMISE.

Ton père, plus sage que toi, n'a point rougi d'écouter mes conseils : toi-même, jeune téméraire, tu me dois ta puissance. Qu'eût été Artaban, sans les efforts de cette politique qu'il dédaigne aujourd'hui ? Confondu dans la foule, tu ne serois que le sujet d'Artaxerxès. — Mais bientôt tu réclameras mon appui. Tu sentiras tout le poids de ce diadême, qui te paroît aujourd'hui si léger :... & si ton orgueil ne cède à la prudence, tremble : je saurai renverser l'idole que j'ai tirée du néant. (*Elle sort d'un air furieux*)

ARTABAN *à ses Gardes.*

Qu'on observe la Reine : prévenons les fatales conséquences de sa fureur. Magas peut servir ses desseins.

CLÉANTHÈS.

Magas n'est plus à redouter, Seigneur ; les Dieux dont il bravoit la bonté, ont enfin puni son imposture. Cette nuit, tandis que d'une main sacrilége il présentoit au peuple l'image auguste de Mithras, tout-à-coup, le souvenir de ses crimes a allarmé la colère des Persans. Une troupe aguerrie tombe sur lui, le perce de mille coups, & venge le Ciel de ses forfaits.

ARTABAN.

Tôt ou tard les Dieux punissent le meurtre & l'impiété. Ah mon cher Cléanthès, que cet exemple me serve de leçon ; qu'il m'apprenne à respecter la justice, que l'honneur & la vertu soient mes guides ; qu'il soient l'appui de mon Trône, les Dieux veilleront alors sur cet Empire. Eux mêmes en affermiront la base sur les plus solides fondemens.

FIN (1).

(1) Cette pièce, donnée au public en 1700, a une grande conformité avec la Tragédie de Roxelane & Mustapha, jouée sur le Théâtre François, en 1785.

ŒUVRES

DE MISTRISS

SUSANNA CENTLIVRE.

LA VIE

De Mistriss Susanna Centlivre.

L'Amour & les Graces semblent avoir présidé à la naissance de l'aimable Mistriss Centlivre, & Minerve paroît avoir eu soin de former son esprit. M. Freeman, son père, Gentilhomme très-considéré dans la Province de Lincoln, où il demeuroit, étoit un zélé partisan des principes de Cromwell. A la restauration de Charles II au Trône de ses ancêtres, il fut obligé de fuir en Irlande, pour se soustraire à la vengeance d'un Prince justement courroucé. Ce fut dans ce Royaume que naquit Susanne en 1680. A peine avoit-elle trois ans lorsqu'elle perdit sa mère; & son père s'étant marié en secondes noces, retourna en Angleterre, où l'amnistie, publiée par Charles, rappelloit tous les fugitifs. M. Freeman mourut, & laissa le soin de sa fille à une marâtre impitoyable. Susanne, accablée par son excessive rigueur, quitta la maison paternelle, &

partit pour Londres à l'âge de douze ans, dénuée de tout secours.

Antoine Hammond, jeune homme fort riche, ayant rencontré la malheureuse Susanne sur la route de Londres, s'approcha d'elle; &, frappé de sa beauté, il fut curieux de s'instruire par quel hasard elle étoit seule, à pied, sur un chemin, où elle couroit risque d'être insultée. Miss Freeman lui raconta son infortune. Hammond, touché de sa situation, lui offrit un asyle dans un College de l'Université de Cambridge, où il étudioit, & lui promit un meilleur sort. Susanne hésita; mais Hammond lui fit une peinture si effrayante des périls auxquels elle s'exposeroit dans une Ville où elle ne connoissoit personne, que la crainte & l'inexpérience lui firent accepter le parti qu'on lui proposoit.

L'indigne séducteur, au comble de sa joie, conduisit sa malheureuse victime à Cambridge; & après avoir travesti son sexe, la présenta aux Régens, sous le

nom d'un de ses parens. Susanne vécut ainsi plusieurs mois. Hammond, soit par crainte, soit par inconstance, lui conseilla enfin de se rendre à Londres, avec la promesse de l'y rejoindre; il lui donna une somme d'argent assez considérable, & une lettre de recommandation pour une dame de ses amies. Susanne partit; mais il ne paroît point que le jeune homme ait gardé sa promesse.

Quoique la belle Miss Freeman eût commencé d'entrer dans la carrière du vice, elle eut cependant le bonheur de retourner sous l'empire de la vertu, & se maria, à seize ans, avec un neveu de Sir Stephen Fox. Après un an d'une union très-heureuse, elle eut le malheur de perdre son époux. Tant de charmes ne pouvant languir bien long-temps dans un triste veuvage, elle épousa le Capitaine Carrol, qui étoit devenu éperduement amoureux d'elle. Carrol, naturellement emporté, eut une querelle avec un de ses camarades, & fut tué en duel, au bout de dix-huit mois

de mariage. Sa veuve, inconsolable de ce malheur, se livra à l'étude des Muses, autant pour réparer la médiocrité de sa fortune, que pour dissiper la mélancolie qui l'accabloit; elle composa une Tragédie, nommée *l'Epoux parjure*, dont le succès l'encouragea : mais le tems & la culture des Belles-Lettres ayant diminué son chagrin, elle s'apperçut bientôt que *Thalie* convenoit mieux à son humeur enjouée que *Melpomène;* & dès-lors elle s'appliqua uniquement à composer des Pièces comiques, dont plusieurs furent généralement applaudies.

Entraînée par sa passion pour le Théâtre, Mistriss Centlivre chercha à y faire briller ses talens : elle s'engagea dans une Troupe de Province; mais elle ne réussit pas aussi bien dans l'art déclamatoire; car il semble qu'elle ne put jamais obtenir la satisfaction de se montrer sur un Théâtre de Londres. La Cour étoit à Windsor; Susanne y joua, en 1706, le rôle d'Alexandre-le-Grand, dans la Tragédie de Lee,

les Reines rivales. Joseph Centlivre, chef des cuisines de la Reine Anne, enchanté de la beauté de la veuve Carrol ; l'épousa, & ils vécurent fort heureusement ensemble jusqu'au premier Décembre 1723, que la mort enleva cette aimable femme, âgée de quarante-trois ans. Mistriss Centlivre, généralement regrettée par ceux qui la connoissoient, fut enterrée, avec beaucoup de pompe, dans l'Eglise paroissiale de Saint Martin-des-Champs.

Susanne rassembloit dans sa maison, à Spring-Gardens, dans la banlieue de la Cour ; les plus célèbres Auteurs ses contemporains, parmi lesquels on comptoit Sir Richard Steele, MM. Rowe, Farquhar, Budgell, & le fameux Docteur Sewell. Les personnes les plus qualifiées du Royaume se plaisoient à l'accueillir dans leur société, & jamais Auteur n'a joui d'autant de distinctions ; l'agrément de son esprit & les graces de sa personne lui assuroient des protecteurs chez les deux sexes : on voyoit avec estime une femme s'efforcer

de plaire au public en l'instruisant; motifs assez puissans, sans doute, pour l'encourager dans son entreprise.

Mistriss Centlivre étoit douce, aimable, prévenante, enjouée & spirituelle, sans néanmoins prétendre à faire briller ses connoissances aux dépens de ceux avec qui elle s'entretenoit : à l'exemple de son père, elle étoit zélée pour le parti qu'elle avoit adopté; & malgré toutes les satyres que lui attiroit ce grand attachement à ses principes politiques, elle ne varia jamais dans sa fidélité pour la Maison d'Hanovre, qui succéda à la Reine Anne, malgré les droits de la famille des Stuart.

Mistriss Centlivre, enthousiaste du parti des Whigs, eut celui des Torys pour ennemi (1); mais fière de ses sentimens, elle brava leurs fureurs, & osa même avouer publiquement ses principes dans plusieurs personnages de ses Pièces. Cette intrépidité lui suscita plusieurs disgraces. Malgré le mérite de ses Ouvrages dramatiques, elle

(1) Deux factions qui divisoient l'Angleterre.

éprouva les plus grandes difficultés pour les faire représenter. L'anecdote suivante prouvera au Lecteur à quel point la différence d'opinions peut égarer une Nation éclairée. Quand il fut question de jouer la Pièce intitulée : *The busy Body*, ou *l'Homme affairé*, tous les Acteurs s'y opposèrent, & la décrièrent dans le public, disant qu'elle n'iroit pas jusqu'à la fin du troisième Acte. Wilks, Comédien célèbre, refusa, sous le même prétexte, d'y prendre un rôle, & la Pièce alloit être condamnée à languir dans l'oubli. L'aimable Auteur, loin de se rebuter de tant d'obstacles, engagea ses protecteurs à faire valoir leur autorité. La Pièce fut annoncée, & le Public se rendit au Théâtre, prévenu contre son succès : mais la critique fut forcée au silence ; la Pièce fut généralement applaudie, & a continué de l'être jusqu'à nos jours. Ce trait peut servir à diminuer la crainte qu'inspirent les cabales, & consoler plusieurs Auteurs estimables d'avoir échoué, lors-

qu'ils méritoient les plus grands suffrages.

Les talens de Susanne ont d'autant plus de droits à nos hommages, qu'elle n'eut jamais le bonheur d'avoir une éducation digne de son mérite : la nature l'avoit douée d'une imagination féconde & d'un excellent jugement ; elle profita de ces faveurs pour cultiver son esprit par la lecture ; elle étudia le cœur humain, & les différens caractères de ses Pièces annoncent qu'elle en connoissoit toutes les passions : elle s'appliqua aussi à l'étude des Langues ; elle parloit le François, l'Espagnol & l'Italien, & n'ignoroit pas le Latin : outre plusieurs connoissances utiles, très-rares dans son sexe, elle étoit fort instruite dans l'Histoire & la Géographie. En un mot, l'exemple de Mistriss Centlivre nous prouve que lorsqu'une femme oublie les avantages de la beauté, pour cultiver ceux de l'esprit, elle peut, ainsi qu'un homme, réussir dans la Littérature, & mériter un rang distingué dans les annales de la renommée.

THE WONDER
A WOMAN KEEPS A SECRET.
LE PRODIGE,
OU
LA FEMME DISCRÈTE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par Mistriss SUSANNA CENTLIVRE;

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre Royal de Drury-Lane, en l'année 1714.

PERSONNAGES.

DON LOPEZ, *Grand d'Espagne.*

DON FÉLIX (1), *son fils, amoureux de Dona Violante.*

FRÉDÉRIC, *Négociant.*

DON PEDRO, *père de Violante.*

LE COLONEL BRITON, *Ecossois.*

GIBBY, *Valet du Colonel.*

LISSARDO, *Valet de Don Félix.*

VASQUEZ, *Valet de Frédéric.*

DONNA VIOLANTE, *destinée par son père à être Religieuse.*

DONNA ISABELLA, *sœur de Don Félix.*

FLORA, *Suivante de Violante.*

INIS, *Suivante d'Isabella.*

ALGUAZILS, LAQUAIS, &c.

(1) C'est dans ce rôle que le célèbre Garrick prit congé de la Scène en 1776. C'est aussi de cette Pièce qu'a été pris le sujet de l'Amant jaloux, Opéra Comique.

La Scène est à Lisbonne.



LE PRODIGE,

OU

LA FEMME DISCRÈTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente une rue de Lisbonne*).

SCENE PREMIERE.

DON LOPEZ, *rencontrant* FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

DON LOPEZ? Don Lopez?

DON LOPEZ.

Ha, ha! Comment vous portez-vous, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Fort bien; je suis enchanté de vous voir en aussi bonne santé : j'espère que Don Antonio est hors de danger?

DON LOPEZ.

Point du tout : sa fièvre augmente, & les Chirurgiens jugent sa blessure mortelle.

FRÉDÉRIC.

Votre fils, Don Félix, est en sûreté, sans doute?

DON LOPEZ.

Je n'ose m'en flatter; on promet de grandes récompenses à celui qui l'arrêtera.

FRÉDÉRIC.

Depuis quand avez-vous reçu de ses nouvelles?

DON LOPEZ.

Je n'en ai pas reçu depuis sa fuite. Je lui ai défendu de m'écrire, avant qu'on ne sçache à quoi s'en tenir sur le compte d'Antonio. Cette précaution est nécessaire; on pourroit intercepter ses lettres, & découvrir le lieu qu'il habite. Si par malheur Antonio meurt de sa blessure, Don Félix partira pour l'Angleterre. Vous connoissez ce pays, n'est-ce pas? Dites-moi, je vous prie, quelle sorte de gens sont les Anglois?

FRÉDÉRIC.

Les Anglois, Seigneur, sont, par caractère, ce qu'étoient les anciens Romains par leur éducation. Courageux, intrépides, vaillans, & grands partisans de la liberté ..... La liberté est leur idole; c'est sous ses étendards que toute la Nation s'enrôle; prononcez-leur seulement ce mot *liberté*, & vous aurez plus de volontaires que la France & Philippe n'ont de troupes réglées.

DON LOPEZ.

J'aime assez cet enthousiasme; l'homme est né pour être libre.... Cependant, quelquefois la prudence exige des sacrifices : moi-même je suis forcé d'agir contre ce principe, en mariant ma fille à Don Gusman; il est en Hollande, pour y recueillir une succession considérable; mais je l'attens à chaque instant.

FRÉDÉRIC.

Vous n'êtes-pas sans doute dans l'intention de sacrifier la charmante Isabelle à l'âge, à l'avarice, & à un imbécille?.... Pardonnez, Seigneur, ma franchise; mais l'intérêt que m'inspire votre fille, me fait oublier le respect que je vous dois.

DON LOPEZ.

Je vous excuse, Frédéric. Mais vous n'ignorez-pas les pertes que j'ai essuyées pendant la guerre.

Cette alliance avec Don Gusman, réparera ces pertes. Il est riche, il est noble, & cela suffit dans un époux. — A quoi sert l'esprit? Ne vaut-il pas mieux avoir un époux imbécille, mais riche, qu'un sçavant dont tout le patrimoine gît dans sa cervelle? Le bel avantage pour s'en glorifier!

FRÉDÉRIC.

Mais le bonheur de votre fille....

DON LOPEZ.

Comptez-vous pour rien vingt-mille pistoles par an?

FRÉDÉRIC.

C'est une fortune considérable; mais que dira-t-on de ce mariage?

DON LOPEZ.

Je ne m'en inquiète guère....

FRÉDÉRIC.

Votre fille ne pourra jamais avoir de l'inclination pour un tel époux.

DON LOPEZ.

De l'inclination! Les parens seroient des esclaves s'ils consultoient les inclinations de leurs enfans..... Non, non, Frédéric; une telle indulgence convient mal aux intérêts des pères; aussi-tôt après l'arrivée de Don Gusman, je suis décidé

décidé à conclure cet hymen. Si je n'ai pu gouverner mon fils, je parviendrai du moins à me faire obéir par ma fille.

FRÉDÉRIC.

Le mariage d'Isabelle me paroît encore moins sortable que celui que vous avez proposé à votre fils, & qui a donné lieu à cette fatale querelle...... Il ne manquoit à Elvira, sœur de Don Antonio, que la beauté; mais tous les agrémens possibles manquent à Gusman, si vous en exceptez.....

DON LOPEZ.

L'argent;.... & l'argent lui tiendra lieu des autres. Ainsi, adieu. (*Il sort*).

FRÉDÉRIC, *seul.*

Quelle barbarie! Voilà cependant comme l'on sacrifie le bonheur d'une infortunée. — Il est riche, il a de la naissance.... Quels argumens! Si je pouvois unir de tels avantages à l'amitié que Don Félix a pour moi, j'oserois me flatter d'obtenir sa sœur. — Quelle présomption! Un Négociant aspirer à l'alliance d'un Grand d'Espagne? N'y songeons plus.... Mais j'apperçois Lissardo.....

SCENE II.

FRÉDÉRIC, LISSARDO, *en habit de voyage.*

FRÉDÉRIC.

D'OU viens-tu ?

LISSARDO.

Cette lettre vous en instruira, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Ton Maître se porte bien, j'espère ?

LISSARDO.

Il étoit en bonne santé, lorsque je l'ai quitté..... Mais je ne puis m'arrêter, Monsieur : j'ai une autre lettre à remettre, & qui demande la plus grande diligence.....

FRÉDÉRIC.

Pour Violante, sans doute ?

LISSARDO.

C'est pour elle-même, Monsieur. (*Il sort*).

FRÉDÉRIC *lit.*

« Les deux plus grands biens de cette vie, mon
» cher Frédéric, sont un ami & une maîtresse;
» se voir privé de l'un & de l'autre, n'est-ce pas
» être privé de son existence ? Je ne reçois aucune

» nouvelle de la santé d'Antonio, & suis résolu » de me rendre chez vous ce soir. Je meurs d'im- » patience de voir Violante & d'embrasser mon » ami ». *FÉLIX*.

Dieu veuille que personne ne découvre cette imprudence.... Mais qui vois-je? N'est-ce pas le Colonel Briton? Oui, c'est lui-même.

SCENE III.

FRÉDÉRIC, LE COLONEL BRITON, *en habit de voyage.*

BRITON.

AH, mon cher Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur de vous revoir! — Mais qu'est-ce qui vous amène à Lisbonne, Colonel?

BRITON.

La fortune & la guerre, mon ami. Après avoir servi trois ans en Espagne, ma patrie a trouvé bon de faire la paix, & avant de m'en retourner en Ecosse, j'ai voulu passer par Lisbonne.

FRÉDÉRIC.

Vous logerez chez moi, je pense?

BRITON.

De tout mon cœur.

FRÉDÉRIC, *en regardant Gibby qui paroît.*

Voilà un homme singulièrement vêtu.

BRITON.

C'est mon laquais, qui est dans le costume de son pays; il préfère cet habit à sa maîtresse.

SCENE IV.

Les précédens, GIBBY, *vêtu en Montagnard Ecossois.*

GIBBY.

QUE dois-je faire de vous & des chevaux; Monsieur? Ils se refroidiront s'ils restent dans la rue.

FRÉDÉRIC.

J'y pourvoirai. Hola! Vasquez?



SCENE V.

Les précédens, VASQUEZ.

FRÉDÉRIC.

CONDUIS les chevaux de cet honnête-homme dans mon écurie, & ayez-en bon soin.

VASQUEZ.

Oui, Monsieur : — (*A Gibby*). Je suis, Monsieur, par les ordres de mon Maître, votre très-affectionné serviteur. — Ayez la bonté de passer le premier.

GIBBY.

Parbleu! montrez-moi le chemin, & je vous suivrai : je suis trop affamé pour me nourrir des complimens (*Ils sortent*).

FRÉDÉRIC.

Ha, ha, ha! le plaisant rustre! — Hé bien, Colonel, comment trouvez-vous ce pays-ci?

BRITON.

Ma foi, mon ami, un jeune homme peut y passer fort agréablement son tems : mais vos cloîtres me désolent. Quel dommage de voir tant de belles personnes au travers d'une grille

FRÉDÉRIC.

Vos femmes Angloises sont plus libres; mais cet usage doit entraîner de grands inconvéniens.

BRITON.

Pas plus qu'ici : vos femmes sont encore sensibles à quarante ans.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes donc toujours galant, Colonel?

BRITON.

Ah, Frédéric! nous autres Ecossois, nous sommes un peu pyrates..... Ne pourriez-vous pas me recommander à quelque femme, qui voulût échanger ses *moidores* contre la liberté angloise?

FRÉDÉRIC.

Faut-il qu'elle soit jolie?

BRITON.

Sans doute.

FRÉDÉRIC.

Riche?

BRITON.

Certainement : pour avaler sans peine la pillule matrimoniale, il faut qu'elle soit bien dorée....

FRÉDÉRIC.

Mais la beauté n'a pas besoin de ce secours.

BRITON.

Ah, mon ami! quoique la femme soit le plus beau joujou de la nature, elle perd toutes ses graces, si la fortune lui refuse ses faveurs.

FRÉDÉRIC.

Rentrons chez moi; nous y causerons plus à notre aise.

BRITON.

J'ai auparavant quelques affaires à terminer. Où logez-vous?

FRÉDÉRIC.

Dans cette maison qui fait le coin, & où vous voyez un grillage verd.

BRITON.

Fort bien. Adieu; à ce soir.

FRÉDÉRIC.

Je vous attends avec l'impatience de l'amitié.

(*Ils sortent d'un côté opposé*).



SCENE VI.

(Le Théâtre représente une chambre dans la maison de Don Lopez).

DONNA ISABELLA, INIS.

INIS.

MADAME! Madame! où courez-vous?

DONNA ISABELLA.

Je fuis le mariage; l'idée d'un époux me fait frémir.

INIS.

Celle d'un vieux mari, n'est-ce pas? Mais si vous pouviez choisir, vous n'auriez pas autant d'horreur pour le mariage?

DONNA ISABELLA.

Non, ma chère Inis!..... Quelle barbarie! Exiger que je donne ma main à un sot, à un homme dont le seul mérite est l'argent. Que mon sort est affreux!..... Les Angloises ne connoissent point cette tyrannie; libre dans leur choix, elles ne s'unissent qu'à l'objet aimé.... Qu'elles sont heureuses! Pour nous, esclaves dès notre enfance, nos parens disposent de notre cœur, nos époux de notre volonté; & si le Ciel finit

notre esclavage, nous gémissons sous celui de nos frères. Quelle vexation! Filles, femmes, ou veuves, nous sommes également à plaindre. Mais j'éviterai mon sort, en m'enfermant dans un cloître.

INIS.

C'est-à-dire que vous voulez vous noyer, pour prévenir le danger. Ah, Madame! ces yeux n'annoncent pas le goût de la retraite!

DONNA ISABELLA.

Si je m'ennuie au Couvent, du moins je n'y serai point tourmentée par un époux que je déteste.

INIS.

Certainement : mais vous n'aurez pas non plus le plaisir de le faire enrager. En vérité, Madame, vous êtes la première femme qui se désespère de la sorte dans un pays chrétien. — Si j'étois à votre place....

DONNA ISABELLA.

Hé bien! que feriez-vous?

INIS.

Je m'embarquerois par le premier vent favorable, j'emporterois mes bijoux, & je chercherois un asyle de l'autre côté de la mer. Nul rivage ne peut vous être moins propice que celui-ci:

— Tous les pères de la terre ne me forceront jamais d'épouser un homme qui me déplaît.

DONNA ISABELLA.

Je suis trop timide pour suivre ce conseil: il faut que je trouve un moyen d'éviter Don Guzman, sans être obligée de quitter ma patrie....

SCENE VII.

Les précédens, DON LOPEZ.

DON LOPEZ, *à part.*

A merveille! J'aurai soin de vous prévenir. (*Haut*). Isabella? où allez-vous, mon enfant?

DONNA ISABELLA.

A l'Eglise, mon père.

INIS, *à part.*

Ah Ciel! il nous a peut-être entendues.

DON LOPEZ.

Il faut que vous ayez une grande ferveur, ou une bien petite mémoire: vous sçavez que les vêpres sont finies, ma chère. Allons, allons; vous aurez bientôt une occasion plus agréable pour aller à l'Eglise; Don Guzman est arrivé à la rade de Lisbonne, & je l'attends demain.

DONNA ISABELLA.

Demain?

DON LOPEZ.

Oui, demain : il mande que son bien en Hollande monte à douze mille couronnes par an; ajoutez cette fortune à celle qu'il possédoit déja, & vous verrez que vous allez être la femme la plus heureuse de Lisbonne.

DONNA ISABELLA, *à part.*

Dites plutôt la plus à plaindre. (*Haut*). Ah, Seigneur! si jamais je vous fus chère, si la tendresse paternelle n'est pas éteinte dans votre cœur, écoutez-moi, je vous en supplie.

DON LOPEZ.

J'écouterai tout ce que vous voudrez, à condition que vous ne me parlerez pas contre Don Guzman.

DONNA ISABELLA.

Vous voulez donc ma mort? (*Elle se jette à ses pieds*). Ah, mon père! ayez pitié de votre malheureuse fille....

DON LOPEZ.

Demain, demain, mon enfant.

INIS, *à part.*

Le vieil avare!

DONNA ISABELLA.

Le nom seul de Guzman me fait frémir.

DON LOPEZ.

Bagatelle! caprice! fantaisie....

DONNA ISABELLA.

Mon cœur cherche, en palpitant, un nouveau langage pour vous attendrir.

DON LOPEZ.

Quel dommage qu'un si beau discours soit en prose! Il est digne de Melpomène. — Votre esprit m'étonne : vos impromptus valent une élégie. — Mais ne vous avisez pas de me contrarier. Je prétends être obéi, entendez-vous?

DONNA ISABELLA, *en se levant.*

Je vous fus toujours soumise; mais la nature met aujourd'hui un terme à mes devoirs.

DON LOPEZ.

A merveille! à merveille!

DONNA ISABELLA.

Je préfère la mort à cet hymen.

DON LOPEZ.

En êtes-vous bien convaincue?

DONNA ISABELLA.

Je suis votre fille, Seigneur, & non pas votre

esclave : mon parti est pris ; je périrai plutôt que de m'unir à Don Guzman.

DON LOPEZ.

Nous allons voir cela. — Commencez. (*Il lui présente son épée*). La pointe est affilée ; vous en serez contente.

INIS *se jette sur l'épée.*

Comment osez-vous confier des armes à une femme au désespoir ?

DON LOPEZ.

Au désespoir ! Ha, ha, ha ! Mais voyez un peu ce grand courage ? Avez-vous peur, ma chère ?

DONNA ISABELLA.

Votre conduite a droit de m'étonner, Seigneur.

DON LOPEZ.

Croyez-moi ; préférez Don Guzman à mon épée ; il est moins dangereux.

DONNA ISABELLA.

J'ai mille moyens de me dérober à votre tyrannie ; quand le malheur m'accablera, j'aurai soin d'appeller la mort à mon secours, sans avoir besoin de votre aide.

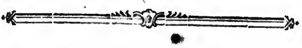
DON LOPEZ.

Vous avez perdu l'esprit, mon enfant. (*Il la prend par le bras & tire une clef de sa poche*). Je

veux m'assurer de vous ; nous verrons si les verroux & les grilles pourront vous garder jusqu'à l'arrivée de Don Guzman. Allons, entrez dans votre chambre. (*Il la fait entrer par force*). Et voyons qui de nous deux l'emportera.

(*Il sort suivi d'Inis*).

Fin du premier Acte.



ACTE II.

(*Le Théâtre représente une chambre dans la maison de Don Pedro*).

SCENE PREMIERE.

DONNA VIOLANTE, *une lettre à la main*, FLORA *la suit*.

FLORA.

QUOI! Madame, vous voulez encore relire cette lettre?

DONNA VIOLANTE.

Oui, Flora : je ne puis assez la lire : elle exprime tant d'amour, tant de fidélité, tant de tendresse.... Ah, mon cher Felix! (*Elle baise la lettre*).

FLORA.

Mais c'est toujours le même langage.

DONNA VIOLANTE.

Il n'en est pas moins agréable.

FLORA.

A mon avis, rien ne peut avoir des charmes sans la variété. La combinaison de vingt-quatre lettres de l'alphabet, répétées une demi-douzaine de fois par la même personne, devient à la fin très-insipide. J'en excepte cependant les billets de banque, ou les lettres de change.

DONNA VIOLANTE.

Fi ! le mauvais goût ! — (*Elle lit*). « Unique » objet de tous mes vœux, la vie m'est insupportable sans vous : je volerai ce soir à vos » pieds : ma chère Violante & Frédéric seront » les dépositaires de ma sûreté & de mon hon» neur..... Six semaines d'absence m'ont paru » six mille siècles : dès qu'il sera nuit, je don» nerai le signal ordinaire à votre fenêtre. Adieu, » jusqu'à l'heureux moment où je reverrai tout » ce que j'ai de plus cher au monde ». *FÉLIX*.

FLORA.

Quel homme n'en diroit pas autant à une femme dont la beauté est appuyée sur vingt mille livres sterlings? Si j'étois à la place de Don Félix, il me semble, Madame, que j'en aurois dit encore davantage : j'aurois comparé vos yeux aux étoiles, vos dents à l'ivoire, vos lèvres au corail, votre col à l'albâtre, & votre taille.....

DONNA

DONNA VIOLANTE.

Finis ce verbiage; la vérité est l'éloquence d'un amant. Quelles preuves puis-je desirer pour m'assurer encore de son amour? Ne s'est-il pas exposé à la colère de son père, en refusant sa main à la sœur d'Antonio? Ce malheureux réfus fut la cause du duel qui l'a obligé de fuir. Sa passion pour moi n'a jamais varié : en ce moment même on offre une récompense considérable à celui qui pourra l'arrêter, & cependant il brave pour me voir les plus grands dangers.

FLORA.

Oubliez-vous, Madame, que votre père vous destine au Couvent? Il dit que votre aïeule vous a laissé sa fortune, à condition que vous serez Religieuse.

DONNA VIOLANTE.

Ce sacrifice ne peut avoir lieu, que lorsque j'aurai vingt-un ans; j'ai du tems pour m'en occuper. En attendant, fais entrer Lissardo.

FLORA.

J'y vais, Madame. — (*A part*). Voici le *chapitre* des questions. (*Elle sort, & rentre avec Lissardo*).

SCENE II.

Les précédens, LISSARDO.

DONNA VIOLANTE.

COMMENT vous portez-vous, Lissardo?

LISSARDO.

Très-fatigué, Madame. — (*A part à Flora*). Tu es jolie comme un Ange.

DONNA VIOLANTE.

Comment êtes-vous venu ici?

LISSARDO.

En vrai Chevalier, Madame: — sur une mule de louage qui appartenoit autrefois à un Colonel Anglois, & que j'aurois plutôt soupçonné d'avoir servi quelque mendiant; car ma malheureuse monture s'arrêtoit à chaque cabaret. (*A Flora*). Je brûle de t'embrasser.

FLORA, *à part.*

Tu voudrois me faire croire que tu es épris de mes charmes.

DONNA VIOLANTE.

Où avez-vous laissé votre Maître?

LISSARDO, *à Flora.*

Si j'étois seul avec toi, je te dirois combien je t'aime. (*Haut*). Dans une petite ferme, à en-

viron cinq milles d'ici. — Il sera chez Frédéric ce soir. (*A Flora*). Ah! que je voudrois bien baiser cette main blanchette.

DONNA VIOLANTE.

Se porte-t-il bien?

FLORA, *bas à Lissardo.*

Tu feins à merveille.

LISSARDO, *bas à Flora.*

J'ignore l'art de feindre, & m'en acquiterois mal.....

DONNA VIOLANTE.

Don Félix est malade, dites-vous? — Quelle est sa maladie?

LISSARDO, *à part.*

Le Diable l'emporte! — (*Haut*). L'amour, Madame! l'amour. — Enfin, Madame, depuis qu'il a quitté Lisbonne, il n'a songé qu'à vous. J'en suis convaincu, parce que je juge de son cœur par le mien. (*En regardant tendrement Flora*).

DONNA VIOLANTE.

Comment êtes-vous si bien instruit des pensées de votre Maître?

LISSARDO.

Par une règle infaillible, Madame : c'est que les paroles sont les interprêtes de nos pensées; maintenant, pour vous prouver que je le juge bien, je vous dirai qu'il ne parle que de vous.

— Par exemple, Madame, en revenant l'autre jour de la chasse, il me donna un couple de perdrix, & me dit : « Tiens, Lissardo, va dire à » la cuisinière de faire rôtir ces Violantes ». — Je volai dans la cuisine, (*Bas à Flora*) rempli de ton idée, & m'écriai : tenez, Marie, mettez ces Floras à la broche.

FLORA, *bas*.

Tu contrefais bien ton Maître.

LISSARDO, *bas à Flora*.

Je fais tout aussi bien que lui, mon enfant. — (*A Violante*). Une autre fois, Madame, un voisin vint lui faire une visite; mon Maître crioit : « Lissardo! Lissardo! apporte une Violante » pour asseoir mon ami ». Puis, Madame, il se trompoit souvent en m'appellant Violante. Enfin je suis habitué à votre nom, comme à mes prières.

DONNA VIOLANTE.

Vous paroissez vivre fort agréablement dans cette retraite?

LISSARDO, *baisant la main de Flora*.

Ah, Madame! avec toute la gaieté imaginable.

DONNA VIOLANTE.

Avez-vous des fêtes? des bals?

LISSARDO.

Oh! oui : nous en avons eu plusieurs.

FLORA, *bas à Lissardo.*

Prends garde à ce que tu dis à ma Maîtresse.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Cela m'étonne! — (*Haut*). A-t-il dansé?

LISSARDO.

Dansé! où donc, Madame?

DONNA VIOLANTE.

Dans les bals dont vous parlez.

LISSARDO.

Des bals! quels bals, Madame?

DONNA VIOLANTE.

Vous êtes sans doute amoureux, Lissardo: ne venez-vous pas de dire que vous aviez été à des fêtes, à des bals?

LISSARDO.

Ah, Madame! je vous demande pardon; je, je, je.... ce que l'autre jour mon Maître voulut aller à la chasse; il me demanda des balles; je les avois égarées: il se fâcha, me donna un coup à la tête, & depuis ce moment j'ai perdu la mémoire. Hélas, Madame! lui danser! Don Félix est aussi triste qu'un tambour détendu.

DONNA VIOLANTE.

Vous me percez le cœur.... Tenez, Lissardo; portez cette bague pour l'amour de votre Maître, & dites-lui que je l'attendrai ce soir. (*Elle sort*).

LISSARDO.

Fort bien, Madame. — (*Il met la bague*). Il me semble qu'une bague au petit doigt fait un assez bon effet. (*Il admire sa main*).

FLORA.

Cette bague m'appartient; m'entendez-vous, Lissardo? Nous sommes seuls, voyez son empressement.

LISSARDO.

Qu'en dites-vous? Ma main est fort jolie;.... elle est blanche;... elle est potelée.... Morbleu! je ne l'avois jamais si bien remarquée.... Voilà ce qu'on peut appeller une belle main.... Cette bague de diamans n'y est pas plus déplacée qu'à celle d'un Grand d'Espagne.

FLORA.

Il a perdu l'esprit. Est-ce là ta passion? ton amour? ton impatience?

LISSARDO, *prenant du tabac.*

Il me semble que je prends du tabac avec assez de grace;.... il ne me manque je crois qu'un carrosse & un titre, pour me faire remarquer dans le monde. (*Il se promène d'un air suffisant*).

FLORA, *en le saluant.*

Permettez-vous, M. Lissardo, que j'aie l'honneur de vous adresser la parole, sans offenser cependant votre petit doigt!...

LISSARDO.

Ah, Madame! je vous demande pardon.... Est-ce à moi ou à ma bague que vous faites l'honneur de parler?

FLORA.

Madame? Ah ciel! comme un peu d'opulence change l'homme!

LISSARDO.

Il me paroît..... que je puis aussi bien qu'un autre me donner des airs.... Tu me disois....

FLORA.

Que cette bague me convient mieux qu'à toi. C'est un joli présent de noces; qu'en pense-tu, Lissardo?

LISSARDO.

Hem!.... oui!... mais.... mais.... je crois que je ne me marierai pas sitôt.

FLORA.

Comment! pas sitôt?... Fort bien! Tu destines sans doute ce bijou à Inis?

LISSARDO.

Non, non; jamais je ne chercherai à séduire une ancienne connoissance.... Peut-être ferai-je briller ce joyau aux yeux de quelque Etrangère, afin de mieux nous entendre;.... & lorsqu'elle l'aura bien admiré,.... semblable aux mortels, il retournera d'où il est venu.

FLORA.

Insolent !.... sont-ce là tes principes ?

LISSARDO.

Avec toute autre que toi.... Allons, embrassons-nous.

FLORA, *en le repoussant.*

Laisse-moi ! ne sois pas si familier ; si je ne puis garder ta bague, je ne veux pas que tu m'embrasse.

LISSARDO.

Tu prononces mon arrêt avec le ton d'une soubrette.

FLORA.

Et tu me réponds avec l'insolence d'un laquais.

LISSARDO.

Ecoute, Flora ? ne nous disputons pas ; je pourrois oublier ma modération ordinaire.

FLORA.

Je m'embarrasse peu de ta colère.

SCENE III.

Les précédens, DONNA VIOLANTE.

DONNA VIOLANTE.

POURQUOI arrêtez-vous si long-tems Lissardo ? Si mon père s'éveille, & le voit ici, nous sommes perdues.

FLORA, *à part.*

Elle n'auroit pas la même prudence avec Don Félix : mais ces Dames ne songent qu'à leurs plaisirs.

DONNA VIOLANTE.

Ouvrez-lui la porte bien vîte, & apportez-moi des lumières.

FLORA.

J'y cours. (*Elle sort avec Lissardo*).

DONNA VIOLANTE, *seule.*

Bientôt la nuit propice aux amans ramènera l'objet de tous mes vœux.....

FLORA, *dans les coulisses.*

Au voleur ! au meurtre ! à l'assassin !

DONNA VIOLANTE, *effrayée.*

Ah ciel ! qu'entends-je ? Sans doute on poursuit Felix ! Que vais-je devenir ?

SCENE IV.

DONNA VIOLANTE, FLORA *entre en courant.*

DONNA VIOLANTE.

QU'AVEZ-VOUS ?

FLORA.

Ah, Madame ! au moment où je laissois sortir

Lissardo, un homme s'est sauvé entre lui & moi, a fait tomber ma lumière, & a déposé dans cette maison un cadavre qu'il portoit dans ses bras.

DONNA VIOLANTE.

Un cadavre! ah, mon pauvre Felix!

FLORA.

Le voici, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Je ne puis soutenir ce spectacle! Informez-vous de la cause de cet accident. (*Elle sort*).

SCENE V.

LE COLONEL BRITON *porte* ISABELLA *dans ses bras, & la met dans un fauteuil;* FLORA.

BRITON, *à Flora.*

PARDONNEZ, Madame; mais la nécessité doit excuser ma faute: le desir d'être utile à cette belle inconnue, m'a conduit brusquement dans la première maison que j'ai trouvée ouverte; j'ignore le nom de celle que j'apporte chez vous..... (*A part.*) Que n'ai-je de même ignoré sa beauté! (*Haut*). Je l'abandonne à vos soins, & vole pour lui assurer un asyle. Dès que le peuple sera retiré, me permettrez-vous

de revenir? Que j'apprenne du moins par sa bouche si je puis lui être utile. Oserai-je vous demander aussi comment se nomme la Maîtresse de cette maison?

FLORA.

Elle se nomme Donna Violante, Seigneur.

BRITON.

Est-ce à elle que j'ai l'honneur de parler, Madame?

FLORA.

Non, Monsieur : je suis sa suivante.

BRITON.

Je vous recommande cette inconnue.... (*Il lui donne deux moidores*). Je reviendrai tantôt. (*Il sort*).

FLORA.

Deux moidores! Il est généreux. Voilà le vrai moyen de nous attendrir.

SCENE VI.

Les précédens, DONNA VIOLANTE.

DONNA VIOLANTE.

Avez-vous perdu l'esprit, de dire mon nom à cet inconnu? Quelle étourderie! Connoissez-vous les intentions de cet homme? — Quelle

est cette dame? Ah ciel! elle est morte! (*Elle ôte le voile d'Isabella*). Que vois-je? Quoi! c'est Isabella, la sœur de Don Felix! Je tremble pour son frère;.... peut-être quelqu'accident lui sera arrivé..... (*A Flora*). Allez chercher de l'eau..... Non, non, restez.... Isabella! ma chère amie! parlez; de grace, parlez-moi, ou je succombe à ma frayeur.

DONNA ISABELLA, *reprenant ses sens.*

Arrêtez, mon père! ne me forcez pas à l'épouser.

DONNA VIOLANTE.

La pauvre fille me paroît très-agitée.

DONA ISABELLA.

Ah ciel!.... où suis-je?

DONNA VIOLANTE.

Chez une amie qui partage vos peines.

DONNA ISABELLA.

Est-ce vous, Violante? Ciel! quelle étoile heureuse m'a conduite en ces lieux?

FLORA.

Une étoile terrestre, Madame; un fort aimable jeune homme.

DONNA ISABELLA.

Ah! je me rappelle à présent.... Pardonnez, ma chère Violante....

DONNA VIOLANTE.

Racontez-moi quel malheur vous trouble ainsi?

DONNA ISABELLA.

Vous êtes déja instruite d'une partie de mes peines. Don Guzman est arrivé; vous connoissez l'opiniâtreté de mon père; il veut absolument conclure cet hymen; pour m'y déterminer, il m'a enfermée dans ma chambre, & je me suis sauvée par la fenêtre pour échapper à sa tyrannie.

DONNA VIOLANTE.

Vous n'êtes-pas blessée, j'espère?

DONNA ISABELLA.

Non, graces à ce Gentilhomme qui passoit dans la rue; il m'a reçue dans ses bras; je me suis évanouie, craignant que ce ne fût mon père.

FLORA.

Votre père, Madame? Celui-ci est jeune & bien fait, & plus poli qu'aucun Grand d'Espagne; je n'ai jamais vu d'homme plus généreux: avec quelle grace il récompense le moindre service! Ho! c'est certainement un homme de qualité.

DONNA VIOLANTE.

Cela suffit; laissez-nous. (*Flora sort*). Dites-moi, ma chère Isabella, comment êtes-vous venue ici?

DONNA ISABELLA.

Je l'ignore. Après avoir repris mes sens, j'ai prié cet Etranger de me conduire au plus prochain Couvent. En arrivant près de la porte, j'ai cru appercevoir le laquais de mon frère; la crainte que son Maître ne le suivît, m'a fait évanouir une seconde fois. Je ne me souviens pas du reste..... Mais quel est ce papier? (*Elle ramasse une lettre*). « Au Colonel Briton, poste » restante à Lisbonne ». C'est sans doute une lettre de l'Etranger qui m'a apportée ici.

DONNA VIOLANTE.

Quoi! c'est un Militaire qui vous a sauvée, ma chère? Prenez garde qu'il ne vous mette à contribution.

DONNA ISABELLA.

Je suis enchantée qu'il soit Gentilhomme. (*A part.*) S'il est libre, je le suivrai au bout du monde....... Hélas! peut-être je ne le reverrai jamais. (*Elle soupire.*)

DONNA VIOLANTE.

Pourquoi soupirez-vous?

DONNA ISABELLA.

Je crains de retomber entre les mains de mon père. Ma chère Violante! cachez-moi chez vous pendant deux jours.

DONNA VIOLANTE.

Volontiers : comptez sur le plus grand secret. Je vous enverrai Flora pour vous servir, & je vais voir si mon père dort encore.

DONNA ISABELLA.

Charmante amie ! mon cœur vous est garant de ma reconnoissance. (*Violante sort.*) Pourquoi suis-je inquiète ? L'image de cet Etranger me poursuit sans cesse : je ne puis m'empêcher de desirer de le revoir.

SCENE VII.

DONNA ISABELLA, FLORA.

FLORA.

JE me rends à vos ordres, Madame.

DONNA ISABELLA.

Il faut, ma chère Flora, que vous soyez ma confidente.

FLORA.

Personne n'est aussi discrète que moi, Madame.

DONNA ISABELLA.

Je le sais, & vous prie d'accepter cette bourse comme un gage de ma confiance.

FLORA.

Ah, Madame ! je vous aurois servie de même sans aucun intérêt.

DONNA ISABELLA.

J'en suis convaincue..... Dites-moi, Flora, reconnoîtriez-vous ce Gentilhomme qui m'a conduite ici ?

FLORA.

Sans doute, Madame : j'ai la mémoire excellente, quand il s'agit d'un joli homme ; mais il a promis de revenir, & je suis surprise qu'il tarde si long-tems à remplir sa promesse.

DONNA ISABELLA.

Quoi ! il a témoigné de l'empressement à me revoir ? (*A part*). Quel bonheur ! (*Haut*). Si par hasard je ne pouvois pas lui parler, faites-moi le plaisir de lui remettre une lettre.

FLORA.

Je la lui donnerai avec toute la réserve d'une duègne.

DONNA ISABELLA.

Il faut qu'il ignore de quelle part vous venez. Mettez votre voile, & vous le suivrez.

FLORA.

Me prenez-vous pour une novice dans les affaires d'amour ? Quoique je n'aye pas pratiqué mon

mon art, depuis que je suis au service de Donna Violante, je n'ai pas encore oublié la théorie; écrivez seulement la lettre, & laissez le reste à mes soins. — Voici du papier & de l'encre.

DONNA ISABELLA *écrit.*

J'aurai fini en deux minutes.

FLORA.

J'aime les affaires de ce genre; l'amour récompense toujours ses émissaires. Ah! si je pouvois attraper encore deux autres moidores.

DONNA ISABELLA.

Voici ma lettre; mais il s'agit à présent de le retrouver.

FLORA.

Je vous promets, Madame, de déterrer votre Etranger, pourvu qu'il soit à Lisbonne. (*Elle met la lettre dans sa poche*).

SCENE VIII.

Les précédens, DONNA VIOLANTE.

DONNA VIOLANTE.

FLORA? allez guetter mon pere; il dort tranquillement dans sa bibliothèque. Dès qu'il s'éveillera, avertissez-moi. (*Félix frappe à la fenêtre*).

Ecoutez, j'entends Félix à la fenêtre ; faites-le entrer, & allez tout de suite à votre poste.

(*Flora sort*).

DONNA ISABELLA.

Que dites-vous, Violante? Mon frère est arrivé?

DONNA VIOLANTE.

C'est son signal.

DONNA ISABELLA. *Elle se jette à genoux.*

Ah, ma chère Violante! je vous conjure par l'amour de mon frère, par notre amitié, de me soustraire à ses regards.

DONNA VIOLANTE.

De tout mon cœur; mais que craignez-vous?

DONNA ISABELLA.

Vous êtes née à Lisbonne, & vous me faites une pareille question? Don Félix croira son honneur compromis par cette fuite; il me forcera de retourner chez mon père, qui peut-être me tuera.... Ah! ma chère, ma tendre amie!...

DONNA VIOLANTE.

Comptez sur la plus grande discrétion.... Je l'entends : retirez-vous dans ce cabinet.

DONNA ISABELLA.

Souvenez-vous que ma vie dépend de ce fatal secret. (*Elle sort*).

DONNA VIOLANTE.

Si je vous trahis, puissai-je partager votre sort!

SCENE IX.

DONNA VIOLANTE, DON FÉLIX.

DONNA VIOLANTE, *se jettant dans ses bras.*

FÉLIX! mon cher Félix!

DON FÉLIX.

Mon ame! ma vie! ma chère, ma tendre Violante!

DONNA VIOLANTE.

A quels dangers vous exposez-vous pour me voir? Ah! comment pourrai-je récompenser tant d'amour?

DON FÉLIX.

Si, pendant mon triste exil, votre cœur n'a point changé, je suis trop heureux.

DONNA VIOLANTE.

Ce cœur peut-il être sensible pour un autre que vous? Non, non; si le Dieu d'Amour étoit banni de l'univers, il prendroit votre image pour habiter dans mon cœur. Oui, Félix, je vous aime de bonne foi, & ma tendresse ignore les craintes qu'inspire la jalousie.

DON FÉLIX.

Ma passion pour vous fait mon bonheur. — Et cependant, Violante, j'ai des doutes.

DONNA VIOLANTE.

Les ai-je jamais autorisés ?

DON FÉLIX.

Le véritable amour est soupçonneux : la crainte a autant d'yeux que la renommée ; les miens ne découvrent rien de criminel en vous...... (*Le Colonel frappe à la fenêtre*). Quel est ce signal ? (*Il frappe de nouveau*).

DONNA VIOLANTE.

Un signal ? Je n'entends rien. (*Il frappe*).

DON FÉLIX.

Cependant on frappe à votre fenêtre.

DONNA VIOLANTE.

Peut-être quelqu'un l'aura touchée par hasard, en passant.

LE COLONEL, *en dehors.*

Donna Violante ? Donna Violante ?

DON FÉLIX.

C'est sans doute aussi par hasard qu'on prononce votre nom ?

SCENE X.

Les précédens, FLORA.

FLORA, *bas à Violante.*

Il y a quelqu'un à la fenêtre qui demande à vous parler, Madame : je soupçonne que c'est l'étranger de tantôt..... Le ferai-je entrer ?

DONNA VIOLANTE, *bas à Flora.*

Fais entrer plutôt la mort. Insensée ! tu es la cause de mon malheur !

DON FÉLIX.

Votre Confidente vous apporte sans doute quelque nouvelle intéressante : je veux m'en instruire. (*Il fait quelque pas*).

FLORA, *d'un ton piqué.*

Votre Confidente !

DONNA VIOLANTE *court & arrête Félix.*

Non, non, vous ne me quitterez pas.....

DON FÉLIX.

On attend une réponse, Madame.... Ce n'est pas ma faute si sa visite est indiscrète...... Laissez-moi ;..... ma présence vous gêne..... (*Il tâche de se débarrasser des mains de Violante*).

(*Le Colonel frappe de nouveau*).

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Vit-on jamais une avanture plus malheureuse !

FLORA, *à part.*

Ce ne peut être que le Colonel ; je vais lui remettre la lettre. (*Elle sort*).

(*Le Colonel frappe à coups redoublés*).

DON FÉLIX.

L'entendez-vous ?...... Il s'impatiente...... Pourquoi retenir celui dont l'absence vous seroit si favorable ?.... Laissez-moi, vous dis-je..... Considérez, Madame, qu'il vous attend à la fenêtre...... Quelle perfidie ! (*Il continue de se débattre*).

DONNA VIOLANTE.

Ce n'est pas moi qu'il demande.

DON FÉLIX.

Comment ! ce n'est pas vous ? Y a-t-il ici deux femmes de même nom ? Pour me convaincre de votre innocence, ouvrez la fenêtre, & votre conversation avec lui calmera mes soupçons. — Quoi ! vous hésitez ? Oui, vous êtes coupable ;..... vous êtes confondue...... Mais je veux franchir le balcon de cette chambre. (*Il se débarrasse, & court vers la porte où est Isabella*).

DONNA VIOLANTE.

Arrêtez ! de grace, arrêtez !..... Vous n'y

entrerez pas..... Périsse plutôt l'univers!.....
(*A part*). Comment lui cacherai-je sa sœur?

DON FÉLIX.

Quoi! craindriez-vous pour la vie de votre amant?

DONNA VIOLANTE.

C'est pour vous seul que je crains...... De grace, mon cher Félix, parlez plus bas. Si mon père vous entend, je suis perdue: cette porte donne dans son appartement. (*A part*). Hélas! comment faire? S'il entre, il trouvera sa sœur;.... s'il sort de la maison, il va se battre avec l'inconnu. (*Haut*). Ah, Félix! Félix! votre curiosité sera satisfaite. (*Elle va vers la fenêtre & lève le chassis*). Qui que vous soyez, dont l'audace ose prononcer mon nom, & dont la témérité autorise mes voisins à soupçonner ma conduite, je vous ordonne de vous retirer, sinon je vous ferai punir.

LE COLONEL.

Je vous obéis, Madame; mais lorsque je quittai cette maison la nuit dernière.....

DON FÉLIX.

La nuit dernière!.....

DONNA VIOLANTE, *à part*.

C'est l'inconnu. (*Haut*). Vous vous trompez, Monsieur.....

DON FÉLIX.

Ne l'interrompez pas...... •

DONNA VIOLANTE.

Retirez-vous; vous n'avez point d'affaires dans cette maison......

LE COLONEL.

Hélas! elle renferme mon unique trésor.

DON FÉLIX.

A merveille!

DONNA VIOLANTE.

Je vous le répète, vous êtes dans l'erreur; & pour vous en convaincre, revenez demain.....

DON FÉLIX.

O comble d'impudence! Quoi! vous osez lui donner un rendez-vous en ma présence?..... Mais j'empêcherai cette infamie. (*Il tire un pistolet de sa poche & court vers la fenêtre; Violante l'arrête*).

DONNA VIOLANTE, *épouvantée.*

Ah Ciel! qu'allez-vous faire?

LE COLONEL, *sous la fenêtre.*

Pourquoi prolonger mon martyre! Ne pourrois-je vous voir ce soir?

DONNA VIOLANTE, *à la fenêtre.*

Si vous êtes honnête homme, vous m'obéirez. (*A part*). Je suis au désespoir!

LE

LE COLONEL.

Adieu, Madame. — Mais ayez du moins pitié de mes peines. (*Il se retire*).

DON FÉLIX, *en s'éloignant de Violante.*

Observez bien ce qu'il vous demande, Madame.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Que lui dirai-je?

DON FÉLIX.

Voilà donc cette femme si tendre,...... si franche,..... si fidèle!..... Oui, je vois que vous êtes femme, & que vous ressemblez au reste de votre sexe....... Perfide! vous ne pouviez donc pas feindre un jour de plus seulement?...... Mon amour pour vous me fait braver tous les dangers...... Ces tendres soins méritoient bien quelques sacrifices de votre part. Ah, Violante!.....

DONNA VIOLANTE, *pleurant.*

Ah, Don Félix! je ne mérite pas ces reproches.

DON FÉLIX *répète les paroles du Colonel.*

« Quand j'ai quitté cette maison la nuit der» nière ».... Voilà un amant bien empressé.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Pauvre Isabella! à quels malheurs vous m'exposez!

DON FÉLIX *répète.*

« Cette maison renferme mon unique trésor ».

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Mais je garderai ton secret au péril de ma vie.

DON FÉLIX *répète.*

« Ayez pitié de mes peines »...... Quelle indignité !...... (*Il regarde Violante*). Tant de fausseté arrache le bandeau qui m'aveugloit ;.... elle efface jusqu'aux traits de sa beauté ;.... ses charmes n'ont rien de séduisant à mes yeux.

DONNA VIOLANTE.

Pourquoi ces regards dédaigneux ? Je vous jure que je suis innocente.

DON FÉLIX.

Comment osez-vous me tenir ce langage ?.... Tremblez, Violante ! Le crime a égaré votre raison.

DONNA VIOLANTE.

Quand vous serez instruit du mystère qui vous offense, vous approuverez ma conduite....... L'honneur ordonne aux hommes de garder le secret d'un ami ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait le même empire sur mon sexe ?

DON FÉLIX.

L'honneur ! Ne rougissez-vous pas de prononcer ce mot sacré ? Il sied mal dans la bouche

d'une infidèle..... On vous a confié un secret, dites-vous ? Quel sot ose confier son secret à une femme ? Mais il est inutile de vous excuser, Madame. — Vous m'êtes devenue si indifférente, que votre perfidie ou votre sincérité ne m'affectent plus. (*Violante veut lui prendre la main, Félix s'éloigne avec dédain*).

SCENE XI.

Les précédens, FLORA.

FLORA.

VOTRE père m'envoie sçavoir d'où naît tout ce bruit ? De grace, Seigneur, parlez plus bas.

DON FÉLIX.

Je vous entends, Mademoiselle ; il faut que je me retire...... Vous serez satisfaite. (*Il fait quelques pas ; Violante l'arrête*).

DONNA VIOLANTE.

Ne me quittez pas avant que je me sois justifiée.

DON FÉLIX.

Cela n'est pas possible.

DONNA VIOLANTE.

Rien ne seroit plus facile, si j'osois parler....

DON FÉLIX.

Si j'osois!..... Ha, ha, ha!..... Je vous en défie, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Dans un autre moment.....

DON FÉLIX.

Maintenant, ou jamais.....

DONNA VIOLANTE.

Je ne puis......

DON FÉLIX.

En ce cas, adieu la plus ingrate de toutes les femmes. (*Il se débarrasse de Violante, & sort précipitamment*).

DONNA VIOLANTE.

Eh bien! l'orgueil soutiendra ce que l'honneur & l'amitié ont commencé. (*Elle sort avec Flora*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre représente une Chambre dans la maison De Don LOPEZ.*)*

SCENE PREMIERE.

DON LOPEZ, *seul.*

EST-IL un mortel plus malheureux que moi ! La tête me tourne ; je ne sais quel parti prendre : Frédéric l'a sans doute aidée dans cette fuite.... Il faut qu'au moyen d'une échelle, elle soit sortie par la fenêtre.... & c'est Frédéric qui la lui aura procurée..... Fille ingrate !..... Mais je vais de ce pas chez son ravisseur...... j'y conduirai les alguazils ; nous fouillerons si bien dans sa maison, qu'elle ne pourra m'échapper ; & si je la retrouve, quelle sera ma vengeance !

(Il sort.)



SCENE II.

(Le Théatre représent la rue.)

Le Colonel BRITON, *tenant une lettre de* DONNA ISABELLA, GIBBY *le suit.*

BRITON.

LA fortune m'eſt favorable ! Si je n'ai pu voir ma belle inconnue, du moins elle me prépare un autre rendez-vous : ah ! combien j'aime les femmes prévenantes ! elles épargnent aux hommes la peine de les tromper. Une femme voilée m'a remis cette lettre.... c'est sans doute quelque duègne. Voyons le style de ce billet ? je suis persuadé qu'il est franc & aisé.... qu'il peint le caractère de celle qui l'a écrit. *(Il lit.)*

MONSIEUR,

« Du moment où je vous ai vu, vous m'avez plu ». Cela me paroît assez laconique.... *(Il lit.)* « Si vous voulez vous trouver à quatre heures ce » matin sur *la terriero del Passa*, une demi-heure » de conversation suffira pour m'insinuer favora- » blement dans votre esprit ». — Ha, ha ! une Donzelle philosophe ! Voilà, je crois, la première femme qui ne cherche dans un homme que l'esprit. *(Il lit.)* « Et si votre mérite répond à votre exté-

» rieur, l'aventure peut-être ne vous déplaira pas. » Je me flatte que vous ne chercherez point à » voir mon visage, & que vous ne démentirez pas » l'idée honnête que je me suis formée de vous ». — Hem, l'idée honnête! Elle m'accorde, j'espère, un peu de curiosité : allons, si je ne puis voir son visage, elle m'instruira du moins de sa demeure. — Gibby ?

GIBBY.

Me voici, Monsieur.

BRITON.

Suis-moi, mais reste toujours à quelques distances; m'entends-tu?

GIBBY.

Oui, Monsieur.

BRITON.

J'ai un rendez-vous avec une femme: lorsque nous nous séparerons, tu la suivras, & tu me diras sa demeure.

GIBBY.

Fort bien, Monsieur.

BRITON.

Allons, l'heure approche. — J'aime les femmes qui se lèvent de grand matin pour se livrer aux inclinations de leur cœur! C'est ainsi que les amans

préparent les plaisirs de leur journée, tandis que les mortels indifférens languissent encore dans les bras du sommeil.

(Ils sortent.)

SCENE III.

(Le Théatre représente une Chambre dans la maison de FRÉDÉRIC. *)*

INIS, LISSARDO.

LISSARDO.

VOTRE maîtresse s'est enfuie, dites-vous, & vous ignorez où elle est?

INIS.

Depuis qu'elle nous a vus ensemble, j'ai perdu sa confiance. Mais vous me paroissez bien sérieux?

LISSARDO, *en regardant sa bague.*

Moi? point du tout. — Mais à vous dire vrai, j'ai le dessein de changer ma manière de vivre; il y a un moment critique dans la vie où l'homme habile est sûr de faire sa fortune: il s'agit seulement de saisir ce moment heureux.

INIS, *à part.*

Que vois-je! une bague de diamant. Qui lui a donc fait ce cadeau? (*Haut.*) Vous avez-là une bien jolie bague, Lissardo.

LISSARDO.

C'est une bagatelle; — mais la Dame qui me l'a donnée est assez jolie. (*Il arrange son chapeau & se promène d'un air de suffisance.*)

INIS, *à part.*

Le fat! (*Haut.*) Comment nommez-vous cette Dame?

LISSARDO.

Fi donc: peut-on jamais faire une telle question à un Gentilhomme!

INIS, *riant.*

A un Gentilhomme! Mais le jeune homme s'oublie, je pense. Est-ce là l'amour que vous m'aviez juré? Ingrat! vous voulez donc ma mort?

(*Elle pleure.*)

LISSARDO.

La pauvre petite!

INIS.

C'est Flora sans doute qui vous a donné cette bague? mais.....

LISSARDO.

Non, parbleu, ce n'est pas Flora. (*A part.*) Toutes les femmes sont éprises de ma bague; mais je les attraperai bien. (*Haut.*) Ecoutez, ma chère Inis, ce bijou appartient à mon maître, il m'a chargé de la faire remonter. Allons, allons, mon enfant, essuyez vos larmes, & donnez-moi un baiser

SCENE IV.

Les précédens, FLORA, *sans être apperçue.*

INIS.

ETES-VOUS sincère?

LISSARDO, *en l'embrassant.*

Je te le jure.

FLORA, *à part.*

A merveille! Malgré la réserve de la petite Inis, je me suis toujours doutée de leur intelligence.

INIS.

Vous m'assurez aussi que vous n'avez pas vu Flora depuis votre retour.

FLORA, *à part.*

L'impertinente!

LISSARDO, *en embrassant Inis.*

Ce baiser en est le garant.

FLORA, *à part.*

Ah! le traître!

INIS.

Je puis être bien sûre que vous ne l'aimez pas?

LISSARDO.

Non, de par tous les diables! Ne vous ai-je pas toujours dit qu'elle m'inspiroit de l'aversion?

FLORA, *lui donnant un soufflet.*

Malheureux!

LISSARDO.

Me voilà bien......

INIS, *courant vers Flora.*

Que lui voulez-vous?

FLORA.

Je vous répondrai quand il me plaira. Retirez-vous, pleureuse que vous êtes.

INIS.

Qu'appellez-vous pleureuse? Allez, Madame la coureuse, passez-moi la porte, vous n'avez ni droits ni titres pour venir ici..

LISSARDO, *à part.*

Elles me disputent comme un apanage, mais le bon droit l'emportera.

FLORA, *à part.*

Je m'applaudis de mon stratagême.

LISSARDO, *à part à Inis.*

Que vous êtes folle d'écouter une femme jalouse qui cherche à nous brouiller. (*Il court vers Flora.*) Imbécile ! ne voyez - vous pas que je plaisante ? J'avois vu que vous nous suiviez, & je voulois punir votre curiosité : point de rancune, allons, allons, embrassons-nous.

FLORA.

N'espérez pas de m'attendrir par vos caresses....

DON FÉLIX, *dans les coulisses.*

Lissardo ! Lissardo !

LISSARDO.

Morbleu ! voilà mon maître. (*A part.*) Que ferai-je de ces deux Donzelles ?

INIS.

Ah ! ciel ! j'entends la voix de Don Félix. (*A part.*) Je ne veux pas qu'il me voye avec son laquais.

DON FÉLIX, *dans les coulisses.*

Lissardo ! où diable es-tu ?

LISSARDO.

Me voici, Monsieur.

FLORA.

Par où m'échapperai-je ?

LISSARDO.

Oubliez vos querelles, & cachez-vous dans cette armoire.....

FLORA.

Par-tout où vous voudrez, pourvu que je sois en sûreté. Allons, allons, Inis, suivez-moi.

(Elle entre dans l'armoire.)

INIS.

Plutôt mourir : — adieu, je vais tâcher de me sauver par l'escalier dérobé. *(Elle sort.)*

SCENE V.

DON FÉLIX, FRÉDÉRIC, LISSARDO.

DON FÉLIX.

TU dormois donc, maraut, puisque tu ne m'as pas répondu ?

LISSARDO.

Non vraiment, Monsieur, j'accourois.....

DON FÉLIX.

Allons vîte, qu'on mette mes chevaux ; je quitte Lisbonne, & n'y reviendrai de ma vie.

LISSARDO, *à part.*

Voilà du sérieux. *(Il sort.)*

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous, Don Félix? vous me paroissez bien agité.

DON FÉLIX.

Ah! mon ami! je suis la dupe d'une femme: — mais ce nom seul annonce l'inconstance.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible que Don Félix soit sans cesse le jouet des plus vils soupçons?....

DON FÉLIX.

Des soupçons! je ne suis que trop bien instruit pour mon malheur. Ah! Frédéric! Violante est une perfide...... je quitte Lisbonne sans retour...... il n'y a que vous ou mon rival, que je ne connois pas, qui puissent m'engager à y revenir..... Ah! si le hasard me faisoit rencontrer le traître, quel plaisir j'aurois à me venger de Violante!

SCENE VI.

Les précédens, LISSARDO.

LISSARDO.

AH ! Monsieur! Monsieur, voici Don Lopez.

DON FÉLIX.

Sait-il que je suis ici ?

LISSARDO.

Je l'ignore ; il demande à parler à M. Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Vous a-t-il vu ?

LISSARDO.

Je ne le crois pas.....

DON FÉLIX.

Caches-toi soigneusement. *(Lissardo sort.)*

FRÉDÉRIC, *à Don Félix.*

Passez au plus vîte dans cette chambre. Le voici.

(Don Félix entre dans une chambre.)



SCENE VII.

FRÉDÉRIC, DON LOPEZ.

DON LOPEZ, *dans les coulisses.*

RESTEZ ici, quand j'aurai besoin de vous, je vous appellerai. (*A Frédéric.*) Une affaire de la plus grande conséquence exige que personne ne nous écoute.

FRÉDÉRIC.

Nous sommes seuls ici. Parlez, Seigneur.

DON LOPEZ.

Vous m'avez insulté, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Qui? moi, Monsieur?

DON LOPEZ.

Vous-même: je suis vieux, mais j'ai un fils qui vengera cet affront... Hélas! mon fils est dans l'exil, il ignore les malheurs de sa maison.

FRÉDÉRIC.

Expliquez-vous, Seigneur, je ne comprends rien à ces discours.

DON LOPEZ.

Perfide! vous avez perdu ma fille,

FRÉDÉRIC.

Votre fille? Je ne mérite pas un tel reproche.

DON LOPEZ.

Vous l'avez engagée à s'enfuir de chez son père... rendez-là-moi sur-le-champ, ou.....

FRÉDÉRIC.

J'ignore où est votre fille, Seigneur.

DON LOPEZ.

Elle est ici....

FRÉDÉRIC.

Je vous jure, sur mon honneur, que je ne l'ai pas vue depuis le départ de son frère.

DON LOPEZ.

Vous ne l'avez pas vue? & pourquoi m'avez-vous parlé tantôt contre l'hymen de Don Guzman?

FRÉDÉRIC.

Par des motifs d'humanité: vous voyez ce qu'a produit la rigueur.

DON LOPEZ.

Propos! Vous l'avez aidée à s'échapper de ma maison par la fenêtre.

FRÉDÉDIC.

Il est étonnant qu'après vous avoir donné ma parole, vous osiez douter de mon innocence.

DON LOPEZ

Vous refusez de me satisfaire, mais je vais l'enlever malgré vous.... Hola! M. l'Alguazil.

FLORA *entrouvre l'armoire.*

Ah ! ciel ! je suis perdue.

FRÉDÉRIC.

Quelle audace! Vous vous en répentirez, Seigneur.

SCENE VIII.

Les précédens, L'ALGUAZIL *avec sa suite.*

DON LOPEZ.

C'EST ce que nous verrons. (*A l'Alguazil.*) Je vous ordonne, au nom du Roi, de m'aider dans la recherche de ma fille.... allons, suivez-moi.

(*Don Lopez s'avance vers la porte de la chambre où est Don Felix ; Frédéric tire son épée & l'empêche d'entrer.*

FRÉDÉRIC.

Avant tout, apprenez-moi de quel droit vous venez fouiller dans ma maison.

L'ALGUAZIL.

Quoi! osez-vous douter de mon autorité?

DON LOPEZ.

Sa crainte décèle son crime : entrez de force dans cette chambre.

FRÉDÉRIC.

Prenez garde, Don Lopez, j'en défendrai l'entrée au péril de ma vie !....

DON LOPEZ, *à l'Alguazil.*

Entrez, Messieurs ; Isabelle est ici. (*Frédéric résiste à la Garde.*) Arrachez-lui son épée....

(*Don Félix sort, il se joint à Frédéric.*)

DON LOPEZ.

Que vois-je ! c'est mon fils !....

L'ALGUAZIL, *à sa suite.*

Son fils ! Tant mieux : la bonne affaire ! Graces aux blessures d'Antonio ; si elles sont mortelles, voilà cinq cents pistoles de gagnées.

DON LOPEZ.

Malheureux père ! qu'ai-je fait !

FRÉDÉRIC.

Je vous l'avois dit, Seigneur.... Hola ! mes gens. (*Plusieurs domestiques entrent.*) Armez-vous, & que personne n'entre & ne sorte de cette maison que Don Félix.

DON FÉLIX.

Généreux ami !

L'ALGUAZIL, *à Frédéric.*

Que prétendez-vous faire?

FRÉDÉRIC.

Me défendre contre un homme dont l'intérêt avilit la dignité. — Vous n'êtes à mes yeux qu'une troupe de brigands.

DON FELIX *tire son épée.*

Nous allons voir, Messieurs, si vous gagnerez les cinq cents pistoles.

DON LOPEZ.

Arrêtez !.... (1). Je vous donnerai cette somme si Don Antonio meurt de ses blessures; en attendant, voici vingt pistoles pour boire à ma santé.

L'ALGUAZIL.

A ces conditions, nous nous retirons en silence.

DON LOPEZ.

Allons signer notre accord pour les cinq cents pistoles. — Ah! Félix! vos étourderies me coûtent cher..... mais nous en parlerons dans un autre moment. *(Il se retire avec les Alguazils.)*

DON FÉLIX.

Cher Frédéric! que de graces n'ai-je pas à vous rendre! — Mais quelle est donc cette aventure

(1) Aux Alguazils.

dont

dont mon père a voulu parler? Expliquez-vous frauchement.

FRÉDÉRIC.

Votre sœur s'est enfuie, mais j'ignore sa retraite.

DON FÉLIX.

Ma sœur!.... je vous crois, mon ami..... Ah! fortune! quand cesseras-tu de m'accabler...!

SCENE IX.

Les précédens, VASQUEZ.

VASQUEZ.

JE vous apporte des bonnes nouvelles, Seigneur; Antonio est retourné dans sa famille, & les Chirurgiens ont déclaré qu'il étoit hors de danger.

DON FÉLIX.

Le ciel en soit loué! Je pourrai donc librement chercher mon rival, & venger l'insulte que nous fait ma sœur. (*A Frédéric.*) Mais sachez, je vous prie, si la nouvelle de la guérison d'Antonio est fondée.

FRÉDÉRIC.

J'y cours. (*A Vasquez.*) Ne laisses entrer personne chez Don Félix avant mon retour. (*Il sort.*)

VASQUEZ.

Comptez sur mon zèle, Monsieur.

(Il sort.)

FLORA *entr'ouvre la porte de l'armoire.*

Félix est seul..... feignons d'être chargée d'un message pour lui..... Mais que dira-t-il en me voyant dans cette armoire ?

SCENE X.

Les précédens, DONNA VIOLANTE.

(Vasquez l'empêche d'entrer.)

VASQUEZ.

JE vous assure, Madame, qu'il n'est point ici.

DONNA VIOLANTE, *en dehors.*

Je sais le contraire. (*Elle entre de force.*) Vous êtes d'un accès aussi difficile qu'un Ministre d'État.

FLORA, *en fermant l'armoire.*

Ah! ciel!.... c'est ma maîtresse.

DON FÉLIX.

C'est Frédéric, sans doute, que vous cherchez? il vient de sortir, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Non, Monsieur, c'est vous que je cherche.

DON FÉLIX.

Après ce qui s'est passé, cet empressement a droit de me surpendre.

DONNA VIOLANTE.

Vous êtes bien injuste !...

DON FÉLIX.

Quoi ! vous voulez démentir mes yeux ? Si je n'avois pas été témoin de votre inconstance, peut-être pourrois-je me reprocher ma conduite.

DONNA VIOLANTE.

Songez-y, Don Félix ; si j'étois infidelle comme vous m'en faites le reproche, oublierois-je la fierté de mon sexe pour me réconcilier avec vous ? On feint mal une passion qu'on ne sent pas.... rien ne m'oblige à vous aimer : tant que nous sommes libres, rien ne nous fait un devoir d'obéir à votre sexe ; mais le vôtre est de nous respecter.

DON FÉLIX.

Vous cherchez vainement à me persuader ; je suis résolu de briser ma chaîne. — Vous m'étiez plus chère que la vie ; mais je renoncerai au bonheur avant de souffrir qu'on trouble mon repos, ou qu'on trompe ma raison.

DOMNA VIOLANTE.

Peut-on aimer ce qu'on n'estime point ? Ah ! Don Félix ! l'estime bannit les soupçons, & l'amant délicat n'en croit pas même ses yeux, lorsqu'il s'agit d'offenser l'objet de sa tendresse.

DON FÉLIX.

Votre conduite dément ce langage, Madame, & cela me suffit. Si vous avez tant de délicatesse....

SGENE XI.

Les précédens, VASQUEZ.

DON FÉLIX.

QUE diable viens-tu faire ici ?

VASQUEZ.

Pardon, Seigneur ! je viens prendre les habits de mon maître.

DON FÉLIX.

Dépêches - toi.

VASQUEZ, *ouvrant l'armoire & appercevant Flora qui s'enfuit, court lui-même d'un autre côté, en criant :*

Au secours ! au secours ! le diable est dans l'armoire.

DONNA VIOLANTE.

Quoi! une femme cachée dans ces lieux? A merveille, Don Félix.

DON FÉLIX.

Que dites-vous? J'ignorois qu'il y eût une femme cachée dans cette armoire.

DONNA VIOLANTE.

J'ai tout vu, & cela me suffit.

SCENE XII.

Les précédens, LISSARDO.

DON FÉLIX.

PARLES, malheureux! .... est-ce toi qui conduis ici des femmes à mon insçu?

LISSARDO, *à part.*

Que deviendrai-je!

DONNA VIOLANTE.

Courage, Lissardo, déployez ici tout votre esprit, & tiré votre maître de cet embarras.

LISSARDO.

De cet embarras, Madame.... non... non.... non,

il n'est pas nécessaire de déployer mon esprit..... pour..., pour.... pour une telle bagatelle..... Elle est venue, il est vrai.... & cependant ce n'est pas comme..... comme.... ce qu'on appelle pour parler directement à.... à..... à mon maître, Madame.

DON FÉLIX.

Parles, faquin, ou je te passerai mon épée au travers du corps.

DONNA VIOLANTE.

Ne craignez rien, Lissardo, votre maître seroit bien fâché que vous disiez la vérité.

DON FÉLIX.

Je ne crains rien, Madame.

LISSARDO, *à part.*

Je ne sais que dire, la frayeur m'empêche même de mentir.

DON FÉLIX.

Coquin! vas chercher cette femme, je veux absolument savoir qui l'a conduite dans cette maison.

DONNA VIOLANTE, *à Lissardo.*

Je vous défends de sortir; je ne veux pas que votre maître ait à rougir de sa faute, mon cœur est jaloux de sa réputation. Ecoutez-moi, Félix, faisons un arrangement; ne me questionnez plus sur l'aventure de la fenêtre, & je vous pardonnerai votre offense.

DON FÉLIX.

Mon offense? Il est vil de recevoir un pardon quand on n'est point coupable ; mais votre cœur honteux de sa perfidie voudroit excuser sa trahison aux dépens de mon innocence.

DONNA VIOLANTE.

Téméraire ! est-ce ainsi que vous répondez à ma générosité? Au-lieu d'avouer votre faute, vous osez m'insulter..... votre conduite déshonore un homme de votre rang. Je ne le vois que trop ; vous fondez le droit de m'affliger sur votre propre inconstance ; vous rougissez d'être perfide, & vous cherchez à m'en faire supporter le blâme. — Je ne m'étonne plus qu'on s'est tant opposé à m'admettre chez vous.... C'en est fait, ce dernier trait me rend ma liberté : je vais obéir aux vœux de mon père.

(*Elle sort.*)

DON FÉLIX.

Ah ! Violante ! qu'allez-vous faire? Hélas ! si elle consent d'aller au Couvent, je la perds pour toujours. Ma chère Violante ! je ne puis vivre sans vous..... Je l'ai insultée... son cœur ignore les détours.... comment réparerai-je ma faute ! (*A Lissardo.*) Malheureux ! avoue-moi franchement quelle femme s'est cachée dans cette armoire?

Lissardo *se jette aux genoux de Don Félix.*

Promettez-moi, Seigneur, de me pardonner, & je vous dirai la vérité.

Don Félix.

Je te le promets.

Lissardo.

C'est... c'est.... c'est Mademoiselle Flora, Seigneur, la suivante de Donna Violante. Il faut savoir, Monsieur, que nous nous aimons depuis long-temps; Flora n'a pas voulu que vous en fussiez instruit, elle m'est venu voir pour causer ensemble un petit quart-d'heure; & lorsqu'elle a entendu votre voix, elle s'est cachée dans cette armoire; je n'ai jamais osé l'avouer devant Donna Violante, vous comprenez la raison, Monsieur, mais c'est en vérité *la pure vérité* de notre aventure.

Don Félix.

Maraud! vas, cours, vois si Violante est retournée chez elle.

Lissardo *sort en courant.*

J'y vais, Monsieur.

Don Félix, *seul.*

Je dois la convaincre de ma fidélité. Que le cœur

d'un amant est irrésolu ! Ah ! combien la femme a du pouvoir sur notre esprit ! en vain cherchons-nous d'éviter sa tyrannie : un seul mot, un seul regard nous soumettent bientôt à son empire.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

(*Le Théatre représente la Terriera del Passo.*)

LE COLONEL BRITON, DONNA ISABELLA, GIBBY *suit à quelque distance.*

BRITON.

Vous dites, Madame, qu'il est impossible de vous voir chez vous.

DONNA ISABELLA.

Tout s'y oppose.

BRITON.

Daignez donc consentir à me suivre chez moi, je loge chez un négociant, nommé Frédéric : il est honnête & discret.

DONNA ISABELLA, *à part.*

Qu'entends-je! nouveau motif pour me cacher.

BRITON.

Vous ne vous repentirez pas de cette démarche: — vous posséderez seul mon cœur.

DONNA ISABELLA.

Mais votre cœur est-il entiérement libre?

BRITON.

C'est un *franc-aleu*, ma chère amie; je vous proteste que vous ferez un bon marché.

(Il l'embrasse.)

GIBBY.

La conversation s'échauffe; en attendant je vais dormir encore un petit quart d'heure.

(Il se couche.)

DONNA ISABELLA.

Si je fais un bail, ce doit être pour la vie.

BRITON.

Vous me posséderez tant qu'il vous plaira: allons chez moi, ma chère, nous y signerons le contrat.

DONNA ISABELLA.

Rien ne presse. Ah ! Colonel ! il y a bien des affaires à arranger avant l'arrivée du Notaire & du Curé.

BRITON.

Il n'est pas nécessaire de tant de cérémonie.

DONNA ISABELLA.

Cependant il est impossible autrement que je vous suive.

BRITON.

Comment ? vous me faites sortir des bras de Morphée pour ne rien achever ? Si du moins j'avois l'avantage de voir vos traits, je pourrois vous tenir sans doute un autre langage, (*A part.*) si vous me plaisiez toutefois.

DONNA ISABELLA.

Je n'ose pas exposer mon visage aux regards d'un inconnu ; quand nous nous connoîtrons davantage, peut-être je satisferai votre curiosité. (*Elle fait quelques pas pour se retirer.*

BRITON.

Non, non, il faut me satisfaire aujourd'hui.

DONNA ISABELLA.

Cela ne se peut pas, nous nous reverrons bientôt..... si vous insistez, vous me perdez sans retour : adieu, votre honnêteté sera la règle de ma conduite.

(Elle sort.)

BRITON.

Je veux bien, Madame, pour cette fois m'en tenir à ces marchés d'aveugles; mais si Gibby observe mes ordres, je serai plus fin que vous, ma belle. Toutes ces intrigues romanesques me paroissent fort insipides... Mais, que vois-je ? Mon coquin de valet est endormi..... Faquin, ne t'avois-je pas ordonné de suivre cette Dame ? est-ce ainsi que tu m'obéis ? *(Il lui donne des coups ; Gibby se frotte les yeux & baille.)*

GIBBY.

Vous avez raison, Monsieur; mais comme vous l'aviez si près de vous, je n'ai pas cru qu'il fallût la surveiller.

BRITON.

Tais-toi, maraud, & cours après elle : si tu ne m'apportes des bonnes nouvelles, gardes-toi de paroître devant moi.

(Il sort.)

GIBBY, *seul.*

Voilà parbleu une rude besogne! c'étoit bien la peine de faire trois cents milles pour venir à Lisbonne y poursuivre.... une femme. Non, je ne m'en consolerai jamais..... Mais où est-elle allée? où la trouverai-je? Bon, la voici.

SCENE XIV.

DONNA VIOLANTE *traverse le Théâtre,* GIBBY *court après elle.*

GIBBY.

MADAME! Madame! je suis bien aise que vous & moi soyons en sûreté.

DONNA VIOLANTE.

Que veut-il dire? Allez, mon ami, passez votre chemin.

GIBBY.

Cela ne se peut pas, mon maître m'a ordonné de vous suivre

DONNA VIOLANTE.

Qui est votre maître?

GIBBY.

Ho, dame! vous le savez aussi-bien que moi; il n'y a qu'un moment qu'il vous a quittée.

DONNA VIOLANTE.

Vous vous trompez, mon ami. (*Elle entre dans la maison de Don Pédro.*

SCENE XV.

GIBBY, LISSARDO, *au fond du Théatre*

LISSARDO.

VIOLANTE est entrée chez elle; mais il me paroît que cet animal d'Ecossois lui a parlé; je veux m'en instruire, peut-être découvrirai-je quelque chose qui me raccommodera avec mon maître.

GIBBY.

La voilà partie, & je suis aussi instruit qu'auparavant: si quelqu'un passe ici par hasard, je lui demanderai qui est-ce qui habite cette maison. Ha, ha! voici justement une personne qui pourra me tirer d'embarras. (*A Lissardo.*) Pourriez-vous me dire, Monsieur, qui demeure dans cette maison?

LISSARDO.

Don Pédro de Mendoza.

GIBBY.

Avez-vous vu la Dame qui vient d'y entrer tout-à-l'heure ?

LISSARDO.

Oui, Monsieur.

GIBBY.

La connoissez-vous ?

LISSARDO.

Sans doute; c'est Donna Violante, fille de Don Pédro. (*A part.*) Pourquoi donc toutes ces questions, j'y entrevois du mystère ? (*Haut.*) Il fait bien froid ce matin; je crois qu'un verre d'eau-de-vie nous conviendroit assez.

GIBBY.

Parbleu je suis de votre avis.

LISSARDO.

Vous m'avez l'air d'un honnête-homme, allons boire un petit coup ensemble.

GIBBY.

Je le veux bien.

LISSARDO.

Venez, mon cher, suivez-moi.

(Il sort.)

GIBBY.

Don Pédro de Mendoza : — Donna Violante, sa fille. Fort bien : après mon déjeûner j'en instruirai mon maître. *(Il sort.)*

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

(Le Théatre représente l'appartement de DONNA VIOLANTE.*)*

SCENE PREMIERE.

DONNA VIOLANTE, *d'un air chagrin*, DONNA ISABELLA *entre d'un air satisfait.*

DONNA ISABELLA.

AH! ma chère Violante! je vous cherche depuis une heure : il faut vous instruire d'une aventure charmante qui vient de m'arriver.

DONNA VIOLANTE.

Vous choisissez bien mal votre temps, ma chère.

DONNA ISABELLA.

Pardon, ma tendre amie, mais je puis me flatter, je crois, de toucher à la fin de mes malheurs......

DONNA VIOLANTE.

Hélas! les miens commencent.

DONNA ISABELLA.

Enfin j'ai vu l'objet de tous mes vœux....

DONNA VIOLANTE.

Et moi, celui que je devrois haïr.....

DONNA ISABELLA.

Je me flatte que vous m'aiderez à découvrir ses sentimens.....

DONNA VIOLANTE.

Hélas ! Isabella ! je ne suis pas heureuse en découvertes, j'en ai fait une qui me perce le cœur.... votre frère est un perfide.....

DONNA ISABELLA.

Mon frère ? je n'en crois rien.

DONNA VIOLANTE.

Je vous le jure.....

DONNA ISABELLA.

On a voulu le noircir dans votre esprit.....

DONNA VIOLANTE.

Non, non, croyez-en mon amour : si je n'avois pas été le témoin de son ingratitude, personne ne seroit parvenu à me faire douter de sa foi.

DONNA ISABELLA.

Quel nouveau malheur ! mon frère va rompre les liens qui nous unissent.

DONNA VIOLANTE.

Vous m'offensez, Isabella, votre mérite est le garant de mon amitié pour vous.....

DONNA ISABELLA *l'embrasse.*

Pardon, ma chère, ma tendre amie ! — Mais apprenez-moi le sujet de vos peines ?

DONNA VIOLANTE.

Vous le saurez dans un autre moment : — occupons-nous de votre bonheur.

DONNA ISABELLA.

J'ai vu ce matin l'homme qui m'a conduite ici ; il est honnête, aimable & bien fait, il possède toutes les qualités que je desirois de trouver dans un époux. — Excusez ma témérité ; j'ai dit à Flora de nous l'amener ici....

DONNA VIOLANTE.

Ici ? pourquoi faire ?

DONNA ISABELLA.

Pour m'épouser.

DONNA VIOLANTE.

Vous épouser ? vous êtes donc dans le dessein de lui en faire la proposition ?

DONNA ISABELLA.

Non : mais j'espère que vous voudrez bien vous charger de cette commission.

DONNA VIOLANTE.

Qui, moi ? je ne puis accepter un pareil emploi ;

je ménage si mal mes propres affaires, que je n'ose me charger de celles d'autrui. Mais, ma chère Isabella, votre conduite me paroît un peu imprudente; vous ne vous contentez pas d'avoir un rendez-vous avec un inconnu, vous l'engagez encore à s'introduire ici.... Avez-vous oublié les chagrins où vous m'avez déja exposée ?

DONNA ISABELLA.

Hélas! épargnez-moi ces reproches; je conviens de mes torts, mais je sacrifierai désormais ma tranquillité à votre repos..... Ne me refusez pas cette dernière faveur: quelques momens d'entretien peuvent changer peut-être ma destinée, éclaircir votre conduite, & ramener mon frère à vos genoux.

DONNA VIOLANTE.

Puissiez-vous ne jamais vous repentir de cette intrigue!.... Sait-il que vous êtes la personne qu'il a conduite en ces lieux ?

DONNA ISABELLA.

Non, j'étois voilée lorsque je l'ai vu; & pour l'empêcher de reconnoître la maison, j'ai ordonné à Flora de l'introduire ici par la porte de derrière.....

DONNA VIOLANTE.

C'est celle par où Félix doit passer; s'ils se rencontrent, que deviendrai-je? En vérité, ma chère, je ne saurois approuver cette inconséquence.

SCENE II.

Les précédens, FLORA.

FLORA.

LE Colonel vous attend, Madame.

DONNA VIOLANTE, *à Flora*.

Comment osez-vous vous charger d'une pareille commission sans m'en instruire ?

DONNA ISABELLA.

Il n'est plus temps de vous fâcher, ma chère Violante, considérez la nécessité de me soustraire aux poursuites d'un père.

DONNA VIOLANTE.

Cette raison vous excuse; mais comment faire ?

DONNA ISABELLA.

Rentrons : nous nous consulterons dans la chambre voisine pendant que Flora conduira le Colonel dans celle-ci.

(*Elles sortent.*)



SCENE III.

LE COLONEL BRITON, FLORA.

FLORA.

RESTEZ ici, Monsieur, Madame va se rendre à l'instant dans ce sallon.

BRITON.

Fort bien, Mademoiselle. (*Flora sort.*) C'est un pays charmant que celui-ci; il n'y a pas vingt-quatre heures que j'y suis, & voilà déja trois intrigues! Mais je n'aime pas la chasse quand je ne profite pas du gibier.

SCENE IV.

LE COLONEL BRITON, DONNA VIOLANTE, *voilée.*

BRITON.

AH! voilà une femme bien faite!.... quel bonheur si sa beauté répond à sa taille! — Je me rends à vos ordres, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Êtes-vous bien convaincu, Monsieur, que je suis la personne que vous cherchez ici?

BRITON.

Je m'en flatte, Madame. (*Il lui baise la main.*)

DONNA VIOLANTE.

Nous n'avons point de temps à perdre en vains complimens, (*Il veut l'embrasser.*) la loi s'oppose à ces libertés....

BRITON.

La loi est muette quand l'amour parle (*A part.*) encore du mariage !

DONNA VIOLANTE.

A vous entendre, on pourroit soupçonner que vous avez de l'aversion pour le mariage : n'avez-vous rencontré dans vos voyages aucune femme dont les charmes puissent fixer votre cœur ?

BRITON.

Daignez vous regarder, Madame, & vous verrez ma réponse.

DONNA VIOLANTE.

Ce n'est pas moi, Monsieur, qui aspire à cet avantage.

BRITON.

J'en suis fâché, Madame; tout annonce en vous l'empire de l'amour. (*A part.*) A quoi cette intrigue aboutira-t-elle ?

DONNA VIOLANTE.

Soyez franc, Colonel, & vous ne vous repentirez pas de cette aventure.

BRITON, *à part.*

Je n'aime pas toutes ces précautions. (*Haut.*) Je me fais gloire d'être sincère, Madame, mais je crains qu'un aveu d'où dépend mon bonheur n'offense votre délicatesse.

DONNA VIOLANTE.

Parlez sans inquiétude.

BRITON.

J'avoue que la nuit dernière une Dame a blessé mon cœur en tombant par une fenêtre; j'en suis éperdument amoureux, mais j'ignore son nom, son rang; j'ignore si elle est femme, fille ou veuve.... Seroit-ce vous, Madame, à qui je dois ce doux sentiment?

DONNA VIOLANTE.

Non, Monsieur, mais je puis vous donner des nouvelles de cette Dame; elle est fille d'un Grand d'Espagne, elle possède une fortune de vingt mille pistoles: si vous êtes libre, vous pourrez obtenir sa main & sa fortune.

BRITON.

J'accepte l'un & l'autre de tout mon cœur: mais

dites-moi, adorable inconnue, suis-je assez heureux pour que ce soit vous qui me préparez tant de faveurs ?

DONNA VIOLANTE.

Je vous le répète, ce n'est pas moi; — mais trouvez-vous ce soir à six heures sur la *Terriero del Passa*, celle qui vous aime y viendra, elle aura un mouchoir blanc à la main, ayez soin d'amener un Prêtre, & vous vous unirez pour la vie.

BRITON.

Je me conformerai à vos ordres, Madame....

SCENE V.

Les précédens, FLORA *entre précipitamment*, *& parle bas à Violante.*

DONNA VIOLANTE, *bas à Flora.*

IL traverse le jardin, dites-vous? Dieux! que ferons-nous?

BRITON.

Vous paroissez inquiète, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Ah! Monsieur! mon père vient d'arriver, il ne faut pas qu'il vous trouve chez moi.

BRITON.

Ne puis-je pas sortir par cette porte?

DONNA VIOLANTE.

Gardez-vous-en bien; c'est celle par où il entre. (*A Flora.*) Comment éviter cettte rencontre?... Par-ici, Colonel, entrez dans ma chambre à coucher,... que votre silence soit égal au prix que vous attachez à celle qui va s'unir à vous.

BRITON.

A ces conditions, je périrai avant de dire un seul mot.

(*Flora le conduit dans la chambre de Violante.*)

SCENE VI.

Les précédens, DON FÉLIX.

DON FÉLIX, *à l'entrée des coulisses.*

OU peut être ce faquin de Lissardo? — Ha! voici Violante! — que ses regards sont indifférens! — Ma visite semble vous importuner, Madame.

DONNA VIOLANTE.

Faut-il s'en étonner? Je ne m'attendois pas à tant d'audace, après ce que j'ai vu tantôt.

DON FÉLIX.

Tant d'audace ! Attribuez plutôt ma démarche à l'effort d'un cœur généreux; — la pureté de mes sentimens pour vous s'offense d'un tel soupçon : je viens pour éclaircir un mystère qui vous prouvera mon innocence, Flora peut vous en insruire. — Lissardo m'assure que c'est elle que vous avez vu sortir de cette fatale armoire.

DONNA VIOLANTE, *en regardant Flora.*

A merveille ! pourquoi m'avez-vous laissez dans l'erreur ? quelles affaires aviez-vous-là, Mademoiselle ?

DON FÉLIX.

Lissardo & Flora suivent notre exemple.

FLORA.

J'aime à imiter mes supérieurs, Madame.

DON FÉLIX.

Me voilà justifié, jespère....

DONNA VIOLANTE.

Il n'est plus temps, puisqu'il faut nous séparer.

DON FÉLIX.

Nous séparer ! vous en parlez bien tranquillement, Violante. — Pouvez-vous oublier si-tôt combien je vous aime ?

DONNA VIOLANTE.

Je voudrois en perdre jusqu'au souvenir. Mais parlons de Flora.....

DON FÉLIX.

Il faut lui pardonner, — il faut... insensé !... c'est moi qui suis outragé, & cependant je n'ai plus le même pouvoir sur votre esprit.

DONNA VIOLANTE.

On pardonne plus aisément à l'objet aimé qu'à soi-même.... Allez, Flora, veillez sur mon père, de crainte qu'il ne vienne nous interrompre.

(*Flora sort.*)

DON FÉLIX, *tendrement.*

Vous m'aimez donc, Violante ?

DONNA VIOLANTE.

Pourquoi voulez-vous que ma bouche répète ce que mes yeux vous ont dit tant de fois ?

DON FÉLIX, *se jettant aux pieds de Violante.*

Ah ! ne laissons juger de l'amour qu'à ceux qui en connoissent tout le prix ; quelle magie étonnante renferme un regard tendre ! un soupir étouffe la colère d'un amant outragé, & change sa fureur en un aimable délire..... Ah ! Violante ! l'affreux souvenir de la fenêtre me perce le cœur.... Si vous vouliez seulement éclaircir ce soupçon ?

DONNA VIOLANTE.

N'en parlons plus, avant peu vous en serez instruit.

DON FÉLIX.

J'y consens, mais à condition que vous ne songerez plus au couvent.

DONNA VIOLANTE.

Ah! Félix! l'amour dans notre sexe l'emporte souvent sur la raison: les projets formés dans la colère s'oublient bientôt au raccommodement.

SCENE VII.

Les précédens, FLORA, *d'un air empressé.*

FLORA.

MADAME! Madame! Don Pédro, votre père, sort du jardin, il en a fermé la porte, & s'achemine de ce côté-ci en grondant.

DONNA VIOLANTE.

Félix! nous sommes perdus! il n'est plus possible d'échapper.

DON FÉLIX.

Quel parti prendre? cachez-moi dans votre chambre. (*Il court vers la porte & l'entrouve.*)

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Le Colonel s'y est caché. (*Haut.*) Non, non, mon père vous y verra.

DON FÉLIX, *à part.*

Il me semble d'y avoir apperçu un homme; il faut le guetter de près.

FLORA, *à Violante.*

Je vous tirerai d'embarras, (*A Don Félix.*) donnez-moi votre épée, je me charge du reste.

(*Elle sort.*)

DON FÉLIX, *à part.*

A moins d'être sorcier, il ne m'échappera pas.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Je succombe à ma frayeur!

FLORA *revient avec une capotte de femme.*

Mettez cette capotte, Don Félix, mais sur-tout ne parlez pas.

DON FÉLIX.

Ne craignez rien, (*A part.*) j'observerai mon rival de près.

SCENE VIII.

Les précédens, DON PÉDRO.

DON PÉDRO, *criant de loin.*

POURQUOI a-t-on ouvert la porte du jardin? Ha, ha! qui avons-nous-là?

FLORA.

C'est ma mère, Seigneur.

DON PÉDRO.

Vous paroissez un nain à côté d'elle.... Combien d'enfans avez-vous, la bonne mère?

DONNA VIOLANTE, *à part.*

S'il répond, tout est perdu.

FLORA.

Elle est sourde depuis plus de vingt ans.

DON PÉDRO.

La pauvre femme!.... elle est furieusement enveloppée dans cette capotte. (*Il approche pour lever le capuchon.*)

FLORA.

Prenez garde, Monsieur....

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Ah! ciel!.... (*Haut.*) elle a mal aux yeux, & craint beaucoup la lumière.

DON PÉDRO.

Elle a raison. — Dites-lui de s'asseoir, & donnez-lui quelques rafraîchissemens.

DONNA VIOLANTE.

Sa fille en aura soin. — Allez, Flora, conduisez votre mère dans l'office.

DON PÉDRO.

Donnez-lui tout ce qu'elle demandera; m'entendez-vous?

FLORA.

Oui, Seigneur, elle profitera de vos bontés.

(*Flora sort avec Don Félix.*)

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Je respire!

DON PÉDRO.

Savez-vous, ma chère Violante, que la fille de Don Lopez s'est enfuie au moment où il alloit la marier?

DONNA VIOLANTE.

O! ciel! est-il possible!

DON PÉDRO.

Ce pauvre père est bien malheureux par ces enfans!

fans ! — (*A part.*) L'indifférence de ma fille me garantit de pareils dangers.

DONNA VIOLANTE.

Ah ! que l'amour entraîne souvent de regrets !

DON PÉDRO.

Vous avez bien raison, ma fille, votre bonheur commencera la semaine prochaine, je pense.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Il commencera plutôt. (*Flora revient.*)

DON PÉDRO.

L'Abbesse me mande qu'elle n'aspire qu'après l'instant de vous revoir, tout est proposé pour ce beau jour. Ah ! ma chère fille ! que vous allez être heureuse ! l'état que vous embrasserez vaut mieux que celui du mariage : un époux prodigue vous ruine, & un jaloux vous désole & vous fait mourir de chagrin.

FLORA.

Pour moi, j'aimerois autant mourir de chagrin que d'ennui : si j'étois votre fille, je sais bien ce que je ferois.

DON PÉDRO.

Que feriez-vous, Madame la babillarde ?

FLORA.

Si mon père vouloit me forcer à renoncer au

monde, je ferois valoir les droits que je tiens de la nature.

DON PÉDRO.

Les beaux préceptes ! Mais l'effronterie est l'écusson d'une soubrette, le mensonge & la fourberie lui servent de supports. Allez, allez, Mademoiselle, si je n'étois certain de la prudence de ma fille, je ne lui permettrois pas d'avoir un si bon Précepteur.

DONNA VIOLANTE, *à Flora.*

Vous parlez aujourd'hui bien différemment d'hier au soir ... Ne l'écoutez pas, mon père, elle aime à tel point le couvent, qu'elle m'a promis de m'y suivre.

DON PÉDRO.

Ne consentez pas à une pareille folie, elle pervertiroit bientôt toute la communauté...... Écoutez, Violante, je suis obligé d'aller pendant trois jours à la campagne, pour terminer quelques affaires avec mon frère; mais ne vous inquiétez pas, je ne manquerai pas de revenir pour la cérémonie. Adieu, mon enfant, croyez que votre père s'occupe sans cesse de votre bonheur; suivez-moi jusqu'à la porte.

(Il sort avec Violante.)

FLORA.

Délivrons maintenant notre prisonnier. M. le Colonel ? M. le Colonel?

SCENE IX.

FLORA, LE COLONEL BRITON.

BRITON, *à la porte.*

ME voici. — Le champ est-il libre?

FLORA.

Oui, oui; vous pouvez paroître en toute sûreté; — mon maître a fermé la porte du jardin, vous escaladerez le toit de l'orangerie, & vous franchirez le mur pour vous échapper.

BRITON.

Pour obtenir l'objet de ma tendresse, je braverai tous les dangers. (*Il sort avec Flora.*)

SCENE X.

DON FÉLIX *entre du côté opposé, & bientôt après,* DONNA VIOLANTE.

DON FÉLIX.

JE me suis caché sous l'escalier jusqu'à ce que Don Pédro se soit retiré. (*Violante ouvre la porte.*) Que vois-je! Violante m'a prévenu.

(*Il se met à l'écart.*)

DONNA VIOLANTE.

Je puis maintenant me débarrasser de cet étranger. (*Elle va vers la porte où le Colonel a été caché.*) Monsieur? Monsieur? vous pouvez sortir.

DON FÉLIX *la suit sans être apperçu, il avance.*

Le peut-il, Madame? & mes soupçons étoient-ils fondés? Perfide!

DONNA VIOLANTE.

Ah! ciel!

DON FÉLIX *tire son épée, & s'approche de la porte.*

Qui que tu sois, sors, viens recevoir le prix de tes infâmes desseins.

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Je vais tout avouer.

DON FÉLIX.

Quoi! tu refuses d'obéir! Je saurai t'arracher de ces lieux que tu profanes, & punir ton audace.

(*Il force la porte de la chambre & entre.*)

DONNA VIOLANTE.

Pauvre Isabella! ton malheur est certain!

SCENE XI.

Les précédens, FLORA.

FLORA.

DIEU-MERCI, Madame, le Colonel est sorti.....

DONNA VIOLANTE.

Ah ! Flora ! je triomphe.

DON FÉLIX *revient.*

Sans doute le diable, toujours jaloux de plaire à votre sexe, a dérobé mon rival à mon juste courroux.

DONNA VIOLANTE.

De qui parlez-vous? (*Elle rit.*) Ne vous corigerez-vous jamais de vos caprices ?

DON FÉLIX.

Me tromperez-vous toujours ?

DONNA VIOLANTE.

Vous vous trompez vous-même, Félix : croyez-vous donc que je ne vous avois pas vu ? La plaisante aventure ! J'ai voulu vous jouer ce tour pour m'amuser à vos dépens ; j'étois bien sûr que vous donneriez dans le paneau ; — mais je suis bien aise de connoître à fond votre humeur jalouse : en vérité, avec un tel époux je passerai d'heuraux momens.

DON FÉLIX.

Quoi ! — ce n'étoit donc que pour m'éprouver ?

DONNA VIOLANTE.

Vos yeux ont dû vous en convaincre.

DON FÉLIX.

Je vois bien maintenant que la foi est nécessaire en amour; l'homme qui s'est laissé subjuguer par une femme, doit renoncer à la vue, & n'avoir plus d'autres yeux que les siens.

DONNA VIOLANTE.

Du moment que l'hymen nous enchaîne, que vous vous vengez bien de cette soumission !

DON FÉLIX.

Ah! Violante! l'hymen calmeroit mes alarmes: quand pourrai-je me flatter d'obtenir cette faveur?

DONNA VIOLANTE.

Mon père va partir pour la campagne.....

DON FÉLIX.

Profitons de ce moment favorable pour terminer mes peines, & assurer mon bonheur.

DONNA VIOLANTE.

Mais..... mais..... je ne puis rien vous refuser, Félix..... Retirez-vous, mon père pourroit vous surprendre..... nous parlerons demain de notre mariage.

DON FÉLIX.

Demain? Ah! ma chère amie! que ne puis-je accélérer la marche rapide du temps.

(*Il sort d'un côté, & Violante, suivie de Flora, sortent de l'autre.*) *Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.

(Le Théatre représente une Salle dans la maison de FRÉDÉRIC.)

SCENE PREMIERE.

DON FÉLIX, FRÉDÉRIC, *& bientôt après*, LISSARDO.

DON FÉLIX.

TOUT conspire pour mon bonheur ! Vous m'apprenez que Don Antonio est mieux, & Violante me pardonne.

FRÉDÉRIC.

Je partage sincèrement votre félicité.

DON FÉLIX, *voyant Lissardo.*

Tu es exact, maraut; ne t'avois-je pas ordonné de m'apprendre si Violante étoit retournée chez elle en sortant d'ici tantôt ?

LISSARDO.

Il y a des bonnes raisons pour ce retard, Monsieur. — Oui, Monsieur, elle est retournée chez elle.

FRÉDÉRIC.

La grande nouvelle! Don Félix en est déja instruit; il en sort à l'instant.

LISSARDO, *à Don Félix.*

Permettez-moi de vous dire un mot à l'oreille, Monsieur.

DON FÉLIX.

Qu'est-ce ?

(Ils parlent bas, Félix paroît inquiet.)

FRÉDÉRIC.

Félix paroît inquiet..... il pâlit..... que peut-on lui apprendre ?

DON FÉLIX, *haut.*

Tu dis que c'est un valet Ecossois appartenant au Colonel Briton qui t'en a instruit, qui t'a appris que Frédéric connoît cet étranger? — Morbleu! si tu dis vrai, elle est la plus perfide des femmes. *(A Frédéric.)* Connoissez-vous certain Colonel Ecossois, nommé Briton ?

FRÉDÉRIC.

Oui : pourquoi cela ?

DON FÉLIX, *à part.*

Feignons! *(Haut.)* Lissardo a eu quelque dispute avec son laquais.

FRÉDÉRIC.

J'en suis fâché; j'ai connu autrefois le Colonel

en Angleterre, & l'ayant rencontré par hasard hier au soir, je l'ai engagé à venir loger chez moi; c'est un homme bien né, qui jouit d'une certaine aisance; il est honnête &.....

DON FÉLIX.

Est-il galant?

FRÉDÉRIC.

Tout comme un autre..... Mais le voici.

SCENE II.

Les précédens, BRITON.

FRÉDÉRIC.

JE suis bien aise de vous voir, mon cher Colonel, j'étois inquiet de vous.

BRITON.

Ah! mon ami! si vous saviez toutes les aventures qui me sont arrivées depuis tantôt.....

DON FÉLIX.

Je n'en suis pas surpris; un homme de votre mérite n'en manquera point dans Lisbonne.

BRITON.

Je ne suis pas digne de cet éloge; cependant j'ai manqué d'être enlevé.

DON FÉLIX.

Par qui?

BRITON.

Je l'ignore: — tout ce que je sais, c'est que la femme qui m'a voulu jouer ce tour m'a paru charmante.

DON FÉLIX, *à part.*

Paix, mon cœur: (*Haut.*) étoit-ce une rencontre imprévue?.....

FRÉDÉRIC.

Quelque connoissance faite par hasard dans la rue?....

BRITON.

Point du tout, Messieurs, c'est une femme chez qui tout annonce l'opulence, qui occupe des appartemens somptueux, & qui couche dans un lit de velours cramoisi.

DON FÉLIX, *à part.*

De velours cramoisi! Mes soupçons se confirment. (*Haut.*) Vous ne la connoissez pas, dites-vous?

BRITON.

Non.

DON FÉLIX.

Comment donc connoissez-vous si bien son appartement?

BRITON.

Par un de ces émissaires de l'amour qu'on nomme

une Suivante : elle m'a accosté, m'a fait entrer dans une chaise-à-porteur, & m'a fait passer par différentes rues; nous sommes arrivés à une porte de jardin qu'elle a ouverte.....

DON FÉLIX.

Ah! ciel! c'est sans doute celui de Violante.

BRITON.

Et après m'avoir conduit dans une salle fort spacieuse, elle m'a fait une grande révérence, elle a été avertir sa maîtresse, & m'a quitté sans avoir jamais voulu se dévoiler.

DON FÉLIX, *à part.*

N'en doutons plus : c'est Flora.

FRÉDÉRIC.

Vous n'en êtes pas restez là sans doute? — Racontez-nous la suite?

BRITON.

Volontiers. Après quelques minutes d'attente, je vois sortir d'une pièce voisine une femme dont l'air, les graces & le maintien m'eussent enflammé, si je n'étois prévenu pour une autre beauté..... Quels yeux! — ou plutôt quel œil! car je n'en ai vu qu'un; mais je suppose qu'il a un compagnon qui ne lui cède en rien.

DON FÉLIX.

Mais enfin, comment êtes-vous parvenu à voir

sa chambre à coucher? (*A part..*) L'incertitude m'assomme!

BRITON.

Au moment où j'allois lui témoigner ma reconnoissance, la Suivante vient nous avertir que le père de ma belle étoit rentré; il falloit éviter une rencontre aussi fâcheuse, & l'on m'a caché dans la chambre à coucher.

DON FÉLIX.

Quoi! l'arrivée de son père?.....

BRITON.

N'étoit qu'une feinte, c'étoit celle d'un autre amant.

DON FÉLIX, *à part.*

C'est mon ingrate! il n'en faut plus douter.

FRÉDÉRIC.

Pauvre Briton! ha, ha, ha!

BRITON.

Mais ce qu'il y a eu de plus plaisant, c'est que les deux tourtereaux se sont disputés. Bientôt après, nouvelle alarme: à l'occasion de la même arrivée du père, on se trouble, on court çà & là, & j'ai vu le moment où mon rival & moi allions partager la même retraite; mais on a trouvé le moyen de s'en débarrasser d'une autre manière.

DON FÉLIX, *à part.*

C'est elle! oui, c'est la perfide! que le ciel la confonde! puisse la noirceur de son ame se peindre dans tous ses traits! — Cet homme me reconnoît, & sans doute il veut m'insulter : éclatons.

(Pendant ce monologue, Frédéric & le Colonel font des éclats de rire.)

FRÉDÉRIC.

Dites-moi, Colonel? après qu'elle a eu congédié cet amant incommode, elle est venue sans doute vous dédommager de ce contre-temps?

BRITON.

Non parbleu! après que le fat a eu interrompu notre rendez-vous, elle a disparu.

DON FÉLIX, *à part.*

Modérons ma fureur.

FRÉDÉRIC.

Le tour est perfide.....

BRITON.

Il l'est d'autant plus, qu'il m'a fallu franchir une haute muraille pour me sauver, au risque de me casser le col. — La Suivante qui m'a fait sortir, m'a dit que le père avoit fermé la porte du jardin.

DON FÉLIX, *à part.*

Je vois maintenant de quelle manière il m'a

échappé. (*Haut.*) Est-ce la même femme que vous avez rencontrée ce matin sur la *Terriero del Passa?*

BRITON.

Ma foi, je n'en sais rien; j'en eusse été instruit, mais mon laquais, à qui j'avois ordonné de suivre celle dont vous me parlez, s'est endormi. J'ai puni le coquin pour sa négligence, mais je ne l'ai point revu depuis ce moment.

FRÉDÉRIC.

Tenez, Colonel, le voici.

SCENE III.

Les précédens, GIBBY.

BRITON.

D'OU viens-tu, faquin?

GIBBY.

Je vous cherche depuis deux heures, Monsieur, & vous apporte de bonnes nouvelles.

BRITON.

As-tu trouvé cette Dame?

GIBBY.

Parbleu si je l'ai trouvé! — elle se nomme Donna Violante.

DON FÉLIX.

Donna Violante ! cela est faux.

GIBBY.

Je vous proteste, Monsieur, que c'est la vérité, & son père se nomme Don Pédro de Mendoza.

DON FÉLIX.

C'est une imposture dont je te punirai. (*Il lui donne des coups.*) Si ton maître prétend te justifier. . . . .

BRITON.

Non parbleu ! vous êtes le maître de recommencer.

GIBBY, *se promenant d'un air furieux.*

Je ne souffrirai pas cette insulte, fût-il Grand d'Espagne mille fois.

BRITON.

Je te devois une correction, mais ce Gentilhomme m'a prévenu.

FRÉDÉRIC, *à Briton.*

Vous êtes dans l'erreur, je connois Violante, & je suis convaincu qu'elle ne vous donneroit pas un rendez-vous.

BRITON.

J'ai des raisons pour croire que c'est elle-même.

DON FÉLIX.

Vous m'obligerez, Monsieur, si vous voulez m'apprendre ces raisons.

BRITON.

Monsieur ?

DON FÉLIX.

Je vous dis, Monsieur, que j'ai des droits pour m'informer de ces raisons.

BRITON.

Ha, ha, ha! en vérité, Monsieur, personne n'a des droits sur mon secret.

DON FÉLIX.

J'en ai sur ce qui regarde Violante: quiconque ose attaquer son honneur, & qui refuse d'en dire la raison, n'est à mes yeux qu'un calomniateur.

(*Il tire son épée.*)

BRITON, *à part.*

Je m'apperçois de ma faute.

FRÉDÉRIC *arrête Félix.*

Mon cher Félix!

BRITON, *à Félix.*

J'espère que vous ne doutez pas de mon courage; mais en exposant hardiment ma vie pour l'État, j'éviterai toujours des querelles fondées sur des équivoques; peut-être sommes-nous tous deux dans l'erreur: je veux bien, Monsieur, vous assurer sur mon honneur que je n'ai aucune intrigue avec votre Violante; il se peut qu'il y ait d'autres femmes qui

qui portent ce nom, & dans ce cas je me flatte que vous me les cédez.

DON FÉLIX.

Je ne suis pas la dupe de votre propos; Monsieur.

BRITON.

Je ne suis pas la dupe du vôtre, Monsieur.

DON FÉLIX.

Si tu ajoutes un seul mot, je te passerai mon épée au travers du corps.

BRITON, *il tire l'épée.*

Je ne crains pas tes menaces.

FRÉDÉRIC *les sépare.*

Messieurs, vous ne vous battrez pas sur des vains soupçons; quand vous serez convaincus, vous pourrez.....

DON FÉLIX.

Je le serai bientôt. J'espère, Monsieur, que nous nous retrouverons.....

BRITON.

Je vous en donne ma parole.

(Félix sort.)

GIBBY.

Jamais Ecossois n'a cherché à cacher sa figure.

FRÉDÉRIC.

Les querelles, comme les champignons, naissent dans un instant; Violante & lui venoient de se réconcilier.

BRITON.

J'en suis fâché pour la Dame; mais pouvois-je deviner que c'étoit sa maîtresse dont je parlois? Quel est cet étourdi?

FRÉDÉDIC.

C'est le fils unique de Don Lopez de Pimentelli, Grand d'Espagne: il est singuliérement jaloux.

BRITON.

Ces enfans uniques sont souvent des imbécilles, ou des impertinens.....

FRÉDÉRIC.

Il a une sœur qui, pour éviter les rigueurs d'un père despotique, & l'hymen avec un homme qu'elle déteste, vient de s'enfuir de la maison paternelle; & quoique le père ait offert quatre cents pistoles pour découvrir la retraite de sa fille, il n'en a point encore de nouvelles.

BRITON.

Quand a-t-elle fui?

FRÉDÉRIC.

La nuit dernière...... on soupçonne qu'elle a passé par la fenêtre.....

BRITON.

Ah! mon ami! je suis au comble de la joie! sans doute c'est elle que j'ai eu le bonheur de sauver....; Quelle taille a-t-elle?

FRÉDÉRIC.

Une taille ordinaire; c'est une jolie brune, fraîche comme une rose; la langueur de ses beaux yeux bleus inspire tous les sentimens qu'ils expriment.

BRITON.

C'est elle! — oui, c'est elle! — comment se nomme-t-elle?

FRÉDÉRIC.

Isabelle.....

BRITON, *à part.*

Je cours à la *Terriero del Passa;* si elle manque au rendez-vous, en dépit de son frère, je retournerai chez Violante. (*Haut.*) Pardon, mon cher Frédéric, mais j'avois oublié qu'on m'attend à cinq heures, je reviendrai le plutôt possible; (*A Gibby.*) je n'ai point d'ordre à te donner.

(*Il sort.*)

FRÉDÉRIC.

Quel empressement!

(*Il sort.*)

GIBBY, *seul.*

On m'a accusé de mentir, eh bien! je tâcherai

de trouver ce nouveau camarade, & le forcerai à m'accompagner chez Don Pédro; s'il refuse, morbleu, nous verrons beau jeu! Je ne veux pas qu'on soupçonne ma foi.

(*Il sort.*

SCENE IV.

(*Le Théatre représente l'appartement de* Donna Violante.)

DONNA VIOLANTE, DONNA ISABELLA.

Donna Isabella.

L'heure approche; j'hésite; il faut cependant profiter de ce moment.

Donna Violante.

Quoi! le courage vous manque?

Donna Isabella.

Ce n'est pas le courage qui me manque, ma chère amie, mais c'est la crainte d'engager aussi légérement ma liberté, qui trouble mon cœur.

SCENE V.

Les précédens, FLORA.

FLORA.

DON FÉLIX, Madame, est là-bas.....

DONNA ISABELLA.

Ah! ciel! mon frère? sauvons-nous.

(Elle entre dans un cabinet.)

SCENE VI.

Les précédens, DON FÉLIX, *d'un air sombre.*

DONNA VIOLANTE.

QUEL sujet vous ramène si-tôt, mon cher Félix? Ne vous avois-je pas dit de revenir demain?

DON FÉLIX, *à part.*

La colère étouffe ma voix! si je parle il faut que j'éclate. *(Il se jette dans un fauteuil.)*

DONNA VIOLANTE.

Seriez-vous malade, Félix?

DON FÉLIX.

Oui, — non, — je ne sais ce que je suis.

DONNA VIOLANTE.

Qu'avez-vous ? est-ce encore quelque nouveau caprice de votre jalousie ?

DON FÉLIX, *à part.*

Avec quel assurance elle me parle ! je n'y tiens plus !

DONNA VIOLANTE.

Si j'étois à votre place, Félix, quand je me sentirois attaqué de ces vapeurs, je m'enfermerois chez moi, & n'importunerois point ceux qui ne sont point obligés de souffrir ma mauvaise humeur.

DON FÉLIX, *d'un air insouciant.*

Je vous entends, Madame,..... mais quand je serois d'une humeur plus agréable,..... je n'en serois pas moins importun ;..... je n'ignore pas que vous savez vous passer de ma visite.

DONNA VIOLANTE.

Soyez plus aimable, & on recherchera votre société ; mais quand vous me réservez vos caprices, j'oublie votre mérite pour ne songer qu'aux égards qui me sont dus. — Je vous préviens franchement, Don Félix, que ces caprices jaloux parviendront à éteindre la flamme que l'amour alluma pour vous dans mon cœur.....

DON FÉLIX, *se levant précipitamment.*

Et moi, Madame, je vous avouerai avec la même franchise que votre indifférence m'a enfin rendu toute ma liberté. Je renonce à votre empire avec bien peu de regret; le Public étonné verra qu'il n'est pas aussi difficile de rompre vos chaînes, que votre orgueil voudroit le faire croire; depuis longtemps je suis las de me plaindre.

DONNA VIOLANTE.

Insolent ! vos propos m'outragent ! comment osez-vous me parler sur ce ton ? Oubliez-vous que je vous ai plus d'une fois banni de ma présence ? Alors vous n'avez pas rougi d'employer les vœux & les soupirs pour attendrir mon cœur. Ingrat ! si mes chaînes vous paroissoient si pesantes, il falloit les rompre.....

DON FÉLIX.

N'en accusez que ma foiblesse, Madame ; c'est à elle que vous devez votre triomphe : vous seriez moins impérieuse si j'eusse été moins soumis..... (*Il se promène d'un air agité.*) Vous m'avez souvent défendu de vous voir ; je l'avoue,.... mais vous étiez sûre alors d'augmenter mon empressement à vous désobéir..... Je ne suis plus votre dupe, Madame.... je ne suis plus assez sot pour nourrir votre orgueil:.... vous ne devez l'éclat de vos charmes qu'à la gloire

de m'avoir subjugué, ... & l'époque la plus brillante de leur règne..... est d'avoir blessé le cœur d'un homme de mon rang.

DONNA VIOLANTE.

Vous vous oubliez, Monsieur; si j'eusse estimé votre conquête, je l'aurois mieux conservée : .... on m'offre des hommages plus flatteurs que les vôtres.....

DON FÉLIX.

Je ne l'ignore pas, Madame.....

DONNA VIOLANTE.

Cette époque, à votre avis si brillante, n'est pas la plus glorieuse pour moi.

DON FÉLIX, *avec un rire forcé.*

Ne vous emportez pas, Madame, c'est la dernière fois que j'aurai le malheur de vous importuner. — Vous pourrez rejoindre vos étourdis à quatre heures du matin sur la *Terriero del Passa*, sans avoir besoin de m'en faire un mystère..... Dès que j'aurai quitté votre appartement, rien au monde ne pourra m'y ramener.

DONNA VIOLANTE.

Personne ne vous y rappellera..... Mais que voulez-vous dire par votre *Terriero del Passa ?*

DON FÉLIX, *d'un air moqueur.*

Ah! sans doute, — vous l'ignorez. Quoi! vous

n'étiez pas *à la Terriero del Passa* à quatre heures du matin ?

DONNA VIOLANTE.

Non, Monsieur, & si j'y eusse été, j'en aurois eu le droit, sans doute.

DON FÉLIX.

Ha, sans doute, vous pouvez y voir le Colonel Briton, vous pouvez lui envoyer vos émissaires pour l'engager à passer chez vous, ... & vous pouvez encore, à l'arrivée de votre père, le cacher dans votre chambre à coucher : — vous n'avez pas besoin de ma permission pour compromettre votre nom à la merci des valets.....

DONNA VIOLANTE.

Audacieux ! ma réputation m'est plus chère que ma vie, (*Elle court vers Félix.*) respectez-là, ou.... (*Elle pleure.*) Barbare ! ne rougis-tu pas à de semblables procédés. (*A part.*) Ah ! Isabelle ! ton amitié m'est bien funeste.

DON FÉLIX, *à part.*

Ses pleurs me désarment ! (*Haut.*) Ah ! Violante !.... pardonnez ! Je rougis de ma faute ! .... elle m'accable..... je veux & n'ose m'approcher..... Soyez sincère, Violante !.... dites - moi franchement si vous êtes coupable ?

DONNA VIOLANTE.

Ingrat ! l'honneur exige que je vous réponde ; je vous jure par lui que je suis innocente, — & que je ne suis point sortie ce matin.

DON FÉLIX.

Vous ne connoissez pas un certain valet Ecossois ?

DONNA VIOLANTE.

Un homme vêtu à l'Ecossoise m'a accosté comme je revenois de chez Frédéric, mais il cherchoit une autre que moi.....

DON FÉLIX.

Vous n'avez jamais vu son maître ?

DONNA VIOLANTE.

Trève à vos questions, cette nuit éclaircira tout ce mystère, & ne laissera plus aucune excuse à vos injustes soupçons : vous n'en saurez pas davantage.

DON FÉLIX, *tendrement.*

Est-il vrai que vous m'ayez jamais aimé, Violante ?

DONNA VIOLANTE.

Encore des questions ?.... vous étiez si pressé de partir, ... pourquoi ne vous en allez-vous pas ? Je voudrois être seule, Monsieur.....

(*Elle s'assied, & lui tourne le dos à moitié.*)

DON FÉLIX.

Je me retire, Madame. (*A part.*) Quelle obstination !

DONNA VIOLANTE, *à part.*

Je ne sais quel pressentiment me dit qu'elle est innocente..... Que pourrois-je faire pour l'attendrir ? (*Il prend une chaise & s'assied à une certaine distance de Violante, la regarde pendant quelques temps en silence, & s'approche doucement.*) Violante ? — avant de nous séparer ..... donnez-moi encore une fois la main. (*Il met sa main plusieurs fois sur le genou de Violante.*) Me refuserez-vous cette faveur ?..... dites ma chère Violante ? Me .....

DONNA VIOLANTE, *tournant un peu la tête.*

Que me demandez-vous ?

DON FÉLIX.

Ah ! ma chère ! ma tendre amie !

DONNA VIOLANTE, *souriant.*

« Mes chaînes sont si faciles à rompre ».

(*Elle met sa main dans celle de Don Félix.*)

DON FÉLIX *approche sa chaise, & lui baise la main avec transport.*

Cruelle ! — vous connoissez tout votre empire. — Ah ! ma tendre Violante ! mon cœur est tout à vous ; daignez pardonner ma vivacité ! c'est le transport d'un amour extrême.....

DON PÉDRO, *dans les coulisses.*

Dites à Sancho qu'il fasse mettre une roue neuve à ma voiture.

DONNA VIOLANTE.

Quoi ! mon père est déja de retour ! Ah ! Félix ! nous sommes perdus ! il va nous séparer pour toujours.

DON FÉLIX.

Ne craignez rien, je me sauverai par la fenêtre. (*Il court vers la porte de la chambre où est Isabella, celle-ci pousse la porte, & la ferme au verrou.*) Qu'entends-je ? quelqu'un ferme la porte ; je veux absolument savoir qui ce peut être..... Ah ! Violante ! vous m'avez sacrifié à mon rival.

(*Il tire son épée.*)

DONNA VIOLANTE.

Calmez-vous de grace : vous n'avez point de rival. Voulez-vous m'exposer au courroux de mon père ?

DON FÉLIX.

Faites ouvrir cette porte, & cet asyle me dérobera à ses yeux. (*Il se débat avec Violante pour arriver à la porte.*)

DONNA VIOLANTE.

Je n'y consentirai jamais, au risque même de vous perdre.....

DON FÉLIX.

Je veux savoir qui est dans ce cabinet.

DONNA VIOLANTE.

Vous n'y parviendrez pas.

SCENE VII.

Les précédens, DON PÉDRO.

DON PÉDRO.

QUE signifie ce débat? — Que vois-je? un homme avec ma fille? — Qui êtes-vous, Monsieur?

DON FÉLIX, *à part.*

Que lui dirai-je!

DON PÉDRO.

Ha! c'est vous, Don Félix! quel sujet vous amène dans ma maison?

DONNA VIOLANTE.

Ah! mon père! quel bonheur vous ramène; venez secourir les malheureux..... Ce monstre.....

DON FÉLIX, *à part.*

Que veut-elle dire?

DONNA VIOLANTE.

Pendant que je méditois dans mon cabinet, on

frappe à coups redoublés à la porte de la rue, & j'entends la voix d'une femme qui semble appeller du secours.....

DON FÉLIX, *à part.*

Je suis confondu !

DONNA VIOLANTE.

Je cours vers la porte, j'y trouve une femme voi'ée; elle tombe à mes pieds, implore mes bontés contre un homme qui la poursuit; j'en ai pitié, je l'enferme dans mon cabinet: mais ayant dans ma frayeur laissé la porte de la rue ouverte, cet homme en profite; il entre chez moi à main armée, il veut pénétrer dans ce cabinet, je le lui défends; vous êtes témoin du reste, c'est à vous de le punir.

DON FÉLIX, *à part.*

Comment finira cette aventure?

DONNA VIOLANTE *fait signe à Don Félix.*

Mais il vaut mieux l'épargner, car je crois qu'il n'est pas à jeun.

DON PÉDRO, *à Don Félix.*

Vous m'étonnez, Monsieur.

DON FÉLIX, *à part.*

Jamais femme fût-elle en défaut; je comprends ce qu'elle veut dire, & me servirai du stratagême pour me tirer d'embarras.

DON PÉDRO.

Ne rougissez - vous pas, Don Félix? A peine êtes-vous débarrassé d'une affaire fâcheuse, que vous en suscitez une autre : .... il est déshonorant de poursuivre une femme à main armée.

DON FÉLIX *fait semblant d'être ivre.*

Qui? moi insulter une femme? .... c'est elle-même morbleu qui m'a insulté! faites-la sortir, ordonnez qu'on ouvre cette porte, on verra si je suis un menteur: quoique j'aie bu copieusement, je suis assez raisonnable, &..... j'aime ma patrie tout comme vous.

DON PÉDRO.

Je n'en doute pas; ouvrez cette porte, Violante, & laissez sortir la Dame, elle n'a plus rien à craindre.

DON FÉLIX, *à part.*

Comment se tirera-t-elle de ce pas?

DONNA VIOLANTE *ouvre la porte.*

Sortez, Madame, personne ne touchera votre voile, — je vous conduirai en lieu de sûreté: (*A part.*) elle me comprend, j'espère.

(*Isabella sort & traverse le Théatre.*)

DONNA ISABELLA, *bas à Violante en passant.*

Admirable amie!

DON FÉLIX, *à part.*

Quoi! c'est une femme : je veux m'en éclaircir.

DONNA VIOLANTE, *bas à Félix.*

Débarrassez-vous de mon père, & suivez-moi au *Terriero del Passa.*

(*Elle sort avec Isabella, Félix veut la suivre.*)

DON PÉDRO *tire son épée.*

Vous ne bougerez pas d'ici que cette Dame ne soit en sûreté; je ne souffrirai pas qu'on viole chez moi les droits de l'hospitalité. — Allons, Monsieur, reposons-nous un instant.

DON FÉLIX.

Je ne suis point fatigué.

DON PÉDRO.

Vous ne sortirez pas.

DON FÉLIX.

J'ai des raisons pour sortir.

DON PÉDRO.

Quelles sont ces raisons?

DON FÉLIX.

Je vais me marier. (*Il sort.*)

UN LAQUAIS.

Don Lopez de Pimentelli demande à vous voir, Seigneur.

DON PÉDRO.

Fais-le monter; il cherche son fils sans doute.

SCENE

SCENE VIII.

DON PÉDRO, DON LOPEZ.

DON LOPEZ.

JE suis bien aise, Don Pédro, de vous trouver ici; on m'avoit dit que vous étiez parti pour la campagne.

DON PÉDRO.

On vous avoit dit vrai, Don Lopez; mais une roue de ma voiture s'étant cassée, j'ai été obligé de revenir. — Quel sujet me procure l'avantage de vous voir, Don Lopez?

DON LOPEZ.

On m'a dit, mon ami, que ma fille s'est réfugiée chez vous.

DON PÉDRO.

Je l'ignore; mais il n'y a qu'un instant que votre fils étoit ici. Ah! Don Lopez, que je vous plains; ce fils vous déshonore: il étoit ivre comme un porte-faix.

DON LOPEZ.

Mon fils! je ne lui ai jamais connu ce défaut. — Où est-il?

DON PÉDRO.

Il m'a dit qu'il alloit se marier, &.....

DON LOPEZ.

Se marier ! avec qui?

DON PÉDRO.

Je l'ignore, mais nous le demanderons à Violante. — Hola quelqu'un ! (*Un laquais paroît.*) Priez ma fille de se rendre ici.

Le LAQUAIS.

Donna Violante est sortie en chaise à porteur.....

DON PÉDRO.

Quoi ! que dis-tu?....

Le LAQUAIS.

Et Donna Isabella l'a suivie dans une autre chaise : elles ont ordonné aux porteurs de les conduire à *la Térriero del Passa*, où Don Félix est allé les rejoindre.

DON PÉDRO.

Ah ! malheureux ! je suis anéanti.....

DON LOPEZ.

Qu'entends-je? ma fille, mon fils ; vîte, qu'on cherche un Alguazil ? Punissons ces enfans rebelles.

(*Ils sortent.*)



SCENE IX.

(Le Théatre représente une rue devant la maison de DON PÉDRO.*)*

LISSARDO & GIBBY *entrent du côté opposé.*

LISSARDO.

JE voudrois voir Flora, & me réconcilier avec elle.

GIBBY.

Je suis bien aise de te trouver ici.

LISSARDO.

Donnes-moi ta main, mon camarade.

GIBBY.

Tout doucement : — viens avec moi dans cette maison, il faut que j'y sois justifié, ou bien que je me batte avec toi.

LISSARDO.

Pourquoi donc ? songes que tu es en Portugal ?

GIBBY.

Tu m'as donné un démenti.....

LISSARDO.

Le drôle est délicat.

GIBBY.

Je ne suis point un drôle; (*Lissardo veut s'en aller.*) si tu bouges je t'assomme.

(*Il retient Lissardo , & frappe à la porte.*)

SCENE X.

Les précédens , DON PÉDRO.

DON PÉDRO.

Qui a l'audace de frapper si rudement à ma porte ?

GIBBY.

C'est moi, Monsieur ; je voudrois parler à Donna Violante, fille de Don Pédro de Mendoza.

DON PÉDRO.

Que veux-tu à ma fille ?

GIBBY.

Je vous prie, Monsieur, faites - la sortir, qu'elle réponde si ce que m'a dit ce matin cet impertinent n'est pas la vérité ?

LISSARDO, *à part.*

Nous allons avoir beau jeu.

DON PÉDRO.

Que vous a-t-il dit?

GIBBY.

Mon maître, après avoir parlé, à quatre heures du matin, à une fort jolie Dame sur la *Terriero del Passa*, m'a aussi-tôt ordonné de la suivre; elle est entrée dans cette maison: j'ai rencontré cet homme que voici, il m'a dit que la personne que je suivois se nommoit Donna Violante, fille de Don Pédro de Mendoza.

DON PÉDRO, *à part.*

Juste ciel! que d'horreurs! Faisons arrêter ces coquins. (*Haut.*) Hola! mes gens! Au secours! au secours!



SCENE XI.

Les précédens, DONNA VIOLANTE, DONNA ISABELLA, DON FÉLIX, LE COLONEL BRITON.

DON PÉDRO, *en voyant sa fille.*

QU'ON se saisisse de ma fille!....

BRITON.

Quel vacarme!

DON PÉDRO.

Père infortuné! — Je n'ai pas la force de parler.

SCENE XII.

Les précédens, DON LOPEZ *accourt d'un autre côté.*

DON LOPÈZ, *à Isabella.*

HA, ha! je vous retrouve à la fin.....

BRITON.

Respectez ma femme, Seigneur.

DON LOPEZ.

Quoi! ma fille est mariée? Avec qui?

BRITON.

Avec moi, Seigneur: daignez bénir notre hymen.

(Il se jette aux genoux de Don Lopez.)

DON LOPEZ.

Seroit-il vrai, Isabelle? quoi! vous êtes mariée?

DONNA ISABELLA.

Hélas! mon père! pardonnez-moi!

DON LOPEZ.

Ah! perfide Isabelle!.... Mais qui êtes-vous, Monsieur?

BRITON.

Je suis Ecossois de naissance, & je suis Colonel au service d'Angleterre.

DON LOPEZ.

Quoi! ma fille s'allie avec un étranger!

DON PÉDRO, *à Don Lopez.*

Je partage sincèrement vos chagrins, mais que voulez-vous faire, j'espère que ma fille au moins n'a pas.....

DON FÉLIX.

Refusez de céder à un si bon exemple.

DON PÉDRO.

Quoi? que me dites-vous? vous ne m'avez pas enlevé ma fille sans doute?

DONNA VIOLANTE.

Pardon, mon père; mais Don Félix a profité d'un moment où, malgré vos leçons, j'avois plus d'inclination pour le mariage que pour la retraite.

DON LOPEZ.

Quelle dépravation! *A Don Pédro ironiquement.*) « Je partage sincèrement vos chagrins, mon ami »; mais.....

DON PÉDRO.

Votre fils a fait une sottise; la fortune de Violante lui a été donnée, à condition qu'elle prendroit le voile, & je ne lui céderai pas une obole, je vous jure.

DON LOPEZ.

La loi vous y forcera.

DON PÉDRO.

A la bonne-heure; mais nous verrons cela.

(*Il sort.*)

DON LOPEZ.

Je cours m'en occuper sur-le-champ.

(*Il sort.*)



SCENE

SCENE XIII & *dernière.*

Les précédens, FRÉDÉRIC, FLORA, INIS.

DON FÉLIX.

VENEZ, Frédéric! venez partager notre bonheur.

BRITON.

Félicitez-moi, mon ami.....

FRÉDÉRIC.

Recevez mes vœux les plus sincères. — Hé bien, Don Félix, vos soupçons sont-ils enfin éclaircis?

DON FÉLIX.

Je rougis de mes torts, & je prie le Colonel de vouloir les excuser : puisse-t-il être heureux avec ma sœur! car l'amour m'a fait connoître que notre bonheur dépend uniquement du choix de notre cœur.

LISSARDO, *à Flora.*

D'après cette maxime, je me fixe auprès de ma chère Flora.

FLORA.

Je préfère le service de ma maîtresse; épouse Inis si tu veux.....

LISSARDO.

Je n'aimes pas les refus.....

GIBBY, *à Inis.*

Si vous vouliez, jeune fille.....

INIS.

De tout mon cœur, mais à condition que je resterai toujours chez ma maîtresse.

DON FÉLIX.

La discrétion de Violante venge son sexe d'un injuste préjugé : puisse-t-il servir d'exemple aux autres femmes,..... & quelquefois même à ceux qui osent les blâmer !

FIN.

